

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



JAVA
LA VIE SOUS
LE VOLCAN

N° 491, JANVIER 2020

TANZANIE

L'APPEL
DE
L'AFRIQUE



UN VOYAGE ENTRE
TERRE MASAI
ET KILIMANDJARO

SERENGETI,
NGORONGORO : MISSION,
PROTEGER LA FAUNE

GORGES D'OLDOUVAI,
AUX SOURCES
DE L'HUMANITÉ

PARCS MÉCONNUS,
ZANZIBAR... LES ADRESSES
DE NOS REPORTERS



SIBÉRIE
LES
PIONNIERS DE
L'EXTRÊME-
ORIENT RUSSE



Palestine
RAWABI, VILLE MODÈLE
OU UTOPIE ?

Comme quoi, on peut très bien briller sans éblouir.

Touareg avec technologie
'IQ.Light - Matrix LED'.

Éclairez sans aveugler.

La technologie 'IQ.Light - Matrix LED' offre non seulement un éclairage optimal de la route, mais adapte également l'intensité et la portée des projecteurs à chaque situation en allumant certaines LEDs individuellement afin de ne pas éblouir les autres automobilistes.

Cycles mixtes de la gamme Touareg (l/100 km) NEDC corrigé : 6,6-9,0 / WLTP 7,6-11,6. Émissions de CO₂ de la gamme Touareg (g/km) NEDC corrigé : 173-205 / CO₂ carte grise (g/km) : 167-200 / WLTP : 197,88-264,2. Pour plus d'informations, contactez votre Partenaire. Les technologies d'aide à la conduite ne dispensent pas le conducteur d'être vigilant.

À partir du 1^{er} septembre 2017, certains véhicules neufs sont réceptionnés sur la base de la procédure d'essai harmonisée au niveau mondial pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai plus réaliste permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂. À partir du 1^{er} septembre 2018, la procédure WLTP remplace complètement le nouveau cycle européen de conduite (NEDC), procédure d'essai utilisée précédemment. Les conditions d'essai étant plus réalistes, la consommation de carburant et les émissions de CO₂ mesurées selon la procédure WLTP sont, dans de nombreux cas, plus élevées que celles mesurées selon la procédure NEDC.

Volkswagen recommande Castrol EDGE Professional - Volkswagen Group France - S.A. au capital de 198 502 510 €
11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts - RCS Soissons 832 277 370.



SAMSUNG

The Frame



Quand le plus discret des téléviseurs...



...devient le plus beau des cadres.

The Frame, faites entrer l'art chez vous.



Pour en finir avec le catastrophisme



Doréé Hudson

Le lever du soleil au sommet était comme un baiser donné au diable. En bas, la forêt javanaise s'étendait à l'infini, les villages s'éveillaient dans la brume, l'écho des prières grimpait par les sentiers, et bientôt viendrait la chaleur humide qui anesthésie. La vue était splendide, mais on sentait qu'il ne fallait pas rester. Le volcan sifflait. Les fumées se faufilaient par les fentes des rochers, l'air était jaune et l'odeur donnait envie de fuir. Cette grimpeuse sauvage, dont j'ai gardé le souvenir, ne serait plus possible aujourd'hui. Les autorités indonésiennes ont interdit l'accès au volcan Merapi, l'un des plus dangereux du monde.

La situation menaçante sous les fumées de l'ogre indonésien (lire notre reportage) masque une tendance moins connue : depuis 1900, le nombre de décès dans le monde dus à des catastrophes naturelles (tremblements de terre, inondations, tempêtes, éruptions volcaniques...) est stable. Quand on observe l'évolution de la population mondiale (7,6 milliards aujourd'hui contre environ 1,6 en 1900), on voit qu'en proportion, il est même significa-

tivement plus modeste. Une amélioration qui a été rendue possible par la construction de bâtiments de meilleure qualité, le développement d'outils de prévention et de méthodes de secours mieux adaptés. Le progrès technique comme réponse à la violence de la nature : il en va ainsi dans bien d'autres domaines. La mortalité infantile n'a jamais été aussi basse dans le monde, grâce à la médecine. La terre peut nourrir une très grande partie de ses habitants, grâce à de meilleurs rendements agricoles. L'air que l'on respire à Paris est bien plus propre qu'il y a dix ans, parce que des ingénieurs ont travaillé à la conception de moteurs moins polluants. Bien sûr, en face, la liste est longue de drames causés par les folies des hommes : pollution, massacre de la nature, urbanisation débridée... Mais justement. Face à ces enjeux, le pire ennemi est l'ignorance des progrès scientifiques accomplis, le manque de confiance dans l'imagination humaine, source de l'innovation. Un état d'esprit catastrophiste qui amène 85 % des Français à dire qu'ils sont «inquiets» pour l'avenir de la planète, celui de la France (72 %) et de leurs enfants (74 %)¹. Et 60 % à affirmer qu'ils ont «peur» de l'intelligence artificielle². Si une personne inventait le feu aujourd'hui, trouverait-elle une majorité contre elle pour penser qu'il faut se priver de cette source de chaleur et de lumière parce que le danger existe de se brûler ? ■

FACE À LA MONTAGNE DE FEU DE JAVA

«Autour de moi, du brouillard. Je ne distingue pas les arbres à deux mètres. Si une éruption se déclarait maintenant, je ne verrais pas la mort arriver.»

Ulla Lohmann venait d'écrire ces mots dans son carnet lorsque l'alarme a retenti. «Puis la terre a tremblé, j'ai entendu chuter des pierres, raconte-t-elle. Et le silence est revenu, effrayant.» Au cours de son reportage pour GEO sur les flancs du Merapi, un des volcans les plus dangereux du monde, à Java, la photographe allemande de 42 ans a notamment été témoin du retour des villageois près du cratère, pour eux sacré, en dépit du danger. Avant de repartir, Ulla a planté une orchidée vanda tricolore dans la forêt. Une façon pour elle de remercier la montagne de feu de l'avoir épargnée.



Ulla Lohmann

1. Sondage BVA, juillet 2019

2. Sondage Odoxa, avril 2018

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



Véhicules
Utilitaires

Crédit-Bail à taux 0%
et extension de
garantie à 1 €/mois*
jusqu'au 31 décembre



Les meilleurs taux
appartiennent à ceux
qui se lèvent tôt

Profitez du crédit-bail à 0% et de l'extension de garantie à 1€ / mois sur le Transporter 6.1 Van.*

*Crédit-bail à 0% sur 36 mois et 90 000 km maximum ou 48 mois et 120 000 km maximum. Garantie additionnelle incluse dans les loyers : 1 €/ mois sur toute la durée du crédit-bail, souscrite auprès d'Opteven Assurances (société d'assurance et d'assistance, capital 5 335 715 €, siège social 35-37, rue L. Guérin, 69100 Villeurbanne, RCS Lyon n°379 954 886 régie par le Code des assurances et soumise au contrôle de l'ACP). Offre valable sur Transporter 6.1 Van pour toute commande passée du 01/10/2019 jusqu'au 31/12/2019 inclus, immatriculée avant le 31/12/2019, réservée à la clientèle professionnelle chez Volkswagen Véhicules Utilitaires présentant ce financement, sous réserve d'acceptation du dossier par Volkswagen Bank GmbH - SARL de droit allemand - Capital 318 279 200 € - Succursale France : Bâtiment Ellipse 15 Avenue de la Demi-Lune 95700 Roissy en France - RCS Pontoise 451 618 904. ORIAS: 08 040 267. Montants exprimés en HT, hors prestations facultatives. Perte Financière auprès de MMA IARD Assurances Mutualées (société d'assurance mutuelle à cotisations fixes - RCS Le Mans 775652126) et MMA IARD (S.A. au capital de 537 052 368 € - RCS Le Mans 440 048 882 - 14 bd Marie et Alexandre Dyon, 72030 Le Mans cedex 9), entreprises régies par le code des assurances.

Volkswagen Group France SA - 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts - RCS SOISSONS 832 227 370.
Volkswagen Véhicules Utilitaires recommande Castrol EDGE Professional.

SOMMAIRE



Les Masai, éleveurs et guerriers semi-nomades, sont installés dans le nord de la Tanzanie.

GRAND DOSSIER LA TANZANIE

54

Nos reporters ont enquêté sur un pays fascinant. Doté d'une abondante faune qui en fait le paradis du safari, il est également riche d'une fabuleuse mosaïque de cultures et de paysages, de l'aride lac Natron au mythique Kilimandjaro.

DÉCOUVERTE

24



Ulla Lohmann

Indonésie, un volcan à la vie, à la mort A Java, les habitants vivent sous la menace d'une éruption du terrible Merapi.

GRAND REPORTAGE

104



Elena Chemysheva

Les pionniers de l'Extrême-Orient russe Pour repeupler la Sibérie, le Kremlin offre un hectare de terrain par personne.

REGARD

42



Andrea et Magda

Rawabi, un ovni en Palestine Cette cité modèle devait être un phare de la région. Pour l'heure, c'est une ville fantôme.

SPÉCIAL ALSACE ET LORRAINE 131



Francis Maset / Fondation du Patrimoine

Des trésors retrouvés ! La mission Patrimoine de Stéphane Bern vient en aide à des perles architecturales délaissées.

5 ÉDITORIAL

20 LE MONDE QUI CHANGE

22 L'ŒIL DE GEO

10 VOUS@GEO

Les fermes verticales

L'Italie.

14 PHOTOREPORTER

entre rêve et réalité.

124 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

21 LE GOÛT DE GEO

128 LE MONDE DE...
Yves Camdeborde.

Couverture : Ignacio Haaser. En haut : Getty Image. En bas et de g. à d. : Andrea et Magda ; Elena Chemysheva ; Ulla Lohmann. **Encarts marketing :** au sein du magazine figurent un encart Post-it 2019 collé sur une sélection d'abonnés, un encart Tel ton - abo + vpc sur une sélection d'abonnés, un encart Abo - welcome pack S2 2019 - extension hs jeté sur une sélection d'abonnés, un encart Lettres hause ad 2019 jeté sur une sélection d'abonnés.

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

ARTÉ

En janvier, comme tous les mois, retrouvez GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 125.

SUR INTERNET

GEO
www.geo.fr

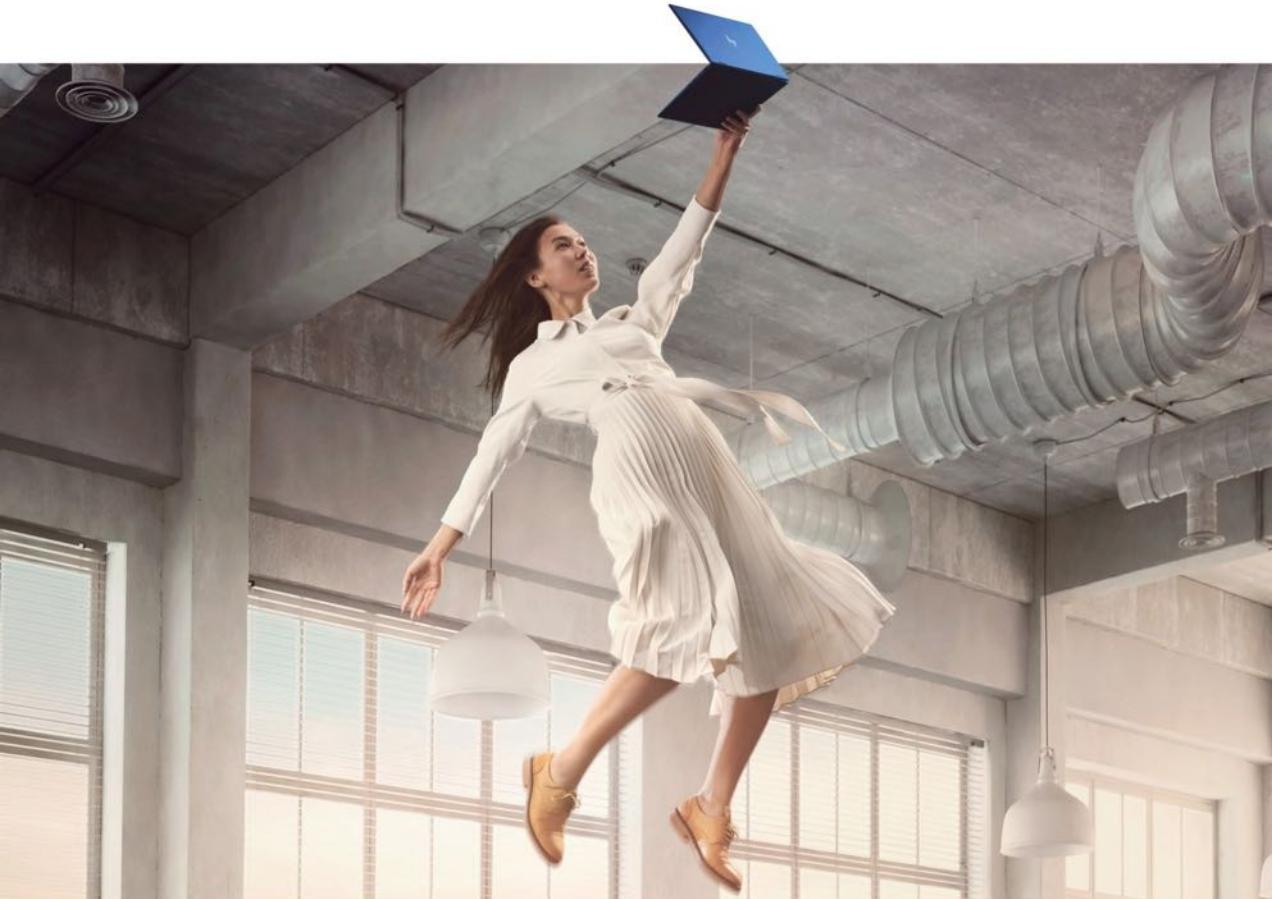
Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30000 membres.



ELITE DRAGONFLY



Plus léger que l'air



Moins d'1 KG¹

Jusqu'à 24H
d'autonomie²

Equipé d'un filtre de confidentialité
HP Sure View

Equipé d'un processeur Intel® Core™ i7 vPro® | En savoir plus sur hp.com/elitedragonfly

1. Les configurations commencent sous 1 kg.

2. Jusqu'à 24 heures et 30 minutes sur HP Elite Dragonfly configurée avec processeur Intel® Core™ i5, 8 Go de RAM, pas de WWAN, SSD 128 Go, panneau FHD faible consommation et Intel® Wi-Fi 6 ZX200 + BT5 (802.11 ax 2x2, non-vPro™). La durée de vie de la batterie Windows 10 MM14 varie en fonction de divers facteurs, notamment le modèle du produit, la configuration, les applications chargées, les fonctionnalités, l'utilisation, la fonctionnalité sans fil et les paramètres de gestion de l'alimentation. La capacité maximale de la batterie diminuera naturellement avec le temps et l'utilisation. Voir www.bapco.com pour plus de détails.

Intel, le logo Intel, Intel Core, Intel vPro, Core Inside et vPro Inside sont des marques commerciales d'Intel Corporation ou de ses filiales aux États-Unis et/ou dans d'autres pays.

© Copyright 2019 HP Development Company, L.P.

INSTAGRAM

Chaque mois, GEO met à l'honneur un compte Instagram. Pour tenter d'être sélectionné, taguez vos photos avec #magazinegeo



@lesoiseauxvoyageurs



Alisson Ressy
& Franck Cango

|| Nous vivons et voyageons ensemble autour du monde depuis treize ans, aussi bien dans des villes vibrantes que dans les grands espaces. Notre compte est la prolongation du blog sur lequel nous partageons nos road trips et carnets de voyage. Aujourd'hui, nous nous sommes pris au jeu et essayons de proposer une photo par jour, en mettant en avant la nature et nos rencontres plus que nous-mêmes. Et en veillant toujours à l'harmonie dans notre choix d'images. ||



COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

SYMPHONIE DE COULEURS SUR LA MER MORTE



En Jordanie, la mer Morte se pare d'étonnantes contrastes juste avant le coucher du soleil.
Andy Vauthey photos.geo.fr/member/46311-Andy-Vauthey



Marie Beaumont

SURTOUT, NE CHANGEZ RIEN !

En ce moment, je lis GEO Collection «Ces peuples qui défient le XXI^e siècle». Ces magazines sont en réalité des livres à garder dans sa bibliothèque ! Restez comme vous êtes, régalez-moi de vos reportages et photos.



Michèle Vernet

SANS LES CARTES, ON EST UN PEU PERDU

Abonnée à votre revue que j'apprécie beaucoup, j'ai lu avec grand intérêt le dossier consacré à l'Algérie, pays dont on parle si peu. Je me permets une remarque. Une carte assez détaillée du pays en début de dossier fait cruellement défaut ; il y en a une qui situe uniquement les six curiosités recommandées aux voyageurs. Ainsi vous parlez longuement de Djanet et aussi d'Ilizzi sans situer ces villes.



Jean-Baptiste
Mercey

Le reportage dans GEO de ce mois [Berlin, dans notre numéro de novembre] est super, jamais je n'aurais pensé que cette ville était aussi verte, ni même que sa superficie était de plus de huit fois celle de Paris !



@kmlijijli

Un très bel article de @kaoutheradimi dans @GEOfr avec un dossier sur l'Algérie. Que de souvenirs en lisant ça.

ENVOLEZ-VOUS OÙ VOUS VOULEZ, VOUS ALLEZ PRENDRE DE L'ASSURANCE.



(Re)découvrez la Carte, désormais en Métal.

Assurances Voyages maximales,
Assistances 24h/24 partout dans le monde⁽¹⁾...

Profitez de votre offre exceptionnelle :

150€ remboursés

dès 1 500€ dépensés dans
les 3 premiers mois⁽²⁾



Carte Platinum American Express®



DON'T *live life* WITHOUT IT™

*Ne vivez pas sans votre Carte.

(1)(2) Voir conditions sur le site. (3) Appel non surtaxé. Du lundi au vendredi, de 9H à 19H.

American Express Carte-France - Société anonyme au capital de 77 873 000 € - R.C.S. Nanterre B313 536 898 - Siège social : 4, rue Louis Blériot - 92561 Rueil-Malmaison Cedex

Une question ? Appelez-nous au

01 47 77 79 43⁽³⁾

www.americanexpress.fr/metal

SANS ENGAGEMENT.

SEAT Ibiza Urban.

- **Offre résiliable sans frais**
- **Loyer et kilométrage ajustables**
- **À tout moment**



Offre réservée aux particuliers, valable sur la gamme SEAT Ibiza Urban jusqu'au 31/12/2019, en location longue durée sur 37 mois sans apport sous condition de reprise et avec possibilité de résilier à tout moment sans pénalités et d'ajuster le kilométrage pendant la durée du contrat. **Loyers payés mensuellement, tout mois commencé est dû**, sous réserve d'acceptation du dossier par Volkswagen Bank - SARL de droit allemand - Capital 318 279 200 € - Succursale France : Bâtiment Ellipse, 15, avenue de la Demi-Lune, 95700 Roissy-en-France - RCS Pontoise 451618904 - Mandataire d'assurance et mandataire d'intermédiaire d'assurance enregistré à l'ORIAS 08 040 267 (www.orias.fr). SEAT France Division de Volkswagen Group France S.A. au capital de 198 502 510 € - 11, avenue de Boursomme Villers-Cotterêts - RCS SOISSONS 832 277 370.

Gamme SEAT IBIZA URBAN : consommation mixte NEDC 2.0 (l/100 km) : 3,9 à 4,7 / WLTP (min-max l/100 km) : 4,4 à 6. Émissions de CO₂ NEDC 2.0 carte grise (g/km) : 96 à 108 / NEDC 2.0 mixte (g/km) : 102 à 107 / WLTP (min - max g/km) : 116 à 136.
A partir du 1^{er} septembre 2017, certains véhicules neufs sont réceptionnés sur la base de la procédure d'essai harmonisé au niveau mondial pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai plus réaliste permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂. À partir du 1^{er} septembre 2018, la procédure WLTP remplace complètement le nouveau cycle européen de conduite (INEDC), procédure d'essai utilisée précédemment. Les conditions d'essai étant plus réalistes, la consommation de carburant et les émissions de CO₂ mesurées selon la procédure WLTP sont, dans de nombreux cas, plus élevées que celles mesurées selon la procédure NEDC.



PHOTOREPORTER



UNE PÊCHE À HAUT RISQUE

En moins d'une heure, tout sera vendu au marché. Sur la plage de Doc Let, au nord de Nha Trang, au Vietnam, il est à peine six heures du matin quand les pêcheurs récupèrent leurs filets, trois fois plus grands que leur embarcation, remplis de thons et de daurades. Pour les hisser sur le bateau, l'un des hommes doit plonger avec un tuba pour seul équipement. Olivier Apicella, photographe français, a assisté à la scène en retenant son souffle. «Quelques instants plus tôt, j'avais vu l'un des plongeurs se faire emporter par des courants et se débattre pour sortir de l'eau, jusqu'à ce que ses collègues lui viennent en aide», se souvient-il. Cette technique très ancienne, appelée pêche à la senne, est controversée, dauphins et requins se retrouvent parfois pris par erreur dans les larges filets.



Olivier APICELLA

Ce Français de 36 ans, qui a découvert la photographie en Afrique, travaille sur les traditions du Vietnam, où il vit depuis 2018.







NARA, JAPON

DANS LA PAUME DU BOUDDHA

Un nuage de poussière flotte dans le temple Tōdai-ji, à Nara, au Japon. Chaque année, 120 moines et fidèles bénévoles s'y réunissent pour participer à la cérémonie de l'Ominugui. Après s'être purifiés dans un bain d'eau chaude au sein du temple, vêtus de robes blanches, ils nettoient, pendant plus de deux heures, la statue en bronze de Bouddha, haute de quinze mètres. Dans l'humidité et la chaleur d'août, le photographe Takumi Harada n'a rien raté du rituel, saisissant l'instant où des participants lavaient la main du bouddha. «Cela m'a rappelé le conte chinois où Bouddha défie Sun Wukong, le roi des singes, de sauter hors de sa paume, raconte-t-il. Celui-ci vole alors jusqu'à ce qu'il pense être la fin du monde et tombe sur cinq piliers couleur chair... qui s'avèrent être les cinq doigts de la divinité.»



Takumi HARADA

Aujourd'hui âgé de 40 ans, il a débuté comme photographe aux Etats-Unis avant de travailler pour le quotidien japonais *Yomiuri Shimbun*.



ILE D'UKULHAS, MALDIVES
**LES JEUNES HOMMES
ET LA MER**

Dans l'archipel des Maldives, l'île d'Ukulhas pourrait disparaître prochainement. Hassan, 23 ans, et Malham, 28 ans, deux amis d'enfance qui y vivent de la pêche, posent ici comme s'ils étaient au fond d'un aquarium, à la fin de leur journée de labeur. «En projetant la mer sur eux, nous avons voulu évoquer la menace qui plane sur leur quotidien», explique le photographe Edoardo Delille, qui évoque «Diving Maldives», le projet qu'il menait là avec sa consœur Giulia Piermartiri. L'archipel risque en effet d'être englouti par les eaux dans quelques décennies : 80 % des 1 200 îles du pays se situent à moins d'un mètre au-dessus du niveau de la mer. Hassan et Malham, eux, rêvent d'ouvrir un restaurant : «Plutôt que de quitter notre île, nous pourrions diriger le premier établissement sous-marin de l'archipel !»



Giulia PIERMARTIRI et Edoardo DELILLE
Âgés respectivement de 29 et 45 ans, ces photographes italiens travaillent tous deux sur les grands enjeux du monde contemporain.





Au Japon, où la surface agricole est, en proportion, cinq fois plus réduite qu'en France et où 60 % des produits alimentaires sont importés, l'agriculture verticale apparaît comme une des solutions pour nourrir les 127 millions d'habitants.

Les fermes verticales entre rêve et réalité

Baignées dans une lumière violette, des milliers de salades poussent sur une multitude d'étages, loin de tout potager. Dans ce hangar de Chiba, à l'est de Tokyo, blouses blanches et tablettes numériques ont remplacé combinaisons et tracteurs. La «ferme verticale» de l'entreprise Mirai produit déjà 10 000 laitages par jour et suscite l'intérêt d'architectes et de biologistes qui, depuis quelques années, voient dans ce type d'installation, potentiellement urbain (ce sont souvent des tours), un moyen de nourrir les quelque dix milliards de Terriens prévus en 2050. Pourtant, les 200 fermes verticales japonaises limitent encore leur activité aux légumes feuilles et 70 % d'entre elles ne sont pas rentables. Alors, bonne ou mauvaise idée ? En France, l'entrepreneur Marc Cases a lui-même tenté l'aventure, en vain, avant de fonder en 2016 une société spécialisée dans l'éclairage LED pour cultures hors sol. «On s'est vite rendu compte que le marché des fermes verticales n'était pas favorable»,

explique-t-il. Les obstacles sont encore trop nombreux : coût énergétique exorbitant, foncier inaccessible et prix des produits trop élevé... Pour Christine Aubry, ingénierie à l'Inra, les fermes verticales, si elles veulent survivre, doivent répondre aux besoins précis du pays dans lequel elles se trouvent. «A Singapour, c'est le gain de place, dans le Grand Nord, c'est une façon de contourner des contraintes climatiques extrêmes, analyse-t-elle. En France, où l'on n'est pas en situation de pénurie, elles doivent remplir d'autres fonctions : créer du lien social, favoriser la biodiversité, stocker du carbone...»

Christophe Schwartz, professeur à l'université de Lorraine, imagine qu'elles pourraient rapprocher citadins et nature. «Ces fermes pourraient avoir une visée pédagogique en intéressant les jeunes à la biologie», avance-t-il. A Angers, l'entreprise familiale Florentaise expérimente quant à elle des cultures dans sa ferme verticale appelée HRVST. «Tout n'est pas rentable et le but n'est pas de concurrencer l'agriculture traditionnelle, mais de la compléter», explique Antoine Chupin, responsable du développement et de l'innovation. On pourrait par exemple rendre certaines plantes plus résistantes, en jouant avec la lumière, pour qu'elles poussent plus facilement en milieu urbain.» La campagne à la ville... une vieille utopie qui n'a pas fini de faire rêver. ■

Juliette de Guyenro



La généreuse baie des Omanais

Depuis plus de quatre mille ans, un miracle se produit dans l'arrière-pays du sultanat d'Oman, cette longue bande de sable et de rocallle du sud de la péninsule arabique. De l'eau est puisée dans de lointaines sources, au sommet des djebels, puis serpente jusqu'aux vallées via des canaux pour arroser des oasis. Trois mille de ces systèmes d'irrigation, les *aflaj*, sont toujours en usage à Oman. Et, de la mi-mai à la fin de l'été, ils permettent aux palmeraies de ployer sous le poids des dattes. Avant la découverte de gisements de pétrole, ces baies couleur acajou étaient, avec l'encens, la seule richesse du pays. Le sultanat compte encore parmi les plus gros producteurs au monde et *Phoenix dactylifera* accompagne les Omanais au long de leur existence, produisant son ombre bienfaisante et de quoi fabriquer paniers, cordes, charpentes... Une coutume veut même qu'un palmier dattier soit planté à la naissance de chaque fils.

Manger quinze dattes par jour est suffisant pour combler ses besoins en sucres, vi-

tamines et minéraux. A Oman, le fruit pré-munissait jadis les marins du scorbut et sustenait les Bédouins durant leurs pérégrinations caravanières. Cette douceur est aussi symbole d'hospitalité : l'étranger s'en verra toujours offrir avec une tasse de café parfumé à la rose et à la cardamome. «Fruit du paradis» pour les musulmans, la datte est aussi consommée pour rompre le jeûne du ramadan et, à Oman, est présente à toutes les célébrations, des noces aux funérailles. Sa culture est un savoir-faire qui se transmet de père en fils. De janvier à mars, les hommes se garnissent d'un *habul* et escaladent les arbres pour polliniser à la main, à vingt mètres du sol. Puis vient l'heure de la récolte, à laquelle les enfants participent en triant les fruits. Les dattes abîmées sont données au bétail, les plus belles, dégustées fraîches ou mises à sécher sur des nattes – quelques jours dans la fournaise omanaise suffisent. A Nizwa, capitale aux VI^e et VII^e siècles, dans le souk qui vient d'être rénové, une halle est entièrement dédiée à ce trésor. Lequel intéresse aussi les scientifiques : des chercheurs de l'université de New York à Abu Dhabi travaillent depuis huit ans à séquencer le génome des différentes variétés de palmier dattier : utile pour, le moment venu, aider le précieux fruit à faire face au changement climatique. ■

Carole Saturno

SECRETS DE DÉGUSTATION

Des 250 variétés indigènes de palmiers dattiers poussant dans le sultanat, une dizaine sont prisées pour leur saveur, telle la *khunaiz*, succulente fraîche, ou la précieuse *khalas*, aux notes de caramel. Les Omanais considèrent le fruit à point quand le noyau collé encore à la chair et ils le consomment souvent nature, ou simplement trempé dans du *tohni* (crème de sésame) ou du cumin. Mais la datte n'est pas qu'un en-cas ou un dessert : elle accompagne à merveille les poissons, relève les salades, se cuisine en sauce avec de la viande... Elle sert aussi à fabriquer du sirop – le «miel de datte» – ou agrémenté des pains. Pour ce faire : ramollir les dattes dans de l'eau tiède avant de les écraser et de retirer les graines. Ajouter cette pulpe à la pâte à pain (farine, eau, huile et sel). Laisser reposer, puis former des boules à faire dorner dans un peu d'huile.

L'ITALIE



Dessins et sculptures se côtoient dans l'œuvre de Vincenzo Gemito. L'expression des visages est la marque de cet artiste de génie.



EXPOSITION

LE FLAMBOYANT PARCOURS D'UN PETIT NAPOLITAIN

C'est un illustre inconnu qu'invite à découvrir le Petit Palais parisien. Le Napolitain Vincenzo Gemito a été l'un des sculpteurs majeurs du XIX^e siècle (1852-1929), avant de sombrer dans l'oubli. En 1877, au célèbre Salon de la peinture et de la sculpture de Paris, il fait pourtant scandale. Son *Pêcheur napolitain*, garçon aux traits crispés qui tente de retenir dans ses mains un poisson frétilant, frappe par son réalisme. Une scène d'une incroyable puissance façonnée avec une délicatesse extrême, jusque dans la courbure des cils du modèle. Enfant des rues de Naples, l'artiste, autodidacte puis formé dans les ateliers de la ville, a su mieux que quiconque, dans ses terres cuites et ses bronzes, saisir les visages graves

de ces adolescents de Campanie, bergers ou harponneurs, qui travaillent pour gagner leur vie... Durant ses trente dernières années, au révélo de succès mais rongé par une maladie mentale, Gemito n'eut plus la force de modeler quoi que ce soit. Il s'adonna au dessin avec intensité, réalisant des portraits à l'encre, parfois rehaussés de gouache et d'aquarelle. La retrospective exceptionnelle du Petit Palais, riche de 120 œuvres, remet dans la lumière ce génie injustement oublié, qui impressionna son contemporain... Auguste Rodin. ■

Faustine Prévot

Vincenzo Gemito (1852-1929), au Petit Palais, à Paris, jusqu'au 26 janvier. Contact : petitpalais.paris.fr

DVD

Quand la mafia sicilienne règle ses comptes

Années 1980. Salvatore Riina prend le contrôle de Cosa nostra, la mafia sicilienne, dans un bain de sang. L'un des anciens chefs de l'organisation, Tommaso Buscetta, arrêté au Brésil, est extradé vers l'Italie et décide de rompre l'omerta en collaborant avec le juge Falcone. Il devient ainsi, en 1986, le principal témoin du maxi procès de Palerme qui aboutira à la condamnation de 360 truands. Jurant d'être, pour sa part, resté fidèle à la mission de défense des plus faibles revendiquée par Cosa nostra.



Le Trottore, de Marco Bellocchio, en DVD à partir du 3 mars.

BEAU LIVRE

Venise de profil



Au long des 3,8 km du Grand Canal, la balade

est somptueuse.

Architecte de formation, le photographe Laurent Dequick a assemblé 300 images de la principale voie navigable de la Sérénissime pour réaliser un dépliant de 38 m. Un défilé de palais Renaissance et d'églises baroques, ponctué d'anecdotes sur leurs occupants.

Grand Canal, de Laurent Dequick, éd. du Chêne, 39,90 €.

DOCUMENT

Léonard intime



De son écriture en miroir, de droite à gauche, il notait tout. De 1478

à 1519, de Florence à Amboise, Léonard de Vinci consigna tout ce qui lui traversait l'esprit sur ses carnets : réflexions, croquis anatomiques, planches botaniques, machines volantes et même... listes de courses. Gallimard réédite ce trésor humaniste en faisant la partie belle aux illustrations colorées.

Carnets, de Léonard de Vinci, éd. Gallimard, 33 €.

ROMAN

Rêves à Palerme



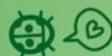
Dans un quartier pauvre de Palerme, Mimmo, dont le père trafique la balance de sa charcuterie, rêve d'être le fils de Totò, pickpocket plus rapide que le vent. Il aimerait aussi que ce dernier délivre son ami Cristofaro des coups paternels. Un roman magnifique.

Borgo Vecchio, de Giosuè Calacura, éd. Noir sur blanc, 16 €.

Pink Lady®

UNE NATURE RESPECTÉE

Les producteurs Pink Lady® s'engagent à privilégier les méthodes naturelles de protection des vergers dans le respect de l'environnement et de la santé.



Ils préservent la biodiversité, en favorisant les lieux de ressources et d'habitats (haies, nichoirs) pour les insectes et espèces utiles.



Grâce au programme Bee Pink, producteurs et apiculteurs partagent les bonnes pratiques pour la protection des pollinisateurs.

Production : © Illustration : Eric Ollivier - Pink Lady®

Les produits biologiques ou de synthèse sont utilisés avec précision uniquement en cas de menace pour la récolte.



Les producteurs sont tous certifiés production fruitière intégrée, GLOBALG.A.P (normes des bonnes pratiques agricoles) ou bio.



Pour plus d'informations, rejoignez-nous sur : www.pinkladyeurope.com

Tellement plus qu'une pomme





Indonésie

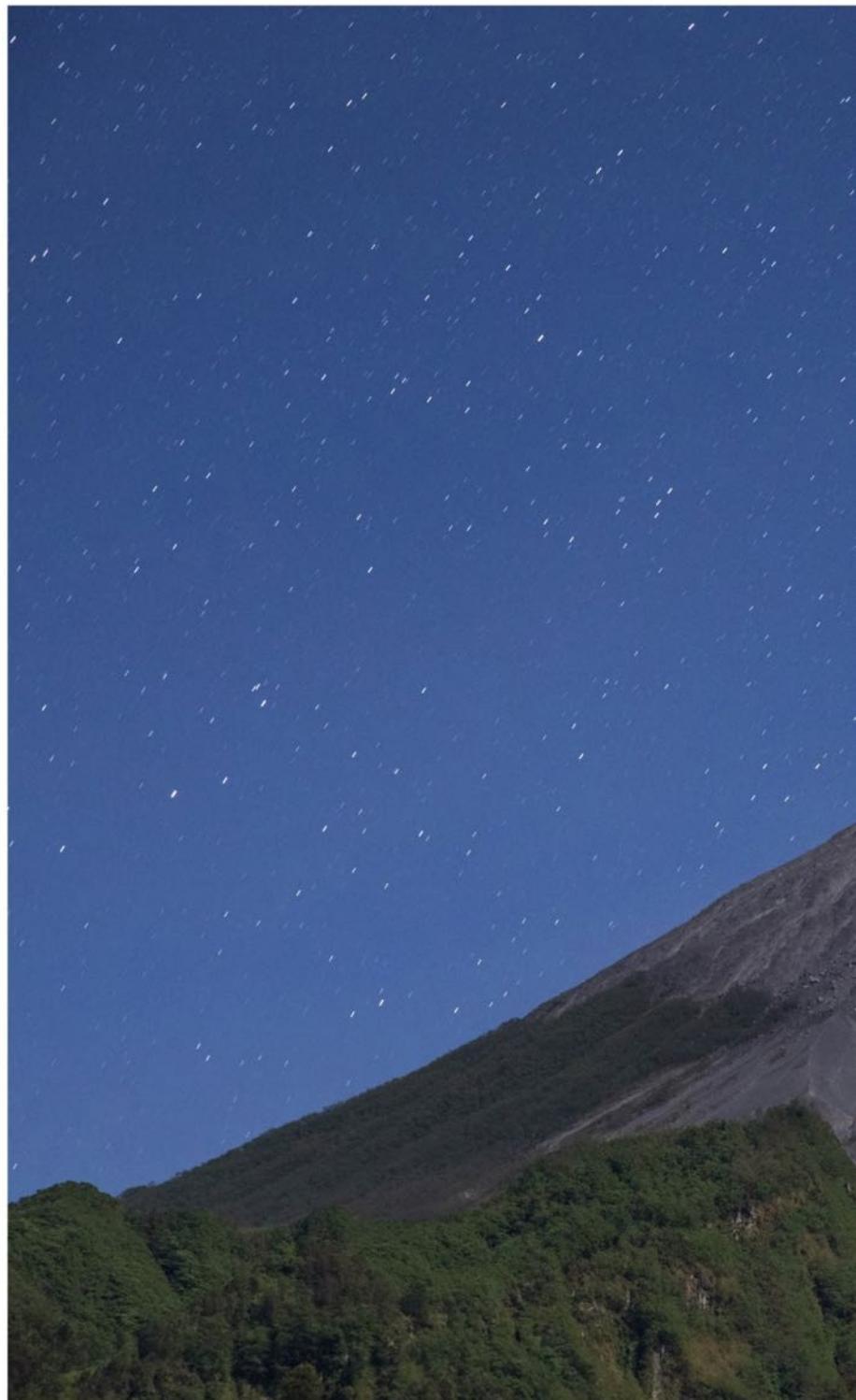
UN VOLCAN À LA VIE, À LA MORT

A Java, dans une région verdoyante où le quotidien paraît paisible, les habitants vivent sous la menace permanente d'une éruption du terrible Merapi. Pourtant, ils ne partiraient de là pour rien au monde.

PAR BRUNO MEYERFELD (TEXTE) ET ULLA LOHMAN (PHOTOS)

Le village javanais de Deles semble indifférent à la gueule béante du cratère qui le domine.

Dans la nuit javanaise,
ce monstre fascinant pointe son
nez vers le ciel et tire sa
langue de feu aux étoiles



L'accès au sommet (à 2 900 m), quand il est autorisé, s'effectue de l'autre côté, par le nord, en suivant une voie ouverte par les colons hollandais au XIX^e siècle. Escalader ces pentes abruptes de nuit permet aux intrépides d'assister de là-haut à un lever de soleil inoubliable.







Dans les villages, la radio locale reste le moyen le plus sûr et le plus populaire en cas d'alerte

A Deles, à 4 km du cratère, un producteur de café, Sukiman Mohtar Pratomo, anime la Trans Merapi Community Radio. A l'antenne, musique et informations sur le volcan. Il a aussi créé le Jalin Merapi, un regroupement des stations FM de la zone, afin de réagir au plus vite en cas d'alerte. Derrière lui, une photo rappelle la catastrophe de 2010.



Mas Ashish, l'actuel *juru kunci* («gardien des clés»), guide spirituel faisant le lien entre les hommes et le volcan, se recueille devant un mémorial, construit là où son père – et prédécesseur – a été fauché par les nuées ardentes.

Ici, on communique avec les esprits et les animaux pour rester connecté aux forces de la Terre



Mbah Marjo Utomo (en haut), 80 ans, affirme que les animaux l'avertissent en rêve des colères du volcan. Cela ne l'a pas empêché d'être gravement brûlé lors d'une éruption en 1994. A Deles, Mbah Mathia (en bas) entraîne son taureau à marcher tenu par une corde, en cas d'évacuation. Voiture, scooter et bétail sont des biens précieux qu'on ne laisse pas derrière soi.



Ces vallées ravinées par la lave sont devenues une attraction. Les *lava tours* proposent de partir en Jeep à la découverte des villages dévastés par l'éruption de 2010. Ames sensibles s'abstenir.

S

ur la colline de Klangon, au centre de l'île de Java, une poignée de bouis-bouis proposent nourriture à emporter, boissons, cigarettes, ou encore des bouquets colorés d'edelweiss javanais, une fleur endémique d'Indonésie. Dans les forêts de pins, de bambous et de puspas, un feuillu au tronc effilé, s'ébattent des macaques et s'élèvent des chants d'oiseaux, souimangas, arrengas ou verdins à tête jaune. Quelques dizaines d'habitants de la région profitent du beau temps pour siroter un café au soleil de la fin d'après-midi. «On est venus *jalan jalan* [se balader] et prendre des *selfies*», s'amusent Husna, Rahma et Kirana, 19 ans. Smartphone en main, elles prennent la pose en gloussant. Pas inquiètes pour un sou. Difficile d'imaginer que se dresse derrière elles l'un des volcans les plus dangereux du monde : le Merapi («montagne de feu»), aux flancs couleur de cendre ciselés d'impressionnantes ravins. Du cratère, à quelque 2 900 mètres d'altitude, s'échappent régulièrement des panaches de fumée, des blocs de pierre, des nuages de cendre et parfois de la lave incandescente qui dévale le long des pentes sur plusieurs centaines de mètres. Depuis mai 2018, le volcan est en éruption et la population maintenue en alerte de niveau 2, *wasapada* («vigilance», en indonésien), sur une échelle qui grimpe jusqu'à 4, *awas* («danger»), l'évacuation générale. L'accès vers le cratère est, quant à lui, interdit dans un rayon de trois kilomètres.

Avec une éruption en moyenne tous les cinq à dix ans, le volcan Merapi est le plus actif d'Indonésie. Ses soixante et une colères recensées en cinq siècles auraient fait environ 7 000 victimes selon les estimations.. Et pourtant, il domine l'une des régions les plus densément peuplées de la planète. Au centre de Java, la population approche 1 200 habitants au kilomètre carré, soit dix fois la moyenne française. En cas d'éruption, jusqu'à trois millions de personnes pourraient être impactées, dont 350 000 à 500 000 dans les zones les plus exposées aux nuées ardentes, ces nuages mortels chauffés à plusieurs centaines de degrés, mélange de cendre, de roche volcanique et de gaz toxique,



Partout, des panneaux «Jalur evakuasi» (route d'évacuation), en caractères blancs sur fond vert

qui dévalent les pentes de la montagne, détruisant toute vie sur leur passage. Comment alors expliquer que tant de personnes s'obstinent à vivre dans un lieu aussi dangereux ?

Mbah Lurah Suroto se réveille de sa sieste, les yeux rougis. Ce *kepala desa* (équivalent de maire), âgé de 42 ans, veille au destin du village de Glagaharjo et de ses quelque 3 000 habitants. La localité est située à quatre kilomètres au sud du cratère, en plein dans la KRB III, la zone classée la plus périlleuse. Ici, le volcan est visible depuis chaque fenêtre. Il guette à tous les coins de rue. Les maisons sont en ciment, bâties le long des pentes abruptes. La mosquée, modeste parallélé-

pipède beige, dépourvue de minaret, est recouverte d'un simple toit de tuiles sombres. «Au village, aucun bâtiment n'a plus de dix ans», signale le maire. Entre octobre et décembre 2010, «l'éruption du siècle» a en effet détruit Glagaharjo et transformé les pentes verdoyantes du volcan en désert lunaire. L'ordre d'évacuation générale donné en extrême le 25 octobre avait permis de déplacer les populations vivant dans un rayon de vingt kilomètres autour du cratère, soit plus de

400 000 personnes, vers des centres d'accueil de Yogyakarta, la capitale de la province. Une décision qui aurait sauvé jusqu'à 20 000 vies. Néanmoins, 367 malheureux périrent brûlés, asphyxiés, écrasés sous les décombres de leur maison ou projetés dans les arbres par la fureur des nuées ardentes. Un bilan humain terrible et pourtant moins lourd que celui de 1930, quand une autre éruption importante du Merapi avait fait 1 300 victimes, à une époque où aucun réel système d'évacuation n'était en place. Aujourd'hui, les responsables ont tiré les leçons de leurs erreurs et ne cessent d'améliorer leur plan d'urgence.

Le long des pentes du Merapi, un peu partout, des panneaux «Jalur evakuasi» (route d'évacuation), en caractères blancs sur fond vert, indiquent le chemin à suivre pour rejoindre les zones sécurisées, situées en contrebas. «Nous ***



L'ombre d'un Français plane sur les écrans de contrôle. Le géologue François Beauducel travaille depuis trois ans avec l'équipe de 80 scientifiques qui surveillent le Merapi 24 h sur 24.

••• sommes désormais capables de faire partir tout le monde en un quart d'heure, assure Mbah Lurah Suroto. Les habitants de Glagahario effectuent un exercice d'évacuation par mois.» Ici, comme dans les autres villages situés dans la KRB III, l'alerte peut être diffusée à tout moment par des sirènes et mégaphones installés sur les poteaux que l'on trouve à presque tous les carrefours. Les habitants sont également informés de l'état du volcan par les radios locales, telle la Trans Merapi Community Radio, qui revendique quelque 10 000 auditeurs. Enfin, la plupart des familles possèdent un talkie-walkie. Ces appareils ont été offerts par des ONG et permettent, si nécessaire, de contacter un voisin, le maire, le linmas (chef de sécurité d'un village) ou les bénévoles de Save and Rescue, une association de volontaires prêtant main-forte aux pouvoirs publics. Le principal moyen d'information, cependant, demeure le Smartphone, connecté à Internet. Sur les réseaux sociaux, de nombreux comptes, tel @merapi_news sur Instagram et sur Twitter, créés par les pouvoirs publics ou de simples particuliers, sont consacrés à l'actualité du volcan. On y trouve, outre parfois de belles photos, des renseignements sur l'éruption en cours, le niveau d'alerte, les recommandations des autorités, le nombre de séismes ou d'éboulements enregistrés durant les derniers jours. Enfin, chaque village s'est vu attribuer une «commune cœur», proche de Yogyakarta, où les habitants pourront trouver des logements provisoires. «On ne voit aucune raison de paniquer, insiste Mbah Lurah Suroto. Le Merapi, on le connaît comme si c'était un ami. Et on ne quitte pas facilement un ami, même quand il se fait menaçant.» A Yogyakarta, la capitale régionale située à vingt-cinq kilomètres au sud

Les experts, armés de sismographes et de caméras infrarouges, ne quittent pas le cône des yeux

du volcan, 400 000 habitants, le Bureau d'investigation et de développement technologique sur les risques géologiques (BPPTKG) occupe un discret bâtiment d'un seul étage, à la façade immaculée, entouré d'une pelouse parsemée de palmiers. L'importance des lieux ne se mesure qu'une fois le seuil franchi, dans le vaste hall d'entrée carrelé de blanc et décoré de colonnes. Là, une grande maquette de la région et d'impressionnants clichés des éruptions passées rappellent au visiteur le rôle essentiel de cette institution : surveiller l'imprévisible Merapi.

C'est dans une salle vitrée que les vulcanologues du BPPTKG suivent de près l'activité de la montagne. Le premier sismographe installé sur le volcan date de 1924. Aujourd'hui, dans une grande salle aux murs couverts d'écrans, quatre-vingts scientifiques et employés ne quittent pas le cratère des yeux grâce à une impressionnante batterie d'outils bénéficiant d'une technologie de pointe : sismogrammes électroniques, caméras infrarouges braquées sur le haut du cône, détecteurs de gaz, inclinomètres, distancimètres laser, mais aussi capteurs GPS hypersensibles, capables de mesurer la moindre déformation du cratère, au millimètre près. «En tout, nous avons une soixantaine de capteurs et cinq postes d'observation autour du

volcan, où tournent des équipes de surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre», précise le Français François Beauducel. Depuis trois ans, ce géophysicien est chargé de conduire ici un programme d'amélioration des outils de surveillance et de prédition des éruptions. A 50 ans, il a passé la moitié de sa vie à étudier les cratères d'Indonésie. «Le Merapi est un jeune volcan au caractère capricieux, dont le cône s'est formé il y a seulement 60 000 ans, explique-t-il. De type "explosif", il fonctionne comme une Cocotte-Minute. Le magma commence par s'accumuler pendant des mois à l'intérieur du cratère. Très visqueux, il retient prisonnier du gaz, chauffé à plus de 800 degrés. Conséquence, la pression s'accumule, formant un dôme de lave qui gonfle et finit par s'effondrer brutalement, projetant des blocs de pierre, des coulées de lave et des pluies de cendre à des dizaines de kilomètres alentour, déclenchant des nuées ardentes, capables de dévaler les pentes très raides

à plus de cent kilomètres par heure.» On pourrait s'attendre à ce qu'un monstre aussi dévastateur soit entouré d'un paysage de désolation. Il n'en est rien. Le Merapi domine une canopée paisible, celle d'une vaste forêt d'altitude •••



Ce bouddha de pierre, dans le temple de Borobudur, contemple le Merapi, distant d'une trentaine de kilomètres. En 2010 deux centimètres de cendres recouvrirent l'édifice, qui fut fermé au public.

Ces élèves de l'école de Deles, trop jeunes pour avoir connu la catastrophe d'il y a neuf ans, sont formées aux procédures d'évacuation. D'après les autorités, en cas d'éruption, les victimes sont souvent des hommes retournés au village s'occuper de leur ferme.

Cette reconstitution du site mégalithique anglais de Stonehenge a ouvert en 2016 à 5 km du cratère. Elle est située dans la zone la plus dangereuse, mais la direction de l'attraction se veut rassurante : des itinéraires d'évacuation sont prévus !

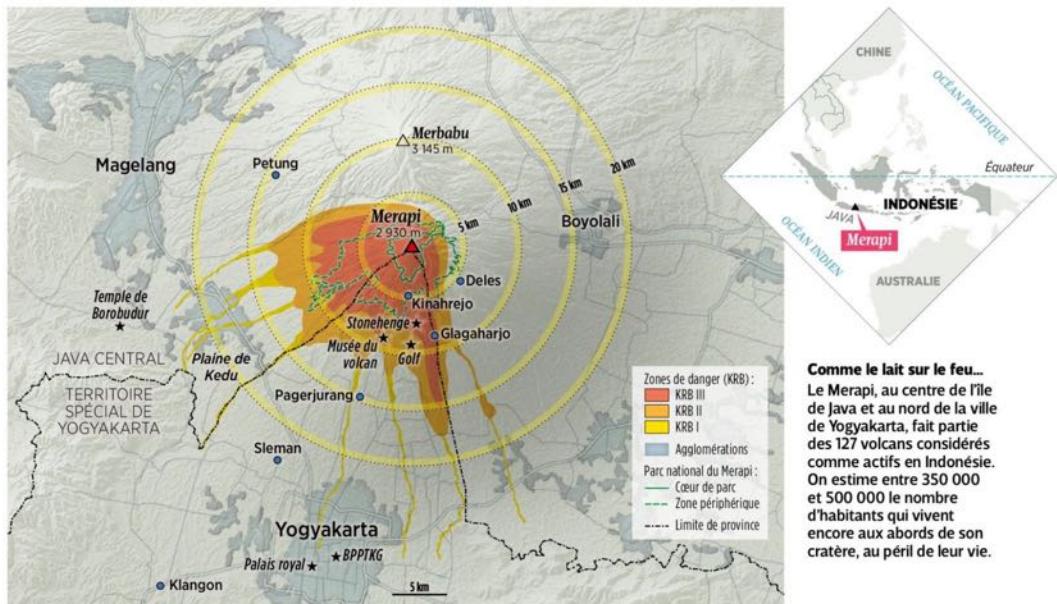






Après une catastrophe, les évacués n'ont qu'un rêve : revenir vivre sur les flancs de «leur» montagne

Cette femme et ce petit garçon qui circulent sur une route près de Deles, le village habité le plus proche du sommet, ne semblent pas s'inquiéter d'une éruption. Depuis mai 2018, les autorités ont pourtant déclenché le niveau 2 (vigilance) sur une échelle de 4.



Comme le lait sur le feu...

Le Merapi, au centre de l'île de Java et au nord de la ville de Yogyakarta, fait partie des 127 volcans considérés comme actifs en Indonésie. On estime entre 350 000 et 500 000 le nombre d'habitants qui vivent encore aux abords de son cratère, au péril de leur vie.

••• aux tons de jade, traversée de cascades et de rivières cristallines. En 2004, un parc national a été inauguré tout autour du cratère, le long des flancs de la montagne, sur une surface de plus de 6 600 hectares. Il abriterait quelque 300 espèces de plantes, dont soixante-huit d'arbres et quarante-huit d'orchidées, parmi lesquelles la belle vanda tricolore, à la corolle blanche, mouchetée de pourpre et de fuchsia, typique de Java. Le Merapi est aussi le refuge des singes langurs à longue queue et de toute une faune de petits mammifères, porc-épics, civettes et autres mangoustes. Mais le parc est d'abord réputé pour ses 178 espèces d'oiseaux : perruches à moustache, shamas à croupion blanc, et autres décies à tête écarlate... sans oublier le très rare aigle de Java, à la houppette brune, symbole national de l'Indonésie, dont il ne resterait que 300 à 500 individus à l'état sauvage. «Contrairement à l'idée reçue, les éruptions préservent la nature plus qu'elles ne la détruisent, explique Dhani Suryawan, employé du parc national en charge de la préservation de l'écosystème, qui parcourt chaque jour les flancs de la montagne. Les téphras, les dépôts volcaniques laissés par les éruptions, riches en nutriments et en minéraux, agissent sur les sols comme un engrais naturel. En 2010, sur le versant sud, il ne

«Le Merapi est l'élément central du monde et le symbole du lien qui nous unit à Dieu»

restait pas un brin d'herbe. Tout était mort. Et, aujourd'hui, tout a repoussé ! Chaque année, au mois d'avril, une procession d'hommes et de femmes, vêtus de sarongs (pagnes traditionnels), remonte les pentes du volcan dans les vapeurs d'encens, au son des prières. Après une heure et demie de marche, les fidèles atteignent un lieu appelé Sri Manganti, situé dans la limite du périmètre autorisé, où ils déposent des offrandes (parfum, argent, vêtements, riz, fruits, légumes...) pour le Merapi. Ce rite ancien, le *labuhan ndalem*, date du XVI^e siècle et rend hommage aux esprits protecteurs du volcan. En particulier celui nommé Kyai Sapu Jagad, qui, selon les croyances javanaises, a pour tâche sacrée d'éviter que les éruptions du Merapi ne touchent Yogyakarta... et notamment le palais du Kraton, au cœur de la ville. Là, entre de hauts murs d'albâtre, réside aujourd'hui le sultan Hamengkubuwono, dixième du nom, héritier d'une dynastie vieille de près de trois siècles. Curiosité dans l'Indonésie républicaine, ce souverain local gouverne toujours, depuis •••



Dans la forêt, Musimin cultive des orchidées vanda tricolores qu'il surveille et nourrit sept années durant avant d'en tirer un profit. Chaque fleur lui rapporte 90 euros, un tiers du salaire mensuel moyen local.



Dans le village de Kinahrejo, on se recueille devant l'autel à la mémoire de Mbah Marijan, le «gardien» du volcan tué par une nuée ardente en 2010 alors qu'il refusait d'évacuer, et qui fait figure de martyr.

••• l'indépendance en 1945, le territoire spécial de Yogyakarta. C'est sous son autorité que traillent les fonctionnaires provinciaux, mais aussi le *juru kunci* (littéralement le «gardien des clés» du Merapi), autorité spirituelle et morale très respectée qui est en charge du lien entre le palais et la montagne sacrée, et préside les cérémonies du *labuhan ndalem*.

L'actuel *juru kunci*, Mas Kliwon Surakso Hargo, dit Mas Asih, âgé de 52 ans, a hérité du poste de son père, Mbah Maridjan, emporté en 2010 par une nuée ardente à l'âge de 83 ans. Celui-ci, quoique conscient des recommandations et des alertes d'évacuation, avait alors refusé de quitter son village de Kinahrejo, à quatre kilomètres du cratère, sourd aux supplications des autorités, entraînant dans sa mort trente-quatre fidèles, demeurés jusqu'au bout à ses côtés. L'homme considérait que sa place était au village, quoi qu'il arrive, tel un capitaine de bateau pendant le naufrage. Il est aujourd'hui vénéré comme un martyr. «Pour nous, le Merapi n'est pas un danger, c'est un don du ciel», rappelle son fils, Mas Asih, petit homme à la moustache blanche, la tête coiffée d'un digne *songkok*, le couvre-chef en feutre noir typique des élites politiques et religieuses masculines de l'archipel. Le Merapi, situé entre ciel et terre au centre exact de l'île de

Ambassadeurs de choix de la riche flore locale : les edelweiss, ainsi que quarante-huit espèces d'orchidées

Java, est «l'élément central du monde et le symbole du lien qui nous unit à Dieu», poursuit Mas Asih. Une vénération typique du syncrétisme d'Indonésie, pays à 88 % musulman, mais où la pratique de l'islam se teinte parfois de traditions anciennes. «A l'origine, le culte du volcan est une croyance hindoue mais, désormais, ces rites sont une voie d'accès à l'islam», affirme l'actuel «gardien des clés». Ce n'est pas un hasard si, il y a plus d'un millénaire, la dynastie Sailendra construisit, à une trentaine de kilomètres à l'ouest du cratère, le temple bouddhiste de Borobudur, pyramide à niveaux de trente-cinq mètres de hauteur, composée de cinq terrasses, ornée de soixante-douze stupas et de centaines de bas-reliefs. Du sommet, par beau temps, les bouddhas de pierre contemplent le Merapi à l'horizon. Un air de défi, derrière leurs yeux mi-clos.

Non loin, sur les basses terres du versant occidental, s'étend la plaine de Kedu, mosaïque de rizières aux reflets argentés parsemées de manguiers, cocotiers et figuiers géants. Surnommée le jardin de Java, arrosée par la mousson et

les cendres du volcan, la région est l'une des plus fertiles d'Indonésie. C'est aussi l'une des plus touristiques. Les bonnes années, quand ce n'est pas interdit comme en ce moment pour cause d'éruption, 240 000 touristes, en quasi-totalité indonésiens, visitent le parc national du mont Merapi, effectuant des treks jusqu'au sommet. Le weekend, la montagne est prise d'assaut. Des scouts partent en expédition dans les forêts, des cyclistes remontent courageusement les pentes et des golfeurs prennent le chemin du très select Merapi Golf Yogyakarta, à 800 mètres d'altitude, un dix-huit trous avec une vue imprenable sur le volcan. Mais l'activité la plus populaire reste l'incontournable *lava tour* : une virée en Jeep à la recherche des hameaux rasés par les éruptions passées, incluant la visite de plusieurs «musées du souvenir» exposant photos et reliques carbonisées de la tragédie de 2010. Les abords du volcan, en dehors du parc national, accueillent quant à eux divers parcs d'attraction de plus ou moins bon goût, mêlant châteaux crénelés du Moyen Age, dinosaures du crétacé, maisons de Hobbits, tipis indiens, bateaux pirates, alignements de pierres celtiques et même reproductions de bâtiments célèbres tels que Big Ben ou la tour Eiffel. Le volcan est une fête, et tout est bon pour attirer une classe moyenne indonésienne en pleine croissance (passée de 5 % de la population en 2001 à 22 % en 2017, d'après la Banque mondiale) et avide d'évasion ou de sensations fortes.

Les flancs du Merapi, loin d'être désertés, se couvrent ainsi chaque jour un peu plus d'immeubles, de maisons de vacances, d'hôtels, de cafés, de restaurants... mais aussi parfois d'embouteillages dignes d'un centre-ville. A «Jogja» (diminutif de Yogyakarta), le volcan n'effraie plus personne. Au contraire : la montagne est une fierté, un emblème que l'on retrouve partout : sur le blason des administrations locales, les murs des maisons, les publicités. Le volcan est célébré par des groupes de rock et de heavy metal, tel Mystis et son tube *Spirit of Merapi Forest*. Les paysans, de leur côté, abandonnent leurs rizières et viennent parfois de loin, pour se faire cuisi-



EN 2010 : TROIS MOIS DE TERREUR

Le bilan de l'éruption du Merapi, il y a bientôt dix ans, a été effroyable : 400 000 réfugiés, 367 tués dont 200 directement victimes des nuées ardentes. Tout a commencé le 25 octobre 2010. Ce jour-là, le Centre de volcanologie situé à Bandung, dans l'ouest de Java, et responsable de la surveillance des 127 volcans actifs en Indonésie, a passé le Merapi au niveau d'alerte 4, appelant à l'évacuation. Dès le lendemain, explosions et nuées ardentes se sont succédé et l'activité est allée crescendo jusqu'au 18 novembre. L'éruption n'a été déclarée terminée que le 9 janvier 2011 et l'alerte redescendue au niveau 2.

niens, guides de montagne ou chauffeurs de bus pour les touristes. Le territoire spécial de Yogyakarta aurait ainsi gagné plus de 400 000 habitants au cours de la décennie 2010 qui a pourtant suivi «l'éruption du siècle», soit un accroissement de 11 % de la population. Un afflux qui donne des sueurs froides aux autorités locales. «Il est interdit de construire quoi que ce soit dans la zone KRB III [où résideraient encore plusieurs dizaines de milliers de personnes, le chiffre exact variant selon les sources], insiste Kunto Riyadi, directeur de l'Agence publique de planification du développement régional pour Sleman, le district qui englobe les flancs sud du volcan. Mais les gens sont quand même revenus après l'éruption de 2010, et ont rebâti leurs maisons. Nous n'arrivons pas à les convaincre de partir. On a beau leur expliquer, leur proposer des logements sûrs en contrebas, leur montrer sur une carte le trajet des nuées ardentes, ils refusent de bouger. On ne sait plus quoi faire... C'est irrationnel, cet attachement est de l'ordre de la croyance.»

Au soleil couchant, le silence se fait. La dangereuse montagne n'est plus qu'une ombre dans le ciel qui s'éteint. C'est l'heure choisie par *pak* («monsieur») Remon, 41 ans, pour s'asseoir à sa terrasse, sur un canapé, et contempler «son» sommet en grillant une *kretek*, une cigarette au clou de girofle. Natif du village de Petung, proche du cratère, ce père de famille à l'épaisse moustache a tout perdu en 2010 : sa maison, son champ, ses bêtes. Il a passé des mois sous la tente dans des camps de déplacés, avant d'être relogé dans une maison en dur, à Pagerjurang, près de Yogyakarta.

Depuis, cet ancien agriculteur s'est reconvertis en chauffeur de Jeep et gardien de sites touristiques. Il ne quitte jamais son talkie-walkie grésillant, prenant des nouvelles de ses amis installés aux alentours du cratère. «Je sais que c'est bizarre, mais je rêve de revenir à Petung, dit-il. Ici, tout est trop cher, trop compliqué, on manque d'espace...» Les nombreux dangers ? Les inévitables destructions ? «Je suis né près du volcan, rétorque *pak* Remon. Tout ce que je veux, c'est vivre en harmonie avec le Merapi. Quelque chose d'instinctif me dit de revenir.» Loin de toute raison. ■

Bruno Meyerfeld





RAWABI

UN OVNI EN PALESTINE

Avec ses start-up, ses magasins, la fibre optique, cette cité devait être un phare de la Palestine. Pour l'heure, elle est surtout une ville fantôme. Visite de chantier.

**PAR CYRIL GUINET (TEXTE)
ET ANDREA & MAGDA (PHOTOS)**

La lanterne et le croissant de lune, symboles de l'islam, trônent dans le centre commercial. A Rawabi, la religion est toutefois moins présente que dans d'autres villes palestiniennes.





Des terrasses du Q Center, qui compte une vingtaine de boutiques de luxe, le regard porte loin. Pour les Palestiniens venus en touristes, c'est le lieu idéal où faire des photos avec le paysage en arrière-plan.

Dans le centre commercial flambant neuf, les familles font des selfies plutôt que des emplettes





Cette projection montre la cité telle qu'elle sera une fois achevée, avec son amphithéâtre et ses installations sportives. En bas, à droite, une porte, qui mène au showroom du promoteur immobilier.

Les concepteurs de Rawabi se sont inspirés de l'architecture des colonies israéliennes





Mohammed et Diana ont emménagé à Rawabi après leur mariage. «Si ce projet de ville échoue, cela signifie que nous ne pourrons jamais mener une vie paisible, à l'abri des check points», dit le jeune homme.

L'ambition : attirer les entreprises de la high-tech pour devenir une Silicon Valley cisjordanienne



Les familles (ici en 2013) visitent les appartements en réalité virtuelle. Après avoir visionné un film en 3D, les potentiels acheteurs peuvent passer dans l'un des quatre bureaux de banque de la ville pour négocier un prêt.

**Simulations avantageuses, lunettes 3D,
technologie pointue, dans le
bureau de vente, tout est fait pour
séduire les futurs propriétaires**



Cette maquette représentant Rawabi illuminée dans la nuit vise à éblouir les futurs propriétaires. Dans la réalité, bien peu de fenêtres sont aujourd'hui éclairées : à peine 4 000 personnes ont pour l'heure emménagé ici.



ANDREA ET MAGDA | PHOTOGRAPHES

Il est italien, elle, française. Ils travaillent en tandem et signent leurs clichés de leurs deux prénoms. Depuis 2008, ils sillonnent, au Moyen-Orient, les hôtels désertés, les décors des séries télé ou les cités utopiques, telle Rawabi. Leurs images racontent une réalité peu connue des territoires palestiniens.

Un objet futuriste tiré d'un jeu vidéo. Voilà ce qu'évoque Rawabi («colline», en arabe) quand on la découvre, illuminée dans la nuit, au bout de la route 466 qui mène à Ramallah, en Cisjordanie. Cette étonnante cité est née de la volonté d'un homme : Bashar Masri, 58 ans. C'est en 2008 que ce milliardaire américano-palestinien s'est lancé dans le projet de bâtir la première ville moderne de Cisjordanie : écologique, accessible aux handicapés, hyperconnectée, champignonnière à start-up... Coût : 1,26 milliard d'euros financés pour un tiers par Masri, et le reste par des fonds qataris.

Ce chantier impressionnant, le duo de photographes franco-italien Andrea et Magda le suit depuis dix ans. «Nous étions là au moment où les premiers immeubles sortaient de terre, explique Magda. Les futurs propriétaires visitaient alors des appartements virtuels grâce à des lunettes 3D. Aujourd'hui, des familles s'installent dans le quatrième quartier sur les vingt-deux programmés.» A la fin des travaux, prévue pour 2024, la métropole espère compter 40 000 habitants. A condition que les logements trouvent preneurs. Pour l'instant, la population est estimée à 4 000 personnes. «On a souvent l'impression d'être dans une ville fantôme», ajoute la photographe. On peut devenir propriétaire à partir de 62 000 euros, payables en traites mensuelles de 270 euros, soit environ le salaire moyen en Palestine. «La population est jeune [70 % entre 25 et 35 ans], souligne Magda.

A l'origine : la volonté d'un milliardaire, un peu Big Brother, qui surveille les rues en vidéo, via sa tablette connectée

Elle se compose de familles de la classe moyenne, d'ingénieurs ayant participé à la construction de la ville, d'employés de commerce, de sociétés de sécurité ou de maintenance, et de startupeurs.»

Tous louent la modernité et la propreté des lieux. «Pas d'antennes satellites ou de citernes sur les toits, remarque encore la photographe. Pas de vendeurs de falafels dans les rues.» Autre atout : la sécurité. Les larges artères sont surveillées par des caméras que Bashar Masri lui-même ne quitte pas des yeux, grâce à une tablette connectée. «C'est Big Brother, sourit Magda. Il ne vit pas encore à Rawabi, mais on l'y croise souvent. Quand il nous a repérés, il est venu nous demander qui nous étions et ce que nous faisions là. Nous l'avons aussi vu passer un coup de fil pour renvoyer un employé qu'il avait surpris conduisant en sens interdit.»

En Cisjordanie, Rawabi est devenue une attraction. «Les gens y viennent pour les mégaconcerts organisés dans le grand amphithéâtre», constate encore la photographe. Ou pour faire du lèche-vitrines dans l'immense centre commercial en forme de Q – pour Qatar –, qui regroupe vingt-cinq franchises au cœur de la ville. A défaut d'y faire leurs courses. Les marques qu'on y trouve – Adidas, Lacoste ou Armani – ne sont pas à la portée de la plupart des bourses. Les détracteurs de Rawabi reprochent aussi à Bashar Masri d'avoir acheté les terres des paysans à bas prix. Et, pire, «de trahir la cause palestinienne en achetant du ciment à Israël et en prenant conseil auprès de ses ingénieurs, pour finalement concevoir une ville ressemblant trop à celles de l'occupant», conclut Magda. Le milliardaire, lui, rêve déjà d'une Rawabi 2, ainsi que d'autres villes capables de rivaliser de confort avec les colonies israéliennes. ■

Cyril Guinet

► Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr/section/GEO+

La référence des Croisières de luxe à la française

Contactez votre agent de voyage ou appelez le **09 77 41 48 01** [1] par personne sur base occupation double. Vols Buenos Aires/Uruguay/Buenos Aires, taxes portuaires et aériennes inclus.



LAISSEZ LA MER
VOUS RÉVÉLER LA TERRE



CROISIÈRE ANTARCTIQUE

11 jours / 10 nuits **à partir de 8 700 €^[1]**

Baleines, colonies de manchots, paysages de glace emblématiques... Embarquez pour une expédition à la découverte du mythique Continent Blanc.

 **PONANT**

DANS LA PLUS GRANDE RÉSERVE DU MONDE	P. 56
AU-DELÀ DES SAFARIS, UN PAYS MÉCONNNU	P. 70
LA FIN DES «SHERPAS» DU KILIMANDJARO ?	P. 72
VOYAGE SUR LA TERRE SACRÉE DES MASAI	P. 76
OLDUVAI, L'AUTRE BERCEAU DE L'HUMANITÉ	P. 92
GUIDE : SUR LES TRACES DE NOS REPORTERS	P. 95

L'APPEL DE L'AFRIQUE

DOSSIER COORDONNÉ PAR ALINE MAUME (AVEC ANNE CANTIN)

TANZANIA

Armé d'une lance pour se défendre des prédateurs, ce *moran*, jeune guerrier masai, se tient sur les rives du lac Natron. En face de lui, le mont Shompole, côté kényan.

EN COUVERTURE

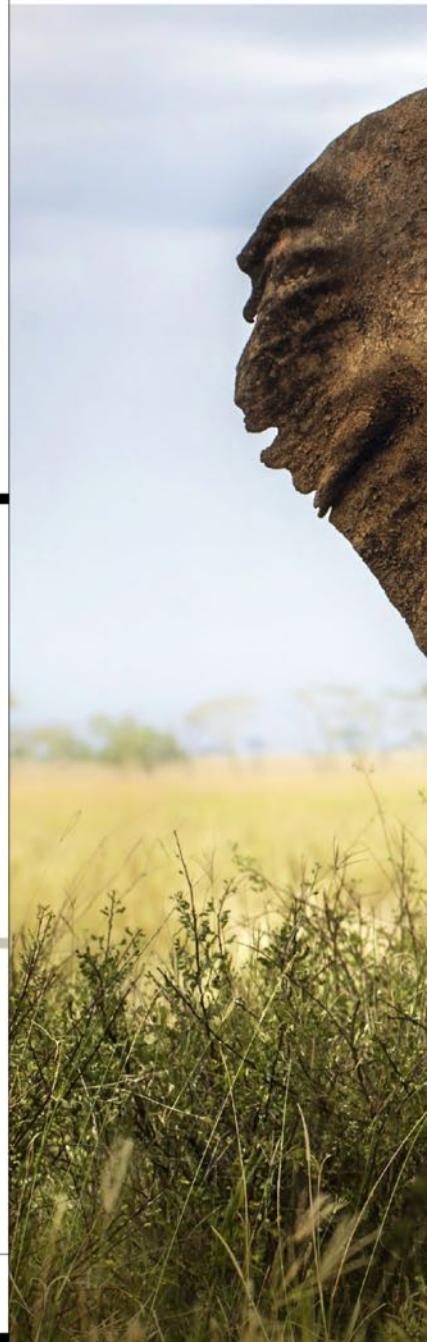
NILE



DANS LA PLUS GRANDE RÉSERVE DU MONDE

Du Serengeti à Selous, la nature est reine. Avec quatre millions d'animaux sauvages, dont les célèbres *big five*, la Tanzanie possède un trésor, essentiel pour elle. Et pour toute la planète.

PAR CHRISTELLE GÉRARD (TEXTE)





Le pays a perdu 60 % de ses éléphants, braconnés pour leur ivoire, entre 2009 et 2014. Depuis, dans les zones protégées tel le parc national du Serengeti, le plus ancien de Tanzanie, la population de pachydermes a augmenté.





**CHAQUE ANNÉE,
DES MILLIERS
DE GNUS
TRAVERSENT
LA RIVIÈRE MARA...
À LEURS RISQUES
ET PÉRILS**

De juillet à octobre, la migration des gnus – espèce qui n'est pas menacée – entre le parc du Serengeti (photo) et le Masai Mara, au Kenya, donne lieu à l'une des transhumances les plus impressionnantes du monde. La traversée de la rivière Mara n'est pas une partie de plaisir pour ces cousins des antilopes, qui se noient par milliers ou tombent entre les mâchoires des crocodiles, des hyènes ou des lions.

EN COUVERTURE | **Tanzanie**





**L'HOMME
EST LE PRINCIPAL
PRÉDATEUR
DE L'HIPPOPOTAME,
DONT LES DENTS
FONT L'OBJET D'UN
TRAFCI AVEC L'ASIE**

A la saison sèche, des combats homériques sur les rares points d'eau s'engagent entre ces herbivores (ici dans le Serengeti) qui pèsent jusqu'à cinq tonnes. Le gouvernement mène actuellement un recensement des hippopotames dont la population était estimée à 20 000 au dernier comptage, en 2001. Ils sont eux aussi victimes du braconnage, leurs dents, un ivoire facile à passer en fraude, étant très recherchées en Asie.





**DANS LA
GRANDE PLAINE
DU SERENGETI,
L'AVENIR DES
GIRAFES, EMBLÈME
NATIONAL,
RESTE FRAGILE**

Environ 12 000 girafes, la moitié de celles qui vivent en Tanzanie, se trouvent dans l'immense écosystème du Serengeti. Mais leur population tendrait à décliner. L'an dernier, l'Union internationale pour la conservation de la nature annonçait que les girafes masai, une sous-espèce dont on voit ici deux spécimens, étaient désormais considérées comme menacées. En cause, le braconnage (pour leur viande) et les collets destinés à d'autres types de gibier.

EN COUVERTURE | **Tanzanie**





LES LIONS
DU NGORONGORO,
REDOUTABLES
PRÉDATEURS,
ÉTAIENT AUSSI
DES PROIES.
UNE ONG S'EMPLOIE
À LES SAUVER

Cette malheureuse gazelle de Thomson n'a pas réussi à échapper aux griffes de la lionne, dans la zone de conservation du Ngorongoro. Dans cette vaste étendue de 8 300 kilomètres carrés où les hommes, notamment des tribus masai, cohabitent avec le majestueux félin, les biologistes de l'ONG KopeLion, fondée en 2011, travaillent main dans la main avec d'anciens chasseurs de lions afin d'enrayer le déclin de l'espèce.

CHAQUE JOUR, UN ANCIEN CHASSEUR
MASAI ÉCUME LA ZONE
POUR DÉCOURAGER LES ÉLEVEURS
D'EMMENER LEUR BÉTAIL
PAÎTRE TROP PRÈS DES LIONS

P

artout, à Marera, on devine leur passage. Dans ce petit village peuplé de représentants de l'ethnie iraqw et situé entre la zone de conservation du Ngorongoro et le parc national du lac Manyara, dans le nord de la Tanzanie, le sol s'est affaissé par endroits sous le poids des éléphants. Lors de leurs déplacements, les pachydermes ont tendance à dévorer et à piétiner les cultures qui se trouvent sur leur route. A commencer par les citrouilles, une des spécialités de la région qui fait leur régal. Derrière leurs larges empreintes finissent d'ailleurs souvent par pousser des plants issus des graines présentes dans leurs déjections. Alors, pour limiter les dégâts, à Marera, chaque famille envoie un homme faire le guet autour des champs durant les nuits, de janvier à août, entre le moment où citrouilles et pois d'Angole commencent à pousser et la récolte. A l'abri d'une petite hutte en chaume perchée dans les arbres, ils restent à l'affût jusqu'à l'aube. Si les éléphants approchent, les veilleurs tambourinent sur des percussions ou soufflent dans des cornes de bœuf pour les chasser. Il n'est pas toujours facile de vivre dans ce pays où règne une abondante faune sauvage !

Quatre millions d'animaux, dont des millions d'espèces d'oiseaux, de reptiles, de poissons et d'insectes, ainsi que 430 espèces de mammifères, comme l'élégante girafe, emblème national, ou le kipunji, petit singe échevelé découvert en 2005 dans la forêt protégée de Ndundulu. Et bien sûr les *big five*, popularisés par Ernest Hemingway dans les *Neiges du Kilimandjaro*, ces grands mammifères autrefois les plus chassés, éléphants, rhinocéros, lions, léopards et buffles... La renommée des grands espaces tanzaniens n'est plus à faire. Au XIX^e siècle, cette colonie britannique était un immense terrain de jeu pour riches amateurs de trophées. Au point que les *big five* frôlèrent l'extinction. Aujourd'hui, même si elle n'est pas interdite, la chasse

On ne compte plus qu'une centaine de rhinocéros noirs en Tanzanie (ici dans le parc national du Ngorongoro), la plupart ayant été braconnés. En septembre dernier, le Serengeti a accueilli neuf spécimens venus d'Afrique du Sud.



J. Klein & M. Hubert / Naturagency



HERMOSA

aux fauves est strictement réglementée. Et pour cause : la Tanzanie a tout intérêt à veiller au grain. Sa faune a attiré, en 2018, 1,5 million de touristes et généré 2,2 milliards d'euros de revenus. Le pays est divisé en une mosaïque de zones protégées qui couvrent un tiers du territoire national. Une proportion record en Afrique. Pièces maîtresses de cet aménagement : vingt-deux parcs nationaux, au sein desquels toute activité humaine, hors tourisme, est interdite. A ceux-ci s'ajoutent des réserves et zones de conservation, où l'homme et l'animal cohabitent tant bien que mal. Résultat : le déclin de certaines espèces animales, éléphants et lions en particulier, a été enrayé. Mais dans ce pays encore largement rural et en pleine poussée démographique (avec cinquante-sept millions d'habitants, il est presque six fois plus peuplé qu'en 1960), les hommes en paient parfois le prix fort. Les populations ont besoin de davantage de terres pour la culture et l'élevage. Les

animaux – et le tourisme –, d'une biodiversité riche. Les conflits fonciers se multiplient. Comment résoudre cette équation ?

Au volant de son 4x4, à quelques kilomètres au sud du cratère du Ngorongoro, Roimen Lelya Olekisay raconte qu'il était autrefois le chasseur de lion «number one» chez les Masai. Depuis six ans, le quadragénaire débusque toujours les félin, mais ne cherche plus à les mettre à mort. Au contraire. Il a troqué ses boucles d'oreilles et le *shuka*, la toge masai, contre un T-shirt au

logo de l'ONG Korongoro People's Lion Initiative, ou KopeLion, un programme de sauvegarde financé par la Suède. Avec l'aide de vétérinaires, il a posé des GPS sur plusieurs lions, chefs de clans. Chaque jour, Roimen et ses vingt-cinq collègues écumant les 8 300 kilomètres carrés de la zone de conservation du Ngorongoro pour s'assurer que les fauves vont bien, encourageant aussi les éleveurs à éviter d'emmener leur bétail paître trop près. «Si des vaches

ICI, IL EST DE COUTUME DE SE VENGER DES PRÉDATEURS EN LES TUANT

ont été dévorées, j'insiste : il ne faut pas chercher à se venger en tuant les lions, dit Roimen. C'est possible d'emprisonnement.» Depuis qu'il a commencé à travailler pour KopeLion, en 2013, le nombre de lions dans la zone qu'il couvre est passé de vingt-cinq à quarante-cinq. Roimen connaît la personnalité de chacun des fauves. Le plus fameux est Calamass, «intelligent». Il lui a fallu trois ans pour parvenir à lui poser un collier GPS autour du cou. «A chaque fois que je venais avec un vétérinaire pour l'endormir, il était caché, se souvient-il. Je ne le voyais que lorsque j'étais seul.»

Mais la belle histoire de Roimen Lelya Olekisay reste une exception en terre masai. Sa communauté, comme les autres ethnies tanzaniennes, paye depuis longtemps un lourd tribut à la préservation de la nature. Lors de la création, en 1951, du Serengeti (la «plaine sans fin» en langue maa), le plus célèbre et plus ancien des parcs nationaux tanzaniens, les éleveurs masai furent expulsés par milliers, relégués avec leurs troupeaux dans la zone de ***

Chez les hyènes tachetées, ce sont les femelles les chefs du clan, lequel est ultrahierarchisé. L'animal abonde dans le cratère du Ngorongoro, un écosystème de 300 km² particulièrement dense en grands carnivores et en herbivores.



hanslfr

●●● conservation du Ngorongoro située plus à l'est. Coincés à proximité des grands corridors de migration sur lesquels, de décembre à juin, affluent des milliers d'animaux. Puis, au fil des années, le gouvernement n'a cessé de les évincer de ces espaces, peu à peu sanctuarisés au profit du tourisme. En août 2017, des milliers de villageois masai ont ainsi été évacués et 185 de leurs *boma*, les villages, brûlés sur ordre du gouvernement pour les décourager de revenir dans la région de Loliendo, proche de la frontière kenyane. Objectif assumé : «préserver les écosystèmes locaux». En 2018, le Oakland Institute, un think tank californien, a dénoncé la brutalité dont ces populations font l'objet, évoquant la «destruction d'un mode de vie» et soulignant que la réduction des terres risquait d'aggraver la malnutrition chez les Masai. D'autres études considèrent à l'inverse que le pouvoir ne va pas assez loin. Dans un article publié dans *Science* en mars 2019, une équipe de chercheurs internationaux estiment que dans les zones tampons, où

Ces femelles cobes à croissant (une espèce d'antilope) se reposent avec leurs petits dans le parc national de Tarangire, dans le nord de la Tanzanie. Chez ce paisible herbivore grégaire, seuls les mâles portent de longues cornes annelées.

la population a quintuplé ces dix dernières années, l'abondance du bétail a restreint l'espace et la quantité d'herbe nécessaires aux gnous, aux zèbres et aux gazelles durant leur migration.

Dans la région de Burunge, en bordure du parc national de Tarangire, dans le nord du pays, les girafes, elles, ont repris du poil de la bête. Ici, neuf villages ont été intégrés dans une «zone de gestion de la faune». Depuis 2002, le gouvernement tanzanien a créé trente-huit espaces de ce type, dans le but de favoriser une gestion plus durable de la vie sauvage. Les villageois, en association avec des tour-opérateurs, y ont délimité des zones interdites à l'agriculture, permettant à la fois de satisfaire les attentes des touristes et de canaliser les migrations animales. En échange, les habitants perçoivent une part des recettes issues du tourisme. Selon une étude publiée en 2018 dans le *Journal of Wildlife Management*, ce dispositif aurait entraîné une augmentation du nombre de girafes dans la zone (qui serait passé de 1 200 en 2014 à environ 4 000 deux ans plus tard). L'association entre villageois et professionnels du tourisme semblait donc pleine de promesses. Sauf qu'en 2014, en compensation de la cession de certaines parcelles, chaque habitant avait reçu... 6,25 euros, soit les 225 000 euros rapportés par le tourisme dans la zone, répartis entre les 36 000 habitants. «Le gouvernement est très fier de cette zone, on n'a pas le droit de la critiquer, peste Emmanuel, un agriculteur local qui préfère taire son nom de famille. Mais ce qu'il nous donne ne compense pas le manque à gagner sur les terres perdues!» Dans son village, qui compte toujours plus de bouches à nourrir, il faut cultiver davantage, sur de plus petites parcelles, au risque d'épuiser les sols. Emmanuel ne comprend pas la logique de la répartition des revenus touristiques. «Pourquoi tous les villageois reçoivent-ils la même somme ? demande-t-il. Certains ont dû céder moins de terres à l'Etat que d'autres, ou ne sont pas situés sur le passage des animaux et ne subissent pas de dégâts.» Sa parcelle à lui, en

revanche, est souvent visitée par les éléphants, ce qu'attestent des traces de boue en hauteur sur les troncs d'arbres, signe que les pachydermes s'y sont frottés pour se débarrasser de leurs parasites.

A Marera, chez les Iraqw, il n'existe pas de zone de gestion de la faune. Les habitants doivent donc composer avec les animaux sauvages sans en tirer le moindre bénéfice. Seule consolation, en cas de destruction de leurs champs par un animal, ils sont dédommagés par l'Etat. Nulle compensation en revanche si leur bétail est tué par des prédateurs. Résultat : dans le village, il n'est pas rare d'apercevoir des hommes grimper aux arbres pour s'assurer qu'aucun léopard ne rôde pendant que leurs bêtes vaquent en liberté. Quant aux lions, ils ne posent plus guère de problèmes : les habitants les ont tous tués. Dans ces régions non protégées par un statut particulier, les autorités ont du mal à maîtriser la situation. Il leur faut en particulier lutter contre le braconnage, fléau national. La Tanzanie était devenue l'une des plaques tournantes du trafic d'ivoire, à tel point qu'entre 2009 et 2014, le nombre d'éléphants était passé de 110 000 à 43 000, selon un recensement officiel. Une hécatombe. Alors le gouvernement a mis en place depuis 2016 des unités spéciales constituées d'enquêteurs flanqués de chiens entraînés à flairer l'odeur de l'ivoire. Yang Fenglan, une femme d'affaires chinoise surnommée la reine de l'ivoire, a ainsi été interpellée et condamnée en février 2019 à quinze ans de prison pour avoir fait passer en contrebande 860 défenses vers l'Asie. En septembre, l'arrestation d'un braconnier tanzanien a conduit à la découverte de défenses équivalant à 117 éléphants tués, pour une valeur de 1,5 million d'euros. Depuis 2016, environ 1 000 braconniers ont été arrêtés en Tanzanie. L'effort aurait porté

ses fruits : le nombre d'éléphants dans le pays est remonté à 60 000. Les propriétaires de la réserve privée du Grumeti, adjacente au parc du Serengeti, expérimentent quant à eux un système baptisé EarthRanger, développé par le philanthrope et fondateur de Microsoft Paul Allen : trente éléphants ont été équipés de colliers GPS. S'ils se dirigent vers les villages environnants, les 132 membres de l'équipe de protection reçoivent une alerte et les détournent de leur chemin avant qu'ils ne piétinent les cultures. Et le système permet aussi de suivre les rangers chargés de veiller sur les animaux et d'identifier parmi eux d'éventuels complices des braconniers.

**LES HOMMES
GRIMPENT
AUX ARBRES POUR
GUETTER
LES LÉOPARDOS**

Les tensions ne sont pas près de s'apaiser. Dans ce pays, 70 % de la population vit avec deux euros par jour et seuls 25 % ont accès à l'électricité. En juillet 2019, la première pierre d'un barrage hydroélectrique géant a été posée le long des gorges de Stiegler, dans la réserve de Selous, coupant ainsi un important couloir de migration dans la plus grande zone protégée du pays. En l'absence d'études appropriées, l'impact de ce chantier sur des espèces menacées, comme le rhinocéros noir et le chien sauvage, est inconnu. C'est la première fois qu'un projet d'une telle ampleur s'implante dans un site inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité. L'Unesco a fait part de sa «sérieuse inquiétude», menaçant de retirer son label. Dès l'annonce du chantier, Kangi Lugola, le ministre tanzanien de l'Environnement de l'époque, avait assuré que ceux qui s'opposeraient au projet seraient mis en prison. En attendant, à Selous, gnous, zèbres, grands koudous, buffles et hippopotames disposent encore d'un immense terrain de liberté. ■

Christelle Gérand

QUATRE ESPÈCES PHARES QUI NE DÉCLINENT PLUS EN TANZANIE*



RHINOCÉROS NOIRS

► COMBIEN SONT-ILS ?

167 individus en 2019 (contre 127 en 2013)

► QUELLES MENACES ?

Le braconnage a décimé l'espèce, alimenté par la demande asiatique pour sa corne.

► QUELLE TENDANCE ?

Suite à des programmes de repeuplement et au renforcement de la lutte contre le trafic, leur nombre augmente depuis quatre à cinq ans. Mais il reste l'une des espèces les plus menacées au monde.



ÉLÉPHANTS

► COMBIEN SONT-ILS ?

60 000 individus (contre 43 000 en 2014)

► QUELLES MENACES ?

Les éléphants sont toujours victimes du braconnage. Le commerce ilégal de l'ivoire est alimenté par la demande asiatique et moyen-orientale.

► QUELLE TENDANCE ?

Depuis 2016, un millier de braconniers, parfois lourdement armés, ont été arrêtés en Tanzanie, selon le ministère des Ressources naturelles.



CHIMPANZÉS

► COMBIEN SONT-ILS ?

2 500 individus (700 au début des années 2000)

► QUELLES MENACES ?

Les hommes déforestent pour obtenir des terres cultivables ou se fournir en bois de chauffe. Les chimpanzés sont aussi chassés pour leur viande.

► QUELLE TENDANCE ?

Un plan d'action et de conservation sur cinq ans (2018-2023) a été lancé par Tawiri, l'institut public de recherche sur la faune sauvage en Tanzanie.



LIONS

► COMBIEN SONT-ILS ?

16 700 individus (stable depuis environ dix ans)

► QUELLES MENACES ?

La perte de leur habitat et le conflit de territoire avec les hommes expliquent le déclin des lions. Ils sont souvent abattus par les villageois et tués pour la viande de brousse ou les trophées.

► QUELLE TENDANCE ?

La Tanzanie est le pays d'Afrique qui compte la plus grande population de lions. Leur nombre est stable ou progresse dans les aires protégées et décline ailleurs.



AU-DELÀ DES SAFARIS, UN PAYS MÉCONNNU

Il y a les récits d'Hemingway, ou de ceux qui reviennent de la savane. Et puis il y a la réalité d'un Etat, qui bénéficie d'une stabilité rare en Afrique, mais où la liberté est fragile.

PAR ALINE MAUME (TEXTE)

n octobre dernier, des clips en l'honneur du président Julius Nyerere, disparu vingt ans auparavant, ont tourné en boucle sur TBC One, la chaîne d'Etat tanzanienne. Même les stars de *bongo flava*, le hip-hop swahili, ont chanté la mémoire du père de la nation, premier président de l'indépendance, de 1964 à 1985. Pour les Tanzaniens, Julius Nyerere était *mwali mu*, le professeur (il fut maître d'école). Ils vouent un culte de la personnalité à celui qui a donné une identité nationale à ce pays, mosaïque de 130 ethnies. Vaste territoire (une fois et demie la France), la Tanzanie reste dans l'ombre du voisin kényan, bien plus connu des étrangers.

Kilimandjaro, lac Victoria, Serengeti, Zanzibar, Tanganyika... Que de noms mythiques lui sont pourtant associés ! Et que de légendes y sont nées, dans le sillage des explorateurs britanniques. A commencer par cette apostrophe historique lors de la rencontre, le 10 novembre 1871, à Ujji, entre l'explorateur gallois Henry Morton Stanley et le missionnaire écossais David Livingstone, dont on était sans nouvelles : «*Doctor Livingstone, I presume?*» Ancien terrain de chasse des collectionneurs de trophées, la Tanzanie fascine désormais les amateurs de safaris-photos. Mais que sait-on vraiment de ce pays de cinquante-sept millions d'habitants, majoritairement bantous, où l'on parle swahili, anglais, sukuma, gogo, maa, arabe... ? Un pays à la croisée des cultures africaines, perses, arabes et indiennes, dominé tour à tour par les Portugais, les sultans d'Oman, les Allemands et les Britanniques, où le muezzin appelle à la prière à Zanzibar, pendant que les rues de Dar es Salam s'enflamme pour Diwali, la fête des lumières des hindous.

Un des premiers gestes de Nyerere fut de déclarer le swahili (ou kiswahili) langue nationale : «C'est l'outil qui lie les différents groupes sociaux, explique Sina Schlimmer, chercheuse associée au laboratoire



Daniel Hayduk / AFP

Les Afriques dans le monde (Sciences Po Bordeaux). Nyerere entendait ainsi réduire les dynamiques ethniques. A la différence du Kenya.» Au Kenya, justement, on dit du pays voisin que l'on y parle le *kiswahili sanifu*, «le swahili le plus pur». «L'anglais a beau être leur seconde langue officielle, les Tanzaniens la considèrent comme une langue étrangère, ajoute la chercheuse. Dans les universités et les ministères, on emploie le *swahili*.» Nyerere avait en outre adopté un modèle socialiste, l'*ujamama* («famille»), déplaçant dix millions de personnes et imposant la création de villages autogérés. L'expérience, interrompue par la guerre avec l'Ouganda (1978-1979), s'acheva en 1985 sur un bilan mitigé.

Paradoxe presque banal en Afrique : ce pays riche (son sous-sol regorge d'or, de diamants, de nickel...), qui affiche depuis dix ans un taux de croissance de 7 % en moyenne, reste sous-développé. La Tanzanie occupe le 154^e rang sur 189, selon l'indica-

teur de développement humain des Nations unies. Un enfant sur trois de moins de cinq ans y souffre de malnutrition. Chez les chasseurs-cueilleurs hadzabés du lac Eyasi, dans le nord, comme chez les villageois makondés de l'Iringa, plus au sud, rares sont ceux qui ont accès à l'eau potable, à l'électricité ou aux soins. «La recherche de l'autosuffisance du pays est le fil rouge de la politique depuis l'indépendance, souligne Sina Schlimmer. Des projets d'investissements étrangers existent mais le gouvernement reste réticent au libre-échange.» La stabilité politique et le tourisme, en plein essor, n'empêchent pas la Tanzanie d'être rongée par de vieux démons. La pratique de la sorcellerie, officiellement interdite depuis 2015, a la peau dure. Elle frappe notamment les albinos, encore mutilés ou tués en vertu de sombres croyances. L'homosexualité est ici un crime passible de la prison à vie. Et le virage autoritaire pris par le régime n'augure rien de bon.

DANS LES ZONES RURALES ISOLÉES, RARES SONT CEUX QUI ONT ACCÈS AUX SERVICES DE BASE

L'actuel homme fort du pays se fait appeler *tinga tinga*, le bulldozer. Mais il a surtout démolì les espoirs des ses compatriotes. Élu en 2015, John Magufuli, ancien ministre et héritier proclamé de Nyerere, avait promis d'assainir le pays... dans tous les sens du terme. En luttant contre la corruption, d'une part, et en nettoyant lui-même, d'autre part, les rues de Dar es Salam, la capitale économique, équipée d'une pelle et de gants. Mais ses promesses ont pris un tournant répressif. Des avocats, journalistes et opposants ont été arrêtés, des médias fermés. En octobre dernier, des ONG dénonçaient des attaques contre la liberté d'expression d'une violence inédite : «La Tanzanie est en train de s'enfoncer à grande vitesse», affirme Roland Ebole, chercheur à Amnesty International. Nous n'avions encore jamais vu ce niveau de harcèlement ou d'intimidation dans le pays.» Alors chacun guette les élections de fin 2020, auxquelles John Magufuli a prévu de se représenter. ■

Sur cette affiche de campagne, dans les rues de Dar es Salam, un portrait du président John Magufuli, élu en 2015. L'homme, surnommé le bulldozer, fait prendre au pays un tour de plus en plus autoritaire.

Aline Maume



LA FIN DES «SHERPAS» DU KILIMANDJARO ?



Sans eux, jusqu'ici, impossible de réussir l'ascension. L'avenir des porteurs est pourtant menacé par un projet de téléphérique, voulu par les autorités pour faciliter l'accès au toit de l'Afrique.

PAR CHRISTELLE GÉRARD (TEXTE)

ne bonbonne de gaz surmontée d'un brûleur au bout de chaque bras, un homme aux larges épaules apparaît. D'autres suivent, d'imposants sacs sur le dos. Après avoir déposé leur fardeau près d'un bus, ils s'assoient au bord de la route, à la sortie du parc national du Kilimandjaro. Les uns troquent leurs chaussures de randonnée contre des tong, les autres commandent une soupe ou une bière à l'un des petits vendeurs ambulants, puis savourent en silence. Leur travail est terminé. Pendant sept à neuf jours, ces Chaggas (ethnie majoritaire dans cette région du nord-est de la Tanzanie) ont transporté le matériel des touristes partis faire l'ascension du toit de l'Afrique (5 892 mètres d'altitude au plus haut de ses trois sommets). A présent, leurs clients redescendent les pentes de la montagne la plus élevée du continent en prenant leur temps, et eux peuvent souffler. En cette matinée d'octobre, ils sont une cinquantaine, mais dans quelques années, ils pourraient être bien moins nombreux.

L'ascension du majestueux volcan éteint – quelque 60 000 randonneurs s'y essaient chaque année – est éprouvante : trois à quatre jours de marche d'approche, à raison de quatre à sept heures quotidiennes, puis neuf à treize heures le dernier jour pour atteindre le sommet et redescendre au dernier camp de base. Des écarts de température de quarante degrés Celsius dans la même journée. Des pluies diluviales en basse altitude. Le mal aigu des montagnes qui guette la moitié des marcheurs à partir de 4 000 mètres. Chaque groupe est accompagné d'au moins un guide et trois à quatre porteurs par marcheur. Ces derniers calent sur leur dos tentes, nourriture, chaises, vêtements, poubelles, jusqu'à vingt kilos. Et effectuent chaque étape le plus rapidement possible pour que le campement soit prêt à l'arrivée des randonneurs. La Banque mondiale estime, dans un rapport



Benoit Feron / Naturagency

de 2013, qu'ils sont 10 000 porteurs, 500 cuisiniers et 400 guides à vivre de cette activité (20 000 sur le «Kili» et le mont Méru, selon l'organisation des porteurs de Tanzanie). Salaire de ces hommes, pourboire compris : entre 54 et 210 euros par mois. Pas si mal pour la Tanzanie, où le salaire national moyen est d'environ 45 euros. Mais cela va-t-il durer ? Non seulement les mythiques neiges éternelles du Kilimandjaro fondent à vue d'œil, ce qui lui fait perdre l'essentiel de son attrait touristique, mais le gouvernement tanzanien a annoncé, au printemps dernier, vouloir construire un téléphérique pour acheminer les visiteurs.

Rues bitumées, maisons joliment peintes, voitures... Moshi, 200 000 habitants, la ville la plus proche du parc, respire la prospérité. Elle bénéficie directement de la manne touristique, ainsi que d'une agriculture florissante car naturellement irriguée par les eaux du Kilimandjaro. Elle affiche le plus haut taux de scolarisation

(100 %) et d'alphabétisation (85 %) du pays. On y trouve d'innombrables petits magasins de matériel de sport aux vitrines bien présentées et des stands improvisés où l'on peut acheter pour une quinzaine d'euros des chaussures de randonnée d'occasion sur des toiles cirées disposées à même le trottoir, ou clouées par les lacets sur des panneaux de bois. Une fois leur épope terminée, de nombreux marcheurs donnent, en effet, une partie de leur équipement aux porteurs, qui, souvent, les revendent pour améliorer le quotidien.

Vu d'ici, le célèbre «Kili» n'est qu'un sommet gris, à peine veiné de quelques traînées blanches. Entre 1912 et 2013, il a perdu 85 % de ses glaces, indiquent les relevés scientifiques. Raison principale : il ne neige plus assez. En 2019 encore, la saison des pluies s'est terminée sans accumulation de neige, la déforestation et le changement climatique ayant provoqué une baisse des précipitations. Raison pour laquelle les

touristes, désireux de voir les fameuses neiges du Kilimandjaro avant qu'il ne soit trop tard, se précipitent – ils sont deux fois plus nombreux qu'il y a vingt ans. Les randonnées sur ce sommet rapportent officiellement à la Tanzanie 45,3 millions d'euros par an, dont 12,6 millions vont aux habitants. Et c'est parce qu'il compte faire encore augmenter de moitié la fréquentation du site, en ouvrant l'accès aux personnes âgées ou peu sportives, que le gouvernement a prévu le fameux téléphérique. A Moshi, les rumeurs vont bon train sur l'allure que prendra l'ouvrage, qui est en phase d'étude. On sait qu'il devrait surplomber la voie Machame, réputée être la plus intéressante pour admirer la faune et la flore. Le cabinet chargé de mener l'étude d'impact environnemental et social tablerait sur un total de vingt-cinq cabines, qui achemineraient les visiteurs jusqu'au plateau de Shira, à 3 000 mètres d'altitude.

Mais certains croient savoir qu'il ira jusqu'au sommet. Alors les porteurs qui pique-niquent de retour de trek s'inquiètent. «Je vais ***

Du haut de ses 5 892 mètres, le pic Uhuru, point culminant du Kilimandjaro, ne ressemble plus à l'image que l'on s'en fait. En un siècle, la montagne a perdu 85 % de ses neiges réputées «éternelles».



Chaque année, 60 000 visiteurs accompagnés de porteurs et de guides se lancent à l'assaut du «Kili». Le camp Barranco (3 900 m), entouré de séneçons géants, est une des ultimes étapes de l'ascension.

••• perdre mon emploi, soupire Aman Ahmed, 34 ans. Et l'argent du tourisme ira remplir les caisses de l'Etat, pas celles de la communauté.» Constantine Kanyasu ne l'aura pas rassuré : le vice-ministre des Ressources naturelles et du Tourisme a déclaré cet été à la presse qu'«il y aura des changements, la Tanzanie ne peut pas rester la même pendant le siècle à venir, et aucun peuple de chez nous ne peut être cantonné au métier de porteur toute sa vie». Antipas Matto lui aussi est inquiet, mais pas pour les mêmes raisons. Agé d'une quarantaine d'années,

LE TÉLÉPHÉRIQUE COUPERAIT UN COULOIR DE MIGRATION D'OISEAUX

ce guide expérimenté – sa première ascension remonte à 1998 – sait que sa profession est pérenne, car même s'ils montent en téléphérique, les touristes devront se faire accompagner siège le pied à terre : c'est obligatoire dans tous les parcs nationaux du pays. Ce qui le préoccupe, c'est plutôt la sécurité des randonneurs. Monter si haut, si vite, est dangereux. «Si l'ascension se fait en trois ou quatre jours, c'est pour laisser aux gens le temps de s'habituer à l'altitude», explique-t-il.

Les détracteurs du projet redoutent par ailleurs son impact écologique : la ligne couperait, notamment, un couloir de migration des oiseaux. Les arguments environnementaux risquent de peser dans l'étude d'impact, car le parc se veut un modèle de protection de la nature : par exemple, le moindre abandon de détritus est sanctionné. Ainsi les chefs cuistots sont-ils sommés de montrer à l'entrée l'inventaire de ce qu'ils emportent pour l'ascension. A la sortie, le nombre de cannettes et d'emballages vides qu'ils rapportent est contrôlé. S'il en manque, l'agence doit payer une amende et elle risque de perdre sa licence. Quant aux touristes, ils sont priés de transporter leur parier-toilette usagé dans un sac.

Aman Ahmed monte dans le

bus qui ramène randonneurs et porteurs à Moshi. En chemin, une dernière fois, tous chantent en choeur : «Kilimanjaro, Kilimanjaro ! Kilimanjaro, mlima mrefu sana ! (Kilimanjaro, Kilimanjaro ! Une montagne si haute !) Tembea pole pole, hakuna matata ! (Marche doucement, il n'y aura pas de problème !) Utafika salama, hakuna matata ! (Tu seras en sécurité, il n'y aura pas de problème !)» Cet air swahili, qui les a accompagnés durant la randonnée, pourront-ils encore le chanter demain ? ■

Christelle Gérard



WOW
HUNGARY

wowhungary.com



LA HONGRIE, SOURCE DE MIRACLES.

Il vous suffit de vous balader et de laisser
chaque voie vous mener vers un nouveau miracle.
Découvrez une histoire millénaire et
respirez avec la nature !

BOLDOGKŐVÁRALJA



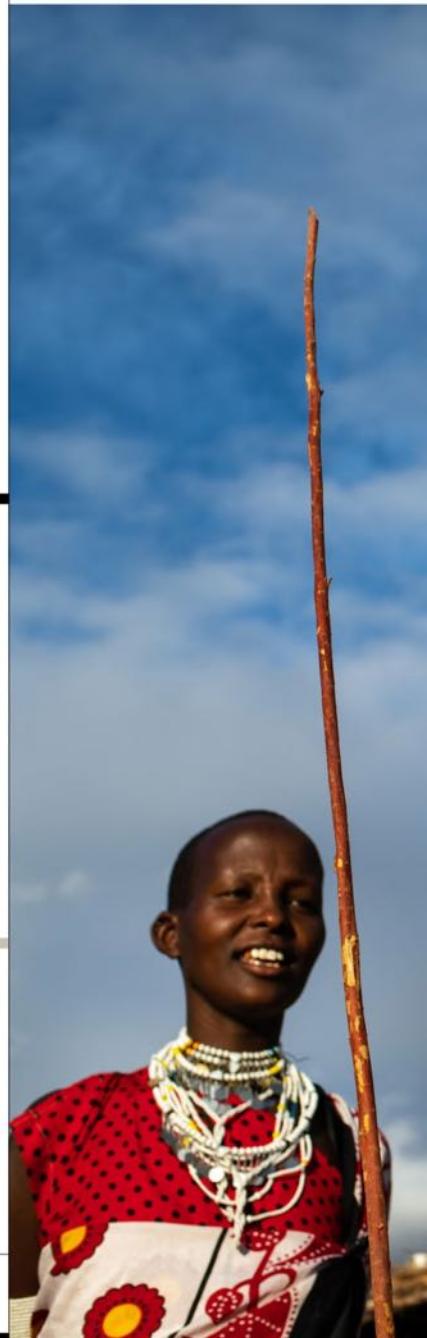


VOYAGE SUR LA TERRE SACRÉE DES MASAI



Entre le mystérieux lac Natron et le volcan du dieu Enkai, nos reporters ont enquêté sur ce peuple de guerriers et de pasteurs semi-nomades, chez qui la tradition fait loi.

PAR CHRISTELLE GÉRARD (TEXTE) ET NICHOLE SOBECKI (PHOTOS)



Rituel du matin.
Afin d'acquérir
l'énergie
nécessaire pour
affronter les
forces de la
nature, les
femmes du village
de Naserian, près
du lac Natron,
dansent et prient
en chantant.



EN COUVERTURE | **Tanzanie**





ESCALE FAVORITE
DES FLAMANTS
ROSES, CE LAC
ULTRA-ALCALIN
EST MORTEL POUR
LA PLUPART DES
AUTRES ANIMAUX

Chaque année, 2,5 millions de flamants nains – soit 75 % de la population de l'espèce – viennent nicher sur des îlots du lac Natron, dans le nord de la Tanzanie. Rares sont les animaux qui, comme eux, supportent la causticité de son eau, proche de celle de l'ammoniaque. Les prédateurs qui s'aventuraient dans le lac risqueraient la calcification.





POUR CE PEUPLE
D'ÉLEVEURS,
LA RICHESSE
SE COMpte EN
NOMBRE
D'ENFANTS ET EN
TÊTES DE BÉTAIL

Chez les Masai, les rôles sont clairs : les hommes, un couteau à la ceinture et un long bâton à la main, emmènent paître les troupeaux. Les femmes et les enfants, eux, s'occupent de la traite des vaches et des chèvres dans l'enceinte du *boma*, village de huttes placées en cercle et entourées d'un cordon de branches épineuses destiné à protéger les habitants des bêtes sauvages.



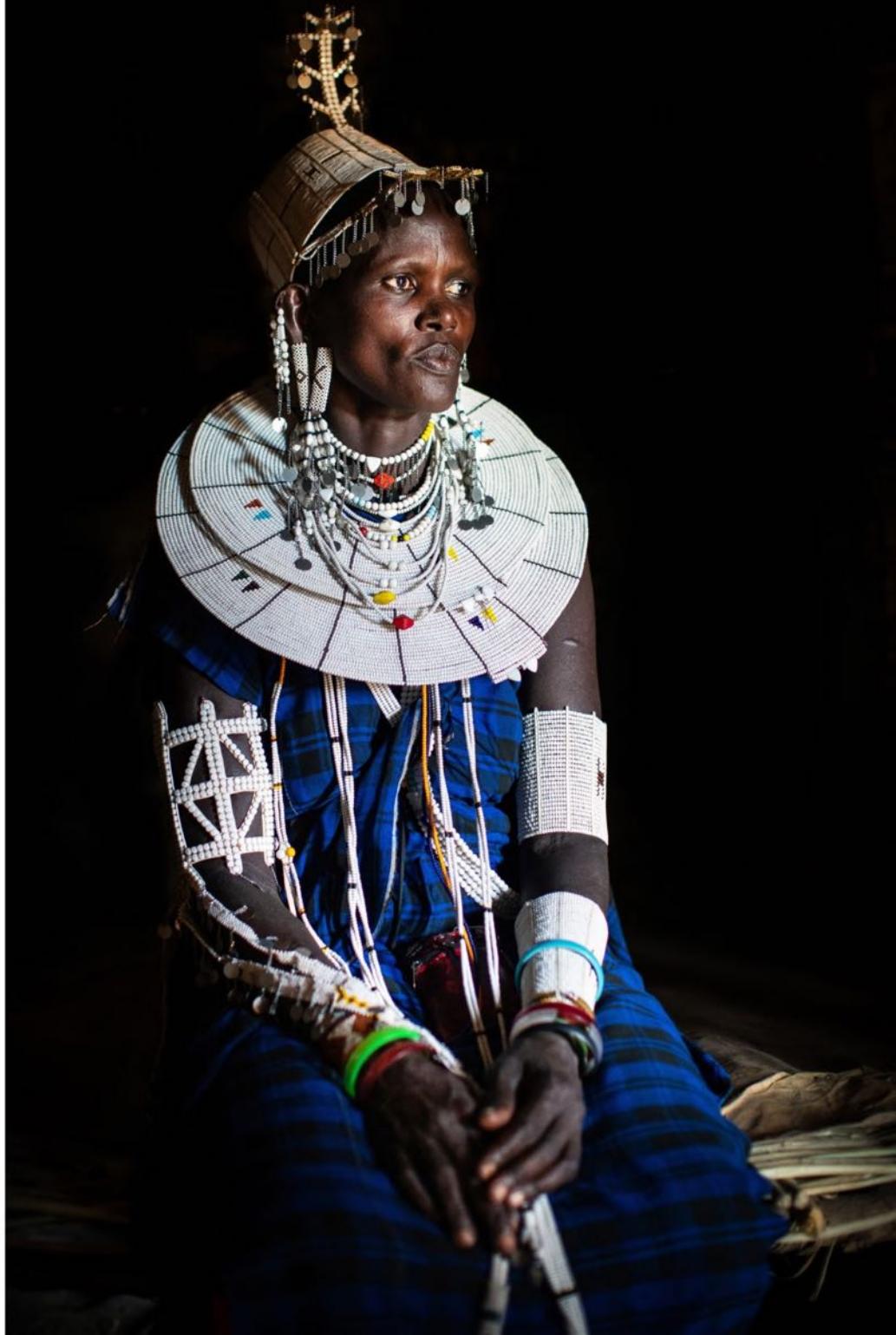


UNE USINE
D'EXTRACTION DE
CARBONATE DE
SODIUM A FAILLI
S'IMPLANTER DANS
CET ÉCOSYSTÈME
PRÉCIEUX

Le lac Natron doit son nom à son composant chimique principal, le carbonate de sodium (ou natron). Son pH ultrabasique est aussi corrosif que l'acide. Le gouvernement de Tanzanie a un temps envisagé d'implanter là une usine d'extraction du carbonate de sodium. Il a reculé face à la pression internationale. En effet, ce lac est le plus grand site de reproduction des flamants au monde.

PERLES DE VERRE,
ÉTOFFES, COIFFES
OUVRAGÉES... LA
PARURE N'EST PAS
UN FOLKLORE POUR
TOURISTES MAIS
UN ART DE VIVRE

Nginyai Saibulu (à g.), 37 ans, vit dans le boma de Naserian, que visitent les touristes. Pour les recevoir, elle porte ces bijoux, faits de perles de verre. Le motif à carreaux du shuka, le tissu bleu ou rouge dans lequel se drapent les Masai, aurait été emprunté aux missionnaires écossais. A l'adolescence, Dorcas et Mershack Philimon (5 et 3 ans) deviendront des moran, des guerriers, protecteurs du village.









DE L'ENFANCE
À L'ÂGE ADULTE,
CHAQUE ÉTAPE
DE LA VIE EST
PONCTUÉE
PAR DES RITES
INITIATIQUES

C'est l'un des rituels les plus impressionnantes : les jeunes Masai, ici dans le boma de Naserian, sautent sur place. Cette danse, appelée *adumu*, plaît beaucoup aux touristes. Elle est aussi interprétée, loin des appareils photo, pour marquer la fin du statut de guerrier, vers l'âge de 15 ans, lors de la cérémonie de l'*eunoto*, qui dure dix jours. A l'issue de celle-ci, les jeunes hommes choisissent leur épouse.

AU PIED DE L'OL DOINYO LENGAI,
LA «MONTAGNE DE DIEU»,
S'ÉTEND UN PAYSAGE PIQUETÉ
D'ACACIAS, TRAVERSÉ
PAR DES HORDES DE ZÈBRES

'aube point à peine lorsque Namelok se met en marche. La jeune femme s'apprête à gravir l'Ol Doinyo Lengai, la montagne sacrée des Masai. Pour cette ascension de 2 960 mètres, elle n'emporte rien, pas même de l'eau. Elle a revêtü sa tenue habituelle : un pagne, une couverture posée sur les épaules et des sandales en plastique. Pour les Masai, Enkai – leur dieu unique – réside dans ce volcan actif. Lui seul décidera si Namelok peut le gravir. Lui seul lui permettra, espère-t-elle, d'avoir un enfant. Pour sa communauté, la richesse se compte en têtes de bétail et en nombre d'enfants. Or, à 23 ans, mariée depuis un an, la jeune femme n'est toujours pas enceinte, ce qui lui vaut l'opprobre de son entourage. Un déshonneur qui rejaillit sur son père et son grand-père, aussi Namelok refuse-t-elle de dévoiler son nom de famille. La pression est d'autant plus forte que son mari a une première épouse qui est déjà trois fois mère.

L'Ol Doinyo Lengai se dresse dans la vallée du Grand Rift, près de la frontière avec le Kenya. A ses pieds, des troupeaux de zèbres et, disséminés dans la brousse, quelques boma, les villages d'éleveurs masai, entourés de branchements épineux afin de protéger les hommes et le bétail des prédateurs. Dans ce paysage piqueté d'acacias se dessinent les contours à géométrie variable du lac Natron – selon les années et les précipitations. Long d'une soixantaine de kilomètres sur une vingtaine de large, il s'étend parfois jusqu'au Kenya. En maa, la langue dont les Masai tiennent leur nom («ceux qui parlent le maa»), on l'appelle aramatron : «le lac de sel». Un site unique au monde, aux eaux chaudes (jusqu'à 60 °C), peu profondes (trois mètres), extrêmement salées, alcalines et... rouges en certaines saisons, en raison de la présence d'une micro-algue dont se nourrissent chaque année 2,5 millions de flamants roses venus nidifier sur des îlots

Pour Enjo Edward, 26 ans (avec son fils Kelven, 8 ans), comme pour toutes les Masai, devenir mère est un devoir. Ne pas avoir d'enfant, c'est s'exposer au rejet de la communauté.





de sel. Cet étrange paradis, isolé et difficile d'accès, est aussi le cœur du pays masai, peuple de pasteurs et de guerriers aux lointaines origines nilotiques qui se répartit aujourd'hui entre le Kenya et la Tanzanie. En 1951, lors de la création de la réserve du Serengeti, plus à l'ouest, les Britanniques les poussèrent sur ces terres, où ils vivent désormais de l'élevage et du tourisme.

La famille de Name-lok est semi-nomade. Elle habite un *boma* à l'ouest du lac. Lorsque les pâturages et l'eau ne suffiront plus à la survie des vaches et des chèvres, le clan partira s'installer plus loin, et reviendra après la saison des pluies. Tous les matins, les femmes se parent de leurs plus beaux atours et prient en chansons. Leur corps longiligne drapé dans le *shuka*, le tissu rouge ou bleu de la tenue traditionnelle, ondule en rythme des épaules aux hanches. Ce mouvement soulève leurs colliers de perles, si larges qu'ils forment des collarlettes. Chaque chanson est

menée par l'*olaranyani*, celle qui la maîtrise le mieux, puis reprise par les autres. Les hommes, eux, portent un couteau à la ceinture, et tiennent à la main un bâton dont ils se séparent rarement. Ils marchent souvent seuls, parcourant des dizaines de kilomètres chaque jour pour veiller sur leur troupeau. Le bétail fournit ici la base de l'alimentation : la viande, le lait, voire le sang, prélevé par une incision dans la veine jugulaire, sans tuer l'animal. Une autre ressource provient du lac Natron lui-même. Il

fournit aux Masai un sel grisâtre formé à la surface par l'évaporation naturelle. Les femmes le récoltent et en font des plaques qu'elles empilent dans de grands sacs de toile. Déposé au bord de la piste principale, il peut intéresser certains passagers des bus ou les conducteurs de camions qui, en échange du minerai, donneront haricots rouges ou maïs. Aux abords du lac, le sel présent dans le sol noir scintille au soleil et craque sous les pieds.

**LE BÉTAIL FOURNIT
ICI LA BASE DE
L'ALIMENTATION :
LA VIANDE, LE LAIT,
VOIRE LE SANG**

En 2018, sous la pression des défenseurs de l'environnement et de la communauté internationale, le gouvernement tanzanien a abandonné un projet d'exploitation de cristaux de soude, utilisés dans la fabrication du verre et de certains produits chimiques ou détergents, qui aurait exposé le Natron à un risque d'assèchement définitif. Le guide Matthew Legaru, un Masai d'une soixantaine d'années, l'affirme : le lac a déjà perdu environ la moitié de sa superficie ces vingt dernières années. Il dit avoir constaté que les pluies diminuaient et que la température ne cessait d'augmenter, favorisant l'évaporation. «La végétation se raréfie elle aussi, se désole Matthew. Le bétail meurt de plus en plus durant la saison sèche, et nos cheptels se réduisent.» Faute d'étude sur le sujet, difficile de vérifier ses dires. Une chose est sûre, l'avenir des Masai autour du lac est incertain. Malgré l'absence de statistiques ethniques – car interdites par la Constitution du pays – chercheurs et ONG estiment que les Masai ont l'espérance de vie la plus ***

A 34 ans, Sammy Lesikar vient d'accomplir l'ascension de l'Ol Doinyo Lengai. La montagne sacrée des Masai, volcan actif qui culmine à 2 960 mètres d'altitude, est un lieu de pèlerinage.



••• courte de Tanzanie (45 ans, contre 65 pour la moyenne nationale). Et 60 % des enfants masai de moins de 5 ans souffrent de malnutrition chronique, contre 20 à 40 % dans les autres ethnies, d'après une étude publiée en 2014. Lors de la dernière éruption de l'Ol Doinyo Lengai, en 2007, des cendres se sont déposées sur la végétation jusqu'au cratère du Ngorongoro, à cent kilomètres au sud. Autour de l'Ol Doinyo Lengai, d'anciennes coulées de lave ont rendu le sol dur comme du ciment (le volcan est le seul au monde à émettre des carbonates chargées de sodium et de potassium). Le bétail, privé de nourriture, a été décimé. Pour les Masai, c'est ainsi qu'Enkai manifeste sa colère lorsque les hommes se comportent mal.

Matthew Legaru, qui vit à Ngare Sero, au sud du lac, a lui aussi gravi l'Ol Doinyo Lengai plusieurs fois. Chez les Masai, Matthew est un «ancien», respecté par les siens. Lorsque des femmes ou des enfants le croisent, ils baissent la tête, attendant qu'il appose sa main sur leur crâne pour les bê-

L'école de Ngare Sero accueille 684 élèves. La scolarisation est obligatoire en primaire. Outre le maa, la langue des Masai, les enfants apprennent ici l'anglais et le swahili, langues nationales.

nir. Trois fois par an, la communauté envoie seize de ces «aînés», huit hommes et huit femmes, prier trois nuits durant sur le volcan et sacrifier un animal. Avant cela, les élus se rendent chez Mechiko Mapi, l'actuel laiboni, c'est-à-dire le chef et marabout. Ce dernier détermine si c'est une vache ou un mouton noir qu'il convient de donner en offrande. Il vit à flanc de colline, entre les villages de Makuyuni et Mto Wa Mbu, plus au sud. Assis à l'ombre d'un arbre dans un fauteuil tendu d'une peau de taureau, chasse-mouches à la main, le vieil homme médite. Il dit avoir 110 ans, sept femmes et soixante-seize enfants. Ses oreilles sont ornées de lourdes boucles aux perles de verre blanc. En tant que doyen, il arbitre les différends qui touchent la communauté : vols, conflits de famille... On lui prête aussi des dons de voyance et de guérison par les plantes, un savoir qu'il a transmis à trois de ses fils, sans avoir encore choisi de successeur.

Mechiko Mapi a beau être chrétien, il veille à faire respecter à la lettre les rituels de son peuple.

C'est auprès de lui que les Masai viennent chercher la bénédiction aux moments clés de leur vie. Avant la cérémonie de la circoncision, par exemple, qui a lieu à l'adolescence et marque le passage à l'âge adulte. Une fois ce rite accompli, les jeunes hommes partent un an ou deux dans la brousse pour s'entraîner à devenir des *moran*, des guerriers, protecteurs du village. Pour éprouver leur courage, leur hutte n'est alors pas protégée par les branchages qui tiennent d'ordinaire lions ou léopards à distance. Ils sont ensuite mobilisés six à sept ans par leur communauté : à eux de porter (à pied !) les malades sur un brancard jusqu'au dispensaire ou de marcher pendant des jours pour transmettre un message. Les jeunes hommes qui souhaitent partir étudier à l'université doivent au moins effectuer l'entraînement dans la brousse. Du côté des filles, l'excision (ablation de tout ou partie du clitoris, et parfois des petites lèvres), «gage de moralité» avant le mariage, est de moins en moins pratiquée. La loi tanzanienne l'interdit depuis 1998 et, à

l'école, les professeurs alertent sur les risques d'infection. Selon l'Unicef, les Tanzaniennes de 15 à 19 ans sont aujourd'hui trois fois moins susceptibles d'avoir subi de telles mutilations que celles de 45 à 49 ans. Le poids des coutumes reste néanmoins très important. «Même ceux qui vivent à l'étranger ou sont mariés avec un étranger reviennent pour les événements traditionnels, c'est la règle», affirme Mechiko Mapi. Une obligation qui résulte d'une pression sociale, doublée d'un attachement réel à la culture.

La vie des Masai change pourtant progressivement. Matelas en mousse, sandales fabriquées avec des pneus et textiles *made in China* remplacent peu à peu les nattes et les peaux d'animaux. La plupart des enfants sont désormais scolarisés, au moins dans le primaire, qui est obligatoire et gratuit pour tous. Mechiko Mapi s'exprime par l'intermédiaire de son fils, aujourd'hui âgé d'une trentaine d'années, qui, outre le maa, parle swahili et anglais. Dans son village de 200 personnes, toutes issues de sa famille – femmes, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, belle-famille –, Mechiko a fait construire un bâtiment en dur avec quatre classes, pour ne pas revivre la tragédie qui s'est produite quelques années avant : un garçon de 9 ans était mort écrasé par une voiture, sur le lointain chemin de l'école, alors qu'il faisait nuit. Puis, les autorités, à leur tour, ont bâti non loin un établissement pour le secondaire.

Pendant que les Masai s'efforcent d'améliorer leurs conditions de vie, leur «authenticité» fait l'objet d'un commerce florissant. Ainsi, pour visiter le *boma* de Naserian, près du lac Natron, chaque visiteur doit débourser cent dollars. Cette somme, bien que répartie entre les quelque 500 habitants, n'est pas minime dans une communauté qui vit

traditionnellement presque sans argent et dans un pays où le revenu moyen était de soixante-treize euros par mois en 2018, selon la Banque mondiale. A Naserian, les Masai doivent être prévenus au moins la veille de l'arrivée de *mzungu*, les Blancs, pour s'organiser avant de les accueillir au *boma*. Certains habitent des villages voisins et viennent à cyclomoteur. Ces jours-là, on remet à plus tard le pâturage, la corvée d'eau ou de bois. Avant même que les vacanciers ne descendent de leur 4x4, la vie quotidienne prend des airs de théâtre : les femmes dansent et chantent, plus longtemps que de coutume. Elles prennent ensuite la pose devant les appareils photo des visiteurs

avant de retourner à la traite des vaches, qui meuglent d'impatience. De retour dans sa hutte, Nginyai Saibulu, 37 ans, prépare un porridge pour l'un de ses six enfants. Les deux aînés

sont déjà mariés et installés non loin du village. Pour les autres, elle se prend à rêver : «J'aimerais qu'ils deviennent médecins ou professeurs.» Si tel était le cas, ils pourraient l'aider à installer un toit en tôle à la place des feuillages, afin de «ne pas avoir à le refaire constamment et cesser de dormir dans une odeur d'excrément». En attendant, comme à chaque fois que la pluie menace, Nginyai se hisse sur la pointe des pieds, pose des herbes séchées sur sa hutte, avant de les recouvrir de bouse fraîche. Les touristes, eux, ne resteront que quelques heures, le temps d'engranger des souvenirs conformes à leur imaginaire et d'acheter des bijoux. De l'autre côté du lac Natron, Namelok, quant à elle, est parvenue au sommet de l'*Ol Doinyo Lengai*, perpétuant un rite sans âge. Elle en est convaincue, bientôt, elle aussi deviendra une *yeko*, une maman : ce miracle s'est produit bien des fois. ■

Christelle Gérand

LEUR
«AUTHENTICITÉ»
FAIT L'OBJET
D'UN COMMERCE
FLORISSANT



Parmi la centaine d'ethnies que compte la Tanzanie, les Masai constituent une minorité, estimée à 430 000 personnes, sur 57 millions d'habitants dans leur grande majorité bantous. Pourtant, l'aura de ce peuple, qui puise ses origines aux sources du Nil, a dépassé les frontières. Deux générations sont ici représentées : Sammy Lesikar (1), 34 ans, qui travaille comme guide, et Paolo Ringa (2), 28 ans, qui a suivi tous les rites d'initiation réservés aux garçons. Maria Simande (3), 61 ans, est, elle, née juste avant l'indépendance de la Tanzanie, quand le pays s'appelait encore le Tanganyika, sous administration britannique.



OLDUVAI, L'AUTRE BERCEAU DE L'HUMANITÉ



C'est un site magnifique. Et aussi l'un des gisements de fossiles préhistoriques les plus importants d'Afrique, où les paléontologues progressent sur la connaissance de nos plus lointains ancêtres.

PAR CHRISTELLE GÉRARD (TEXTE)

perte de vue, un sable rocailleux ponctué d'étoiles vert amande aux pointes acérées : des touffes de sisal. En maa, la langue des Massaï, on nomme cette plante, dont on tire une fibre très résistante, ol tupai. Et c'est d'elle que vient le nom de ce site aride, donné par le naturaliste allemand Hans Reck, qui le « découvrit » en 1911 : les gorges d'Olduvai. Là, à quatre-vingt-dix mètres en contrebas du plateau, serpente une vallée creusée par l'érosion à laquelle de rares pitons rocheux donnent un air de canyon du Far West. Leurs couleurs marquent le passage du temps : cinq couches superposées ocre et de marron, âgées de 600 000 ans à 2,5 millions d'années. Une mine de secrets.

Des animaux sauvages, des tribus masai menant leurs troupeaux et des touristes en 4x4 empruntent régulièrement ce passage encaissé de cinquante kilomètres de long. Il est situé dans la vallée du Grand Rift, qui traverse la Tanzanie. L'une des zones les plus riches en fossiles au monde : à l'autre bout du pays, une nouvelle espèce de titanosaure y a même été mise au jour en 2002. Et à quarante-cinq kilomètres au sud d'Olduvai, à Laetoli, on peut voir, bien conservées dans du tuf, de la cendre volcanique cimentée, les empreintes datant de 3,7 millions d'années de trois hominidés, sous-tribu qui regroupe le genre humain (*Homo*) et les genres éteints qui lui sont apparentés (australopithèques et paranthropes). Mais les gorges d'Olduvai sont le joyau paléontologique de la Tanzanie, et l'un des sites les plus intéressants au niveau mondial. Pendant les mois de juillet, d'août, de décembre et de janvier, on trouve sur place jusqu'à une centaine de chercheurs pour trier des fossiles. Parmi ceux-ci, certains correspondant aux cinq stades de l'évolution de l'humanité – *Paranthropus boisei*, *Homo habilis*, *Homo erectus*, *Homo sapiens* et *Homo sapiens sapiens* – ont été découverts.



Tom Ulrich / Hemis.fr

Marcher dans les gorges d'Olduvai est une expérience : sous chaque pas crissent des brisures d'os d'animaux fossilisés. Tous les cent mètres, le guide s'arrête pour identifier une pièce. Non loin de la piste principale, un tibia de girafe et une dent d'éléphant préhistoriques ont été posés par des promeneurs sur une borne en pierre. Celle-ci marque le lieu précis où, en 1959, Mary et Louis Leakey, un couple de paléontologues anglo-kenyan, ont excavé le crâne d'une espèce jusqu'alors inconnue, *Paranthropus boisei*. Age : 1,75 million d'années. Une découverte majeure à une époque où l'homme de Java (excavé en 1891) et l'homme de Pékin (1929), deux représentants de l'espèce *Homo erectus*, orientaient l'origine de l'homme en Asie. «Cela a confirmé l'hypothèse darwinienne selon laquelle l'Afrique est le berceau de l'humanité, explique le paléoanthropologue tanzanien Jackson Njau, qui étudie le site depuis vingt-deux ans. Cette trouvaille a ouvert la voie à

la recherche dans la vallée du Rift. En Ethiopie notamment, où l'australopithèque Lucy a été mise au jour en 1974.» Autre découverte fondamentale à Olduvai : l'excavation, par les Leakey, en 1960, du premier fossile de l'espèce *Homo habilis* (entre 1,5 et 2,3 millions d'années), qui savait fabriquer des outils primitifs en pierre.

SOUS CHAQUE PAS CRISSENT DES BRISURES D'OS D'ANIMAUX FOSSILISÉS

Pourtant, de OH1 (pour Olduvai Hominid 1), squelette fossilisé d'*Homo sapiens* datant d'environ 16 000 ans déterré ici en 1931, à OH86, une phalange d'un ancêtre vivant il y a 1,8 million d'années trouvée dans les années 2010, moins d'une centaine de fossiles d'hominins ont été découverts à Olduvai. Une bagatelle comparée aux 60 000 du lac Turkana, à cheval sur le Kenya et l'Ethiopie. «Si vous cherchez vos ancêtres, ne venez pas ici», plaîtante Jackson Njau. Pour lui, il existe une explication à ce faible nombre de reliques : nos ancêtres n'étaient pas établis à Olduvai même, mais dans les montagnes alentour, à l'abri des prédateurs.

Pour les archéologues, l'intérêt du site réside ailleurs : il permet d'étudier certains aspects du mode de vie de ces premiers hommes. Une équipe de l'université Alcalá de Madrid est en train de scruter des milliers d'outils et de fossiles d'animaux situés dans la même couche sédimentaire que le *Paranthropus boisei*. A la façon dont les squelettes du gibier ont été disloqués et dépouillés de leur chair, ils cherchent à déterminer si ces ancêtres étaient des chasseurs ou se nourrissaient de carcasses. Jackson Njau, quant à lui, tente de vérifier l'hypothèse selon laquelle un changement climatique, survenu il y a entre 1,2 et 1,8 million d'années, aurait forcé les hominins à davantage se défendre des prédateurs, ce qui aurait provoqué le développement de leur cerveau. Hypothèse qui alimenterait la théorie, partagée par de nombreux paléontologues, dont Yves Coppens, selon laquelle le climat aurait été le principal moteur de l'évolution humaine. A méditer pour l'avenir. ■

Ces gorges aux faux airs de Far West, entre le parc du Serengeti et le cratère du Ngorongoro, offrent des empilements de couches sédimentaires pour certaines vieilles de 2,5 millions d'années.

Christelle Gérard

BIEN PLACER SON ARGENT, C'EST Capital.

ACTUELLEMENT EN
VENTE CHEZ VOTRE
MARCHAND DE
JOURNAUX

Avec Capital, vivez l'économie

Toute la presse est sur prismashop.fr



TANZANIE
SUR LES
**TRACES DE NOS
REPORTERS**

PAR DÉBORAH BERTHIER



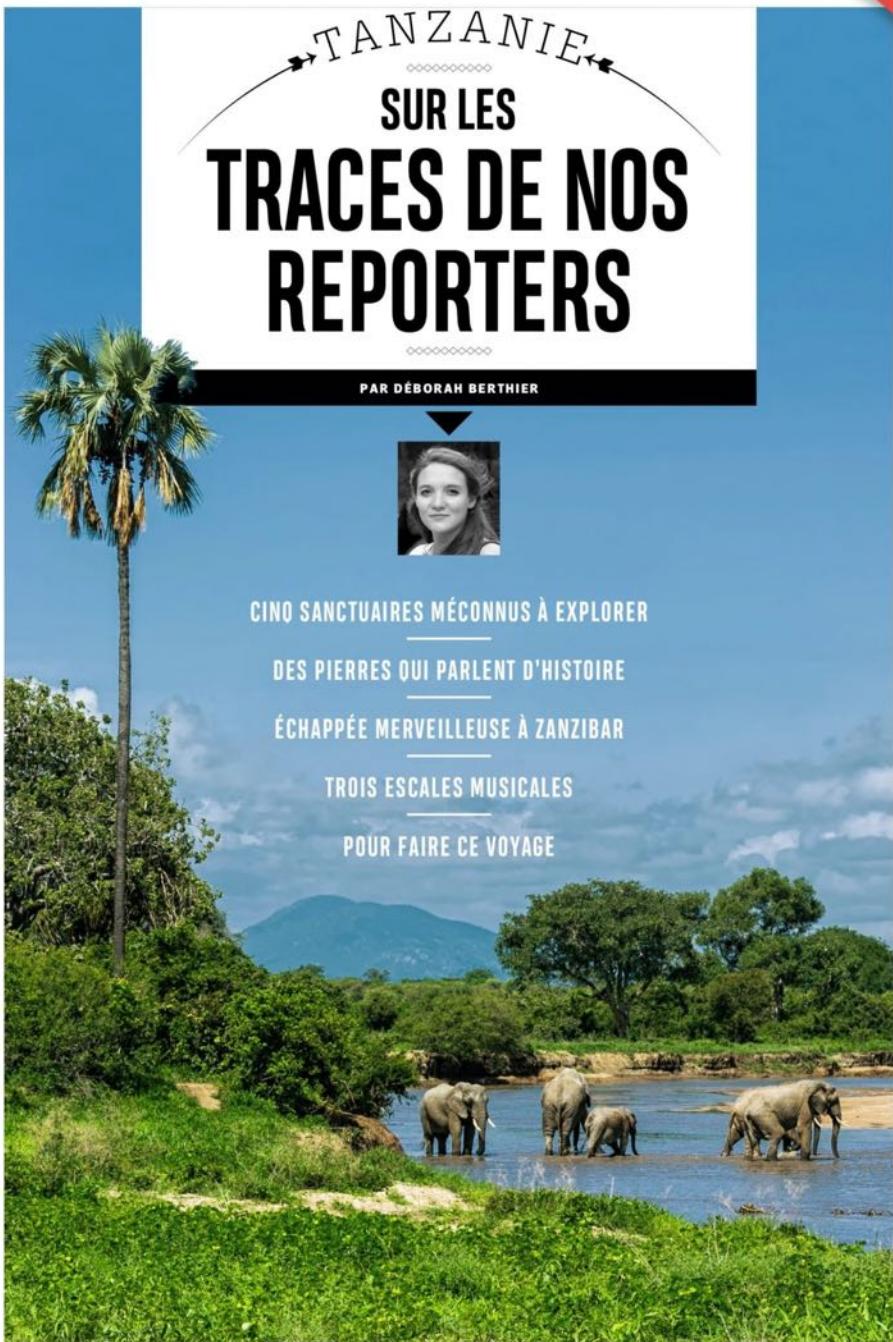
CINQ SANCTUAIRES MÉCONNUS À EXPLORER

DES PIERRES QUI PARLENT D'HISTOIRE

ÉCHAPPÉE MERVEILLEUSE À ZANZIBAR

TROIS ESCALES MUSICALES

POUR FAIRE CE VOYAGE



Les éléphants traversent la rivière Ruaha. Mille deux cents pachydermes vivent dans le parc national du même nom.

CINQ SANCTUAIRES MÉCONNUS À EXPLORER

IL N'Y A PAS QUE LE SERENGETI OU LE TARANGIRE. POUR VOIR DES ÉLÉPHANTS AU BORD DE L'OcéAN OU DES CHIMPANZÉS DANS LA FORêt, NOTRE SÉLECTION D'AUTRES PARCS NATIONALS QUI MÉRITENT LA VISITE.

1

PARC NATIONAL DE RUWAH AU ROYAUME DES ÉLÉPHANTS

C'est au cœur de la Tanzanie que s'étend le plus grand parc national du pays (20 000 kilomètres carrés). Grâce à sa généreuse superficie et à sa localisation, à la croisée de la savane et du bush, au nord, et des *miombo* (savanes boisées), au sud, il comporte une faune et une flore particulièrement riches. A la saison sèche, la rivière Ruaha et ses affluents, réduits à une succession de petites mares, voient affluer lions, éléphants (ils sont environ 12 000), buffles, gazelles, léopards, guépards, koudous et lycaons assoiffés. S'ajoutent quelque 500 oiseaux différents et 1 650 espèces végétales. Assez difficile d'accès, le Ruaha l'avantage d'être moins fréquenté que le Serengeti, auquel il n'a pas grand-chose à envier. Des pans entiers du parc restent quasiment inexplorés.

Accès : par avion depuis Dar es Salam ou Arusha. Deux pistes d'atterrissement. Entrée : env. 27 €/pers./jour. Quand s'y rendre ? Juin-juil., lorsque les températures ne dépassent pas les 30 °C. Logement en camping, gîte d'étape ou lodge.

2

PARC NATIONAL DE KITULO LE SERENGETI DES FLEURS

A Kitulo, dans le sud-ouest du pays, on ne vient pas pour apercevoir les *big five* mais pour admirer une flore non moins spectaculaire : pendant la saison des pluies, entre novembre et avril, les prairies de montagne qui bénéficient d'un climat tempéré (le parc est situé à 2 600 mètres d'altitude) se couvrent en effet d'une époustouflante palette multicolore. Rose, orange, bleu, parme, jaune... une explosion de nuances qui a valu au plateau les surnoms de Bustani ya Mungu («jardin de Dieu» en swahili) et de Serengeti des fleurs. Ce paradis pour botanistes compte

plus de 350 espèces de plantes à fleurs, dont quarante-cinq variétés d'orchidées (en bas *Disa stolzii*), des kniphofias – ou tisons du diable – aux teintes jaune et orange, des aloès, des géraniums, des lis et de nombreuses espèces endémiques. La flore attire une multitude de papillons et d'oiseaux dont la seule population tanzanienne d'outardes de Denham, rare volatile d'Afrique subsaharienne, ou encore une colonie d'hirondelles bleues, espèce en voie de disparition. Fin 2018, vingt-quatre zèbres ont également été réintroduits dans le parc. Il y a cinquante ans, ils avaient disparu, chassés jusqu'au dernier.

Accès : par la route, à 90 km à l'est de l'aéroport de Songwe.

Entrée : env. 27 €/pers./jour.

Quand s'y rendre ? A la saison des pluies (déc.-avr.). Deux jours sur place. Logements à l'intérieur du parc, en camping uniquement. Chambre d'hôtes dans la ville de Matamba.



Nigel Sawyer / Hemis.fr

3

PARC NATIONAL DE SAADANI UN SAFARI À LA PLAGE

C'est l'un des rares endroits au monde où l'on risque de se faire surprendre en pleine séance de



Minden / Denis.fr

bronzette par un éléphant ou une girafe. Situé sur la côte orientale, face à l'archipel de Zanzibar, le parc de Saadani est le seul à inclure une plage, immense, au bord de l'océan Indien, plus fréquentée par les oiseaux et les tortues vertes (en période de ponte) que par les touristes. Crée en 2002, Saadani est encore peu connu. Un avantage qui pourrait ne pas durer. La faune n'y est pas aussi abondante que dans d'autres parcs, mais dans ce patchwork de paysages composé de savane, de forêt équatoriale et de marécages, on peut tout de même apercevoir buffles, phacochères, antilopes et, en choisissant l'excursion en bateau sur le fleuve Wami, hippopotames et crocodiles.

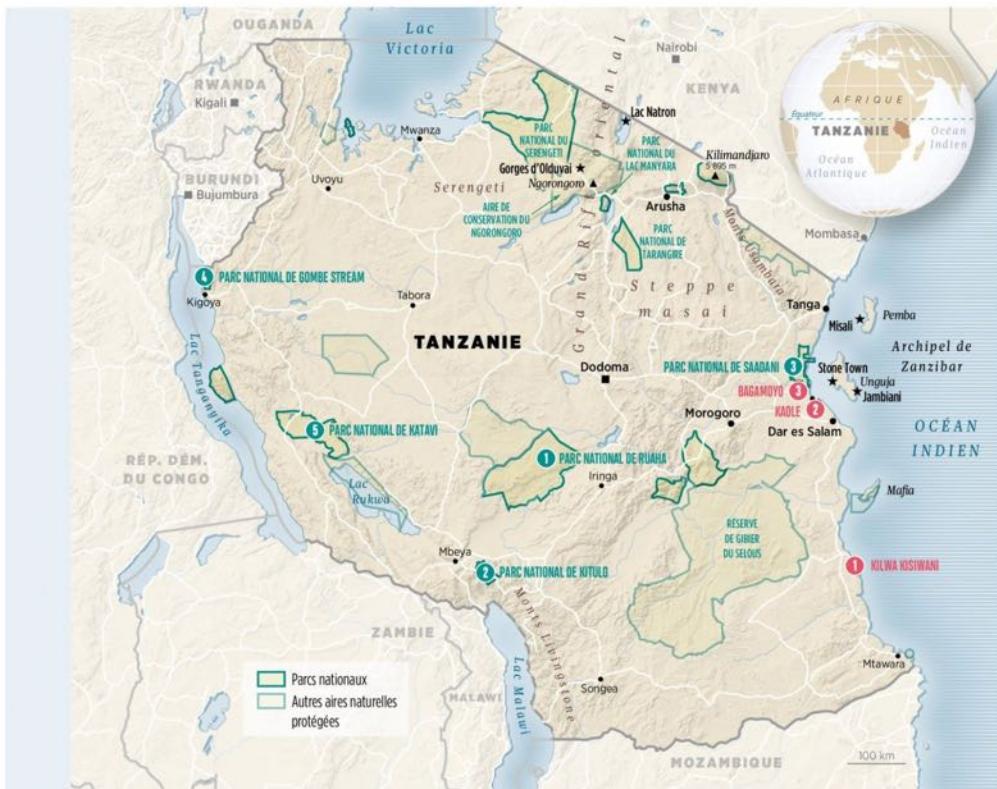
Accès : à 200 km au nord de Dar es Salam, par avion de préférence car la route est peu praticable. Entrée : env. 27 €/pers./jour. Quand s'y rendre ? Janv.-fév. ou juin-août. Deux ou trois jours sur place, le temps de profiter de la plage et d'apercevoir des animaux. Logement en camping, gîte d'étape ou lodge.



PARC NATIONAL DE GOMBE STREAM DANS LES PAS DE JANE GOODALL

Ici, les rêves d'enfant deviennent réalité. Car dans cet écrin vallonné couvert de forêt dense, on peut, avec un soupçon de chance, approcher les grands singes de près. A commencer par les chimpanzés (ci-dessus), stars du lieu. Situé sur

les rives du lac Tanganyika, le parc national de Gombe Stream, l'un des plus petits du pays (cinquante-deux kilomètres carrés), n'est accessible que par bateau et se visite à pied, accompagné d'un guide. La présence humaine, contrôlée (le contact avec les chimpanzés est limité à une heure par jour), ne décontente pas les primates. A quelques pas des visiteurs, ils vaquent tranquillement à leurs occupations. Le parc doit sa renommée à l'éthologue britannique Jane Goodall, qui a initié ici, en 1960, son programme de recherche comportementale. Le Graal, pour les passionnés, est d'atteindre le Jane Goodall's Peak, le site d'observation favori de la chercheuse. Babouins olive, colobes rouges •••



••• ou vervets peuplent aussi cette étroite bande forestière. L'an dernier, le parc a été désigné réserve de biosphère par l'Unesco. Preuve que la collaboration entre l'institut Jane-Goodall et les villages alentour a aidé à conserver l'habitat de cette faune. Attention, en raison de l'altitude (entre 770 et 1 500 mètres) et de la chaleur, le site est réservé aux sportifs.

Accès : par ferry depuis la ville de Kigoma, à 16 km au sud du parc.
Entrée : env. 107 €/pers./jour.
Quand s'y rendre ? La saison des pluies (nov.-mi-mai) est idéale pour observer les chimpanzés parmi la végétation foisonnante. La saison sèche (juil.-oct.) est propice à la randonnée et au

safari-photo. Il est conseillé d'y passer deux jours, pour être sûr d'apercevoir les chimpanzés. Logement en camping, gîte d'étape ou lodge.

PARC NATIONAL DE KATAVI ENTRE HIPPOS ET CROCOS

A Katavi, on peut se prendre pour Ernest Hemingway, seul face à l'immensité sauvage. Les visiteurs sont rares dans ce parc situé loin des grandes villes. Mais ceux qui s'y rendront seront récompensés car ils y croiseront des lions, des éléphants et des léopards, et surtout une incroyable densité d'hippopotames, de buffles et de cro-

codiles. A la saison sèche, les hippos s'agglutinent dans ce qui reste des rivières asséchées. Et les affrontements ne sont pas rares... Les crocodiles, de leur côté, creusent des terriers pour trouver un peu de fraîcheur et d'humidité. Le parc abrite aussi des espèces rares d'antilopes, comme l'antilope rouanne ou celle qui est réputée la plus belle au monde : l'hippotrague noir.

Accès : par avion depuis Dar es Salam, Mwanza ou Arusha. Entrée : env. 27 €/pers./jour. Quand s'y rendre ? De préférence à la saison sèche (août-oct.). Deux ou trois jours sur place. Logement en camping, gîte d'étape ou lodge.

DES PIERRES QUI PARLENT D'HISTOIRE

JADIS CARREFOUR COMMERCIAL ENTRE L'AFRIQUE, L'ARABIE ET LA PERSE, LE PAYS A CONSERVÉ, SUR SES CÔTES, DES SOUVENIRS DE CET ÂGE D'OR.

1 KILWA KISIWANI ET SES JOYAUX DE CORAIL

L'île de Kilwa Kisiwani, à 300 kilomètres au sud de Dar es Salam, est petite mais ses vestiges, inscrits au patrimoine mondial de l'humanité, témoignent de la prospérité du sultanat swahili, entre les XI^e et XVI^e siècles. La mosquée, les palais, la prison et tout un ensemble urbain y furent bâties en calcaire corallien. La cité de Kilwa, carrefour du commerce de l'or, des perles et des parfums, fut décrite au XIV^e siècle comme l'une des plus belles villes du monde par le voyageur arabe Ibn Battuta.

Conseil : en profiter pour visiter l'île voisine de Songo Mnara, où se trouvent d'autres vestiges. Les îles ne sont accessibles que par bateau. La Kilwa Islands Tour Guides Association organise des visites guidées.

2 LES TOMBEAUX INSOLITES DE KAOLE

A quelques kilomètres au sud de Bagamoyo, à proximité du village de Kaole, se dressent les ruines de deux belles mosquées, dont l'une, du XIII^e siècle, serait une des plus anciennes d'Afrique de l'Est (l'autre est du XV^e siècle). On y trouve aussi une vingtaine de tombes, certaines ornées de stèles en forme de haut pilier (photo), d'inspiration shirazie, une com-



De Agostini / Getty Images

munauté qui descendrait des Perses présents dans la région entre les XIII^e et XV^e siècles.

Conseil : louer un bajaji (touk-touk).

3 À BAGAMOYO, LA MÉMOIRE DE L'ESCLAVAGE

En swahili, *bwaga moyo* signifie «abandonne ton cœur». Aujourd'hui cité nonchalante, Bagamoyo fut, au XIX^e siècle, un grand port du commerce de l'ivoire et surtout le lieu du non-retour pour les esclaves embarqués là, à destination de la péninsule arabique ou de la Perse. Au nord, une ancienne mission catholique abrite un mu-

sée retracant l'histoire de cette traite. Le long d'Ocean Road, d'autres vestiges témoignent, eux, de la présence allemande à la fin du XIX^e siècle, quand le II^e Reich fit de Bagamoyo sa capitale en Afrique orientale entre 1887 et 1891. On y visite la Liku House, siège de l'administration coloniale, ou la Customs House, bureau des douanes allemandes. Bagamoyo fut aussi le point de départ des explorateurs britanniques David Livingstone, Richard Francis Burton et John Hanning Speke. *Accès : à 60 km au nord de Dar es Salam. Prévoir une demi-journée sur place, dans l'idéal avec un guide local.*

ÉCHAPPÉE MERVEILLEUSE À ZANZIBAR

CET ARCHIPEL FASCINA MARCO POLO ET FIT
FANTASMER RIMBAUD OU KESSEL. IL RESTE UN LIEU
MAGIQUE QUI RESPIRE LA DOUCEUR DE VIVRE.

SE PERDRE DANS LE LABYRINTHE DE STONE TOWN

Dans le dédale des ruelles de Stone Town (la «ville de pierre»), quartier historique de Zanzibar City (photo), on peut admirer la fusion des influences africaine, arabe, indienne et européenne. Les maisons en pierre de corail, d'un blanc grisé par les embruns, sont souvent bordées de *baraza*, longs bancs de pierre propices au repos ou à la discussion. Les façades sont ornées de grands balcons à balustrade de bois ciselé et de centaines de doubles portes finement ouvragées, sculptées dans l'acajou ou le teck. La vieille ville compte plusieurs mosquées, mais aussi des temples hindous, des bâtiments coloniaux et des palais

construits par les sultans omanais qui avaient fait de Zanzibar leur capitale à la fin du XIX^e siècle.

VIVRE AU RYTHME DE LA MER À JAMBIANI

Le matin, sur l'étroite plage de sable blanc de Jambiani, qui borde la côte orientale de l'île d'Unguja (la plus grande de l'archipel), les pêcheurs déchargent leurs boutres et vendent aussitôt crabes, poissons, poulpes et homards. Ce village a conservé une atmosphère traditionnelle et chaleureuse. L'après-midi, la marée oblige à marcher de longues minutes pour rejoindre l'eau, offrant alors l'occasion d'assister à la récolte des algues vertes par les femmes du village. Des algues qui seront

ensuite transformées en cosmétiques ou en produits alimentaires au Seaweed Center, à Paje, une commune voisine. En fin de journée, la plage s'anime de nouveau quand les jeunes viennent y jouer au foot ou au volley.

Conseil : louer un vélo à la journée pour silloner les environs.

PLONGER ENTRE PEMBA ET MISALI

Plus petite et moins fréquentée qu'Unguja, l'île de Pemba, située dans le nord de l'archipel, reste injustement méconnue. Le paysage y est plus sauvage, couvert de mangrove, de rizières, de forêts luxuriantes et bordé par un littoral préservé du tourisme. Elle mérite qu'on s'y attarde plusieurs jours (on trouve des hôtels dans la capitale, Chake-Chake, ou en bord de mer). Au large, les récifs coralliens offrent d'incomparables sites de plongée. Misali, îlot aux allures paradisiaques, est depuis 1998 une zone de conservation protégée (pêcheurs s'abstenir), où l'on peut admirer quarante espèces de coraux différentes et 350 espèces de poissons. Des tortues marines viennent aussi pondre sur la plage. Les hôtels et agences de voyages organisent des excursions à la journée.

Accès : trente minutes de vol depuis Unguja. Privilégier la côte ouest pour les plus beaux récifs.



Arnaud Saini / hemis.fr

TROIS ESCALES MUSICALES

À ZANZIBAR COMME À DAR ES SALAM,
LA TANZANIE SE DÉCOUVRE
AUSSI AU TRAVERS DE SONS MÉTISÉS.

Tous et Bureau Monde / Hemis.fr



Envoutant taarab

Importé par les sultans arabes au début du XX^e siècle puis enrichi des influences africaine, indienne et swahilie, le *taarab* est la musique la plus populaire de Zanzibar. Les mélodies chantées sont accompagnées par un orchestre avec violon, violoncelle, mais aussi accordéon, oud et qanun (une cithare répandue dans le monde arabe, ci-dessus au centre). On peut en écouter dans la plupart des clubs de Zanzibar. A quelques kilomètres de Stone Town, dans les vestiges du palais Mtoni (début XIX^e siècle), des dîners-concerts sont même organisés.

Festival de sagesse

C'est l'un des événements musicaux les plus importants du continent. Chaque année, au mois de février, plus de 20 000 personnes se pressent dans les rues de Stone Town, à Zanzibar, pour participer au festival Sauti za Busara (les «sons de la sagesse», en swahili). Quatre jours de concerts pour découvrir la nouvelle scène de Tanzanie et d'Afrique de l'Est.

Rythme frénétique

Dar es Salam, la capitale économique du pays, tire sa richesse musicale de sa mosaïque de cultures (plus de cent ethnies). C'est notamment ici qu'est né il y a une dizaine d'années le *singeli*, musique urbaine dansante très populaire auprès de la jeunesse. L'agence Afri Roots organise des circuits «Dar by night», au cours desquels on peut manger local tout en chaloupant sur du *singeli*, du jazz afro-cubain ou de la rumba.

POUR FAIRE CE VOYAGE

LE PAYS BÉNÉFICIE D'UNE RELATIVE STABILITÉ. CEPENDANT, QUELQUES PRÉCAUTIONS SONT À PRENDRE.

FORMALITÉS

► Visa (env. 45 €) obligatoire pour les ressortissants français. L'ambassade de Tanzanie en France n'en délivre plus que via le site Internet <https://eservices.immigration.go.tz>

QUAND PARTIR ?

► De juin à août, le temps est frais et sec. Le moment idéal pour voir les animaux, notamment près des points d'eau. Le feuillage est moins dense. Attention, dans les parcs alors très fréquentés, les hébergements affichent souvent complet et les prix sont au plus haut.

► De septembre à février, le climat est plus chaud. Quelques pluies et du vent.

► De mars à mai, les pluies rendent certaines routes impraticables. Avantage : les paysages sont luxuriants et les tarifs plus abordables.

SÉCURITÉ

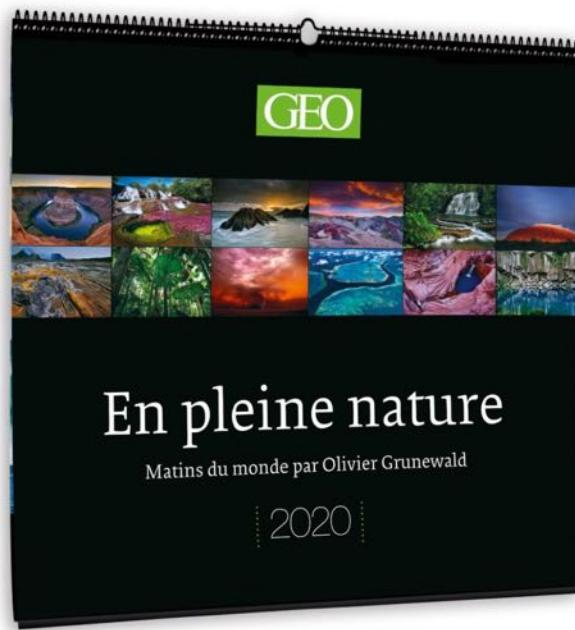
► Le ministère des Affaires étrangères recommande la plus grande prudence aux frontières avec le Mozambique, le Burundi et la république démocratique du Congo, en raison de la présence de groupes armés. Par ailleurs, l'insécurité routière est importante, mieux vaut voyager avec un guide.

AVEC QUI PARTIR ?

► L'agence Les Maisons du Voyage, qui nous a aidés à réaliser ce reportage, propose un circuit complet de 10 jours et 7 nuits à la découverte des plus beaux sites de Tanzanie et d'une faune étonnante. A partir de 2 975 € (vols, hébergements, safaris, guides, pension complète). Contact : tél. 01 56 81 38 29 ; maisonsduvoyage.com

En pleine nature

Matins du monde



Editions GEO | Format géant : 60 x 55 cm

Geo vous invite à faire un tour du monde imagé, à la rencontre de paysages sauvages, parfois méconnus. Ces photographies de Olivier Grunewald vous permettent d'explorer des paysages naturels préservés de toute présence humaine. Admirez le monde au lever du jour !

Bien plus qu'un simple calendrier, cet objet de décoration vous présente 12 clichés éblouissants et sublimes dans un format géant.





Recevez un lot de cartes postales GEO pour toute commande de 2 calendriers ou plus !



Commandez dès aujourd'hui sur boutique.prismashop.fr/calendrier2020

Je renvoie le bon de commande ci-dessous dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à:
Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

J'INSCRIS MES COORDONNÉES

Mme M. Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

Code postal*  Ville* _____

POUR TOUTE QUESTION, APPElez-NOUS AU : **0 811 23 23 23** Service 0,06 € / min + prix appel

AUTRE LIEU DE LIVRAISON

JE SOUHAITE FAIRE UN CADEAU. JE REMPLIS LES COORDONNÉES DU DESTINATAIRE CI-DESSOUS, LA FACTURE ME SERA ADRESSÉE DIRECTEMENT.

Mme M. Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

Code postal*  Ville* _____

JE REMPLIS MA COMMANDE

Nom des produits	Ref.	Qté	Prix	Total en €
Grand Calendrier 2020 • En pleine nature	13655	1	42,70€ 44,90€	
Participation aux frais d'envoi				+6,95€

Total

€

JE RÈGLE MA COMMANDE

Ci-joint mon règlement :

Par chèque à l'ordre de GEO

Si vous souhaitez régler par carte

bancaire ou Paypal, rendez vous

[sur boutique.prismashop.fr/calendrier2020](http://boutique.prismashop.fr/calendrier2020)

GEO491CL

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/02/2020. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser – pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement et de limitation des données légítimes, en écrivant au DPO de Prisma Média au 15 rue René Barbusse 62200 Calais ou à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.



GRAND REPORTAGE



POUR REPEUPLER LES ÉTENDUES DÉSERTIQUES DE LA LOINTAINE SIBÉRIE, LE KREMLIN OFFRE, DEPUIS 2016, **UN HECTARE GRATUIT** AUX CITOYENS QUI DÉCIDENT DE S'Y INSTALLER. CE QUI LES ATTEND : LA SOLITUDE, LES OURS, LES LOUPS, DES TEMPÉRATURES POUVANT TOMBER SOUS LES - 30 °C, MAIS AUSSI, SOUVENT, UN ENVIRONNEMENT SOMPTUEUX. REPORTAGE.

LES PIONNIERS DE L'EXTRÊME-ORIENT RUSSE

PAR VICTOIRE CHEVREUL (TEXTE) ET ELENA CHERNYSHOVA (PHOTOS)



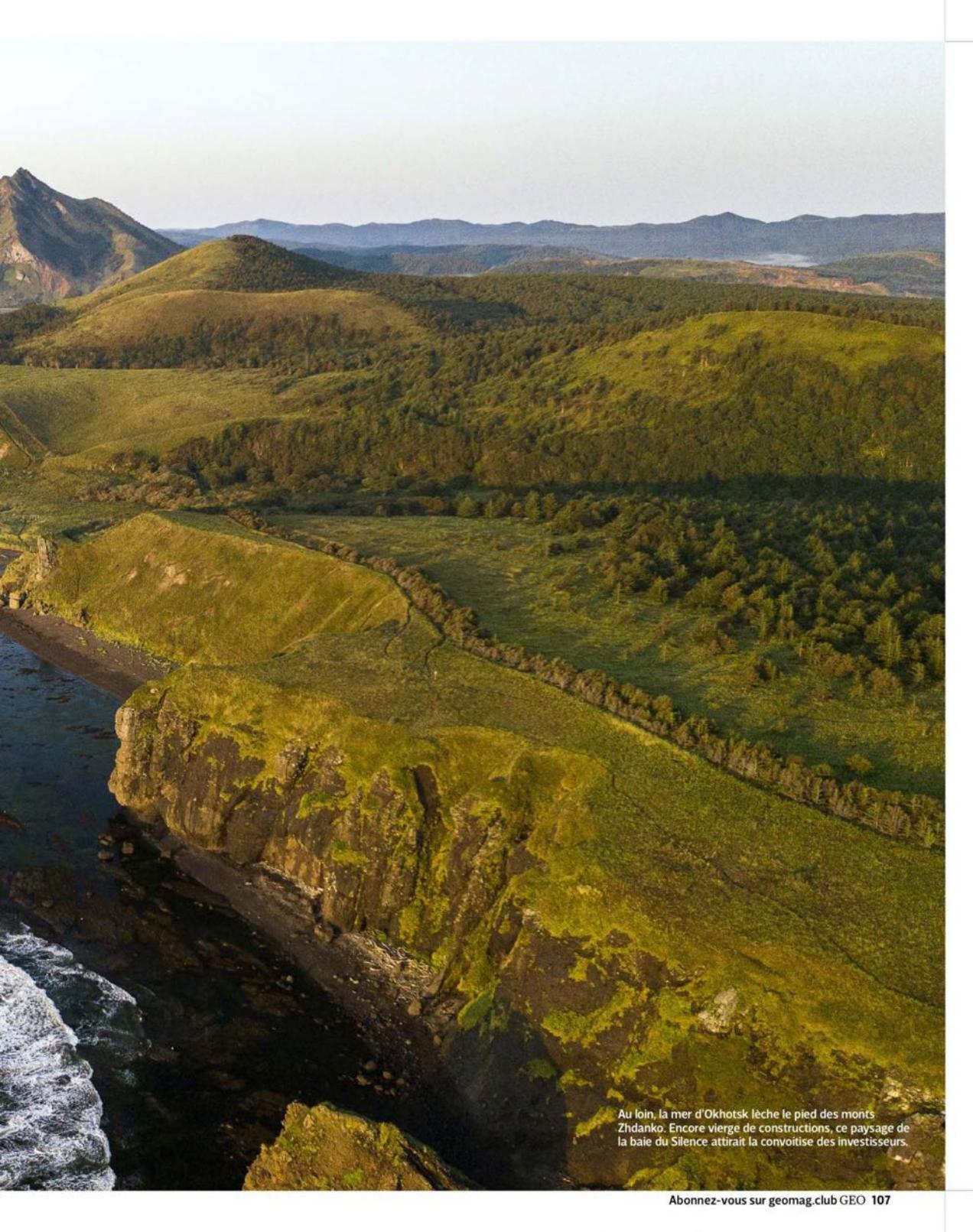
Roman Shatrov et ses amis ont choisi de développer, sur les vingt-neuf hectares que l'Etat leur a accordés, un projet de parc naturel sur l'île de Sakhaline, au large des côtes sibériennes.



29
HECTARES
Roman Shatrov
41 ans

Militant écologiste, le jeune homme a mobilisé un groupe d'amis pour réunir plusieurs parcelles dans la baie du Silence. Son projet : créer un parc naturel afin de sanctuariser ce site de toute beauté sur la côte est de l'île de Sakhaline et de permettre aux randonneurs de s'y balader en toute quiétude. En été, aidé de bénévoles, Roman Shatrov nettoie les plages, régulièrement polluées après des tempêtes.





Au loin, la mer d'Okhotsk lèche le pied des monts Zhdanko. Encore vierge de constructions, ce paysage de la baie du Silence attire la convoitise des investisseurs.



Le boulanger Dmitry Malychev, employé d'Andrei Shaplov, passe des nuits au fournil. Son plaisir : paresser dans un hamac en pleine taiga, au plus proche de la nature.

5

HECTARES

Andreï Shaplov,
45 ans

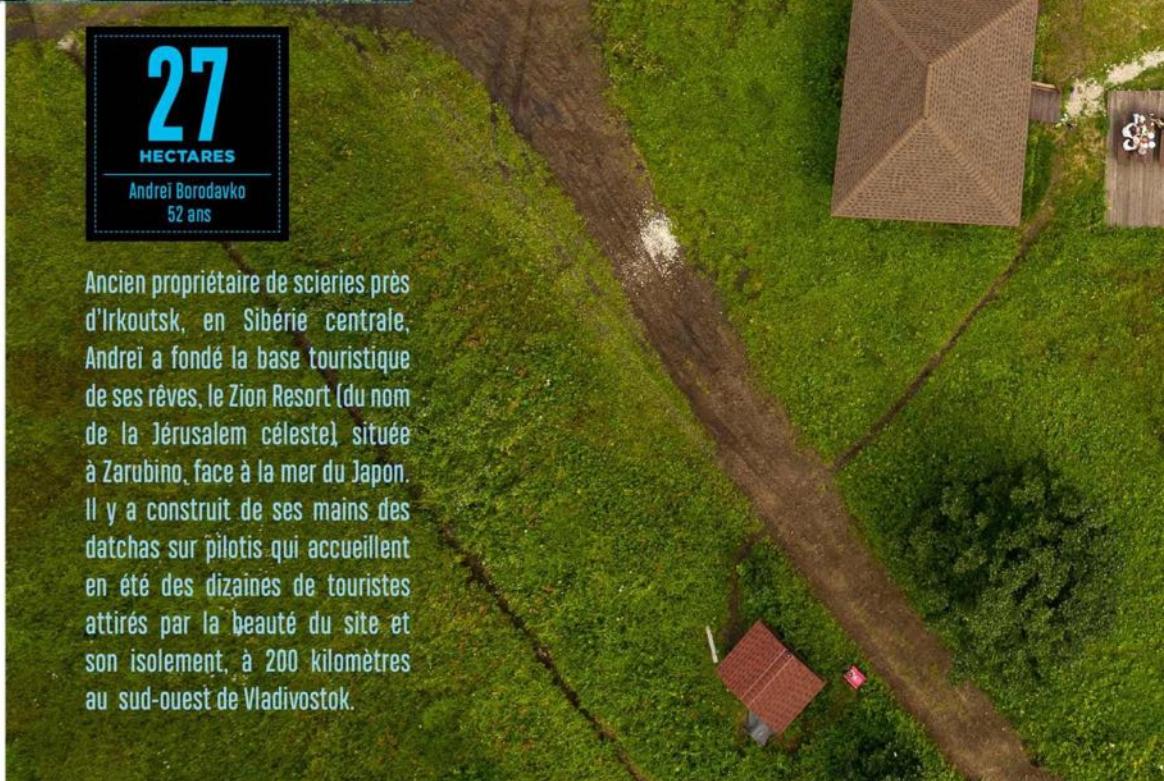
Homme d'affaires expatrié aux Etats-Unis, Andreï est rentré pour profiter du programme de l'hectare gratuit et lancer une boulangerie bio en pleine taïga, près du village de Yastrebovka. Ici, ni électricité ni eau courante. A base de blé de Sibérie et de sel de Crimée, sa production, vendue via les réseaux sociaux, s'arrache... comme des petits pains ! Au pétrin : Dmitry «Dima» Malychev, 29 ans (photo)





27
HECTARES
Andrei Borodavko
52 ans

Ancien propriétaire de scieries près d'Irkoutsk, en Sibérie centrale, Andreï a fondé la base touristique de ses rêves, le Zion Resort (du nom de la Jérusalem céleste) située à Zarubino, face à la mer du Japon. Il y a construit de ses mains des datchas sur pilotis qui accueillent en été des dizaines de touristes attirés par la beauté du site et son isolement, à 200 kilomètres au sud-ouest de Vladivostok.





Ici, c'est randonnées, baignades, bateau... Les datchas sont concentrées sur trois hectares. Sur les vingt-quatre autres, la nature est intacte.

3 HECTARES

Svetlana et Viktor
Zakharenko, 53 et 64 ans

Ce couple de retraités d'origine ukrainienne, installé près de Magadan, face à la presqu'île du Kamtchatka, a postulé au programme de l'hectare gratuit dans l'espoir d'arrondir ses fins de mois. En Russie, où les pensions s'élèvent en moyenne à 180 euros par mois, beaucoup continuent à exercer un petit boulot. Svetlana et Viktor, des passionnés d'horticulture qui ont longtemps dû se contenter du jardinet situé au pied de leur barre d'immeubles, disposent désormais d'un terrain à la mesure de leur projet de pépinière.



Sur leur parcelle, Svetlana et Viktor feront pousser des arbustes à baies (cassissiers, groseilliers, cendres des montagnes, chèvrefeuilles) qu'ils ont acclimatés aux rudes températures sibériennes (il peut geler en juillet !). Grâce à cette activité, ils espèrent tripler leurs revenus.





Sergueï récolte le miel parmi sa soixantaine de ruches. Il produit aussi des nectars et de la tisane avec les plantes locales.



3

HECTARES

Sergueï Surovets
46 ans

Sur sa parcelle située en pleine taïga, à vingt kilomètres de Khabarovsk où il habite avec sa femme et ses quatre enfants, Sergueï élève des abeilles. Là, au milieu des bouleaux, cet ancien militaire adepte du yoga s'est trouvé un refuge où vivre en harmonie avec la nature. L'apiculteur doit toutefois tenir à distance les bêtes sauvages, en particulier les ours attirés par le miel.



Les enfants du village de Palatka, 3 700 habitants, profitent en ce mois d'août des rares rayons de soleil pour jouer sur les toboggans du Kremlin local, reproduction miniature de la célèbre forteresse des tsars qui se dresse à Moscou, à 6 000 kilomètres de là. Autour, des fontaines à l'antique et des topiaires en forme d'ours et de rennes, bestiaire typiquement sibérien. C'est dans ce pâtelin de l'oblast de Magadan que Svetlana Fiodorova et Viktor Zakharenko, Russes d'origine ukrainienne, ont choisi de s'installer après la chute de l'URSS, dans les années 1990. Lui comme chauffeur de taxi, elle en tant que vétérinaire. Aujourd'hui à la retraite, le couple vivote dans une barre d'immeubles de

béton à peine égayée d'un peu de rouge et de turquoise. Au pied de cette muraille, ils cultivent un jardinet un brin foutraque, élèvent quelques poules et des lapins blancs comme neige, et acclament cassissiers, groseilliers et framboisiers aux rudes hivers. Mais les époux Zakharenko s'autorisent encore à rêver. A voir en grand. Bien plus grand.

Leur projet : créer une pépinière pour cultiver leurs arbustes résistants jusqu'à -18 °C sur une parcelle située dix kilomètres plus loin. Une terre qui leur a été attribuée à titre gracieux par le gouvernement russe dans le cadre d'une loi dite de «l'hectare gratuit» promulguée en 2016. Il y a deux ans, ils ont déposé un dossier auprès du ministère russe du Développement de l'Extrême-Orient. «L'inscription en ligne est très rapide, raconte Svetlana Fiodo-



Pour les frères Utrobin, Mikhail et Viktor, la loi sur l'hectare gratuit a permis de sceller les retrouvailles. Longtemps séparés après le divorce de leurs parents lorsqu'ils étaient enfants, ils ont monté leur ferme à vingt kilomètres de Khabarovsk, où ils vivent. Tatiana Ivashina (photo) y est employée avec son fils pour s'occuper des vaches. Les Utrobin vendent en ville leur gamme de vingt-cinq produits laitiers bio issus de la ferme (dont une crème glacée). Avec succès.



rova. Les parcelles disponibles sont visibles sur le site du ministère. Ensuite, nous avons attendu six mois pour obtenir les terres.» En octobre dernier, ils ont pu planter leurs premiers spécimens sur les trois hectares obtenus sans débourser un kopeck. «Chaque pied que nous vendons nous rapporte 12 000 roubles (170 euros), explique-t-elle. Avec cette production, nous espérons tripler nos revenus l'an prochain.» Et devenir, au bout de cinq ans, propriétaires de leurs terres, comme le prévoit la loi.

Certains Russes rêvent de couler des jours tranquilles au bord de la mer Noire, ou dans une datcha près de Moscou. Pour l'instant, sur les 200 millions d'hectares disponibles, seuls 49 000 ont été attribués dans les onze régions (Amour, Birobidjan, Bouriatie, Kamchatka, Khabarovsk, Magadan, Primorie,

Sakha, Sakhaline, Tchoukotka et Transbaïkalie) qui constituent le district fédéral de l'Extrême-Orient. Un territoire grand comme dix fois la France, qui représente 41 % de la superficie de la Russie... mais seulement 6 % de sa population. Et pour cause : ces vastes étendues de steppe et de taïga cumulent les handicaps : elles souffrent du manque d'infrastructures et de routes, et pâtissent d'un climat redoutable (jusqu'à - 60 °C en hiver à Iakoutsk, la capitale de la république de Sakha). Résultat, elles perdent chaque année 17 000 habitants. Pour enrayer ce déclin et valoriser la zone, Vladimir Poutine a déclaré le développement de l'Extrême-Orient «priorité nationale pour le XXI^e siècle». Et a promis d'y investir 66,5 millions d'euros en infrastructures d'ici à 2022. La loi sur l'hectare gratuit fait partie intégrante de cette stratégie de reconquête. Le principe : un hectare par citoyen russe (y compris les mineurs, sous supervision de leurs parents), avec la possibilité de réunir des parcelles en montant un dossier à plusieurs. Chaque bénéficiaire a ensuite cinq ans pour mettre sa terre en valeur. Tourisme, agriculture, commerce... tous les business plans sont les bienvenus. A l'issue de ce délai, si le projet apparaît viable, les heureux élus en deviennent définitivement propriétaires.

Plus de cent piqûres d'abeilles n'ont pas suffi à décourager Sergueï Surovets

Pour se rendre de Magadan à Khabarovsk, à 1 600 kilomètres au sud, les aventuriers ou les fous peuvent toujours prendre la route plutôt que l'avion. Rien de mieux pour mesurer l'immensité – et les contraintes – de ce territoire, dont la conquête commença au XVI^e siècle après le règne d'Ivan le Terrible. Ce furent ensuite les Cosaques, qui conquirent le Kamtchatka en 1697, et le Danois Vitus Bering qui, missionné par Pierre le Grand, poussa jusqu'en Alaska, de l'autre côté du détroit de Béring, au XVIII^e siècle. Plus tard, les armées du tsar installèrent leurs avant-postes face à la mer du Japon. On fit de Vladivostok le terminus du Transsibérien à la fin du XIX^e siècle. Dans ces confins glacés peuplés de chasseurs et de nomades éleveurs de rennes (Tchouktches, Evènes, Iakoutes...), le commerce des fourrures et l'exploitation minière allaient bon train... Un rêve de pionnier, pour qui ne craint ni les ours ni les loups ? Aujourd'hui, on limite les risques en faisant la grande traversée en voiture, suivant, jusqu'à Iakoutsk, la route de la Kolyma, de sinistre mémoire. Tracée dans les années 1930, sur ordre de Staline par les zek, les prisonniers du goulag, elle est restée pour l'histoire la «route des ossements», les ouvriers ayant été nombreux à y laisser leur peau, victimes du froid et de l'épuisement. Un mort pour chaque mètre, racontaient les survivants. ■■■



REPÈRES

DES TERRES DE L'EXTRÊME À RECONQUÉRIR



C'est le territoire de tous les records : immense, le district fédéral de l'Extrême-Orient russe (EOR) couvre quelque 6,9 millions de kilomètres carrés et quatre fuseaux horaires ; il s'étend de l'océan Arctique, en Tchoukotka, jusqu'à la mer du Japon, au large de Vladivostok ; glacial, il connaît des températures jusqu'à - 60 °C en hiver. Mais ces vastes étendues sont désespérément vides : 8,2 millions d'habitants à peine, soit une densité parmi les plus faibles au monde. Des habitants qui ne rêvent que d'en partir. Le programme de l'hectare gratuit, lancé en 2016 par le président Vladimir Poutine, fait partie d'un plan visant à développer l'économie de la région et à y maintenir, sinon en accroître, la population. En pratique, tout citoyen russe peut s'inscrire sur le site du ministère pour le

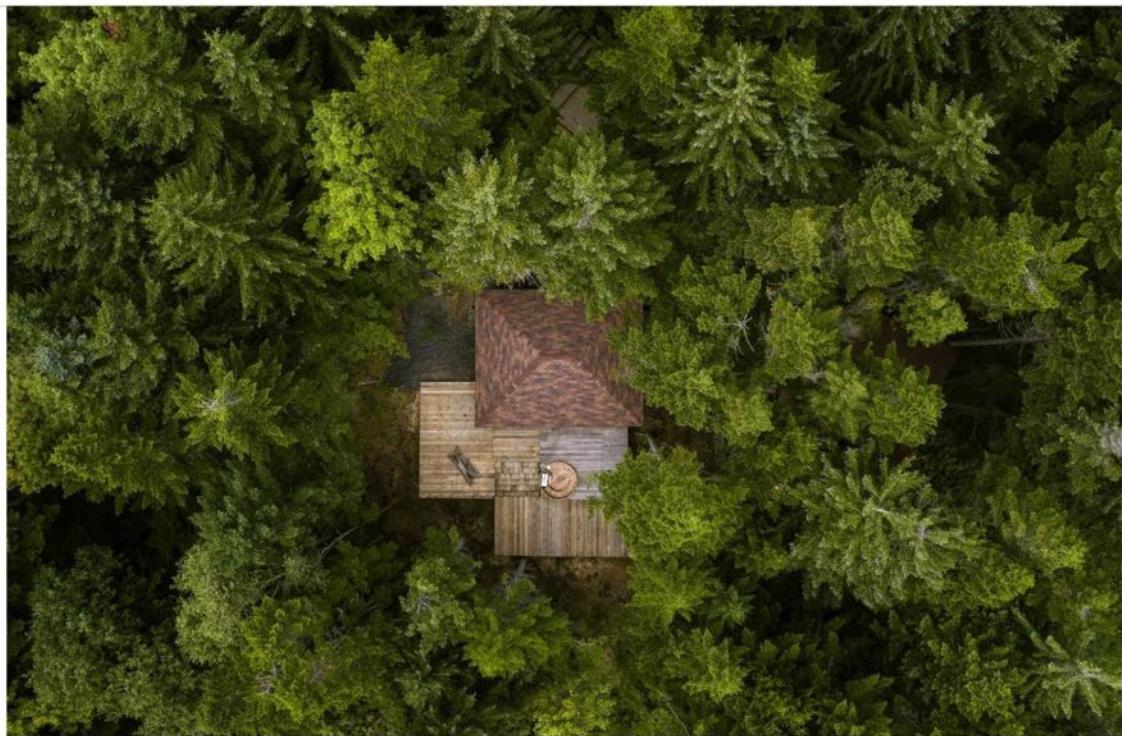
Développement de l'EOR, consulter le cadastre pour choisir un lot dans l'une des onze subdivisions administratives du district. Et postuler en ligne en détaillant son projet. La réponse arrive dans les six mois. Au bout de cinq ans, une visite de contrôle est prévue pour évaluer les résultats de l'entreprise. Si leur activité semble viable, les détenteurs des parcelles gratuites en deviennent alors officiellement propriétaires et peuvent les léguer à leurs enfants ou les revendre. La plupart des terres sont difficiles d'accès, faute d'infrastructures suffisantes. Vladimir Poutine a donc promis d'injecter 66,5 millions d'euros pour la construction de routes, de ponts, et le développement du réseau électrique. Le programme de l'hectare gratuit est prévu pour durer jusqu'en 2035.

••• La voie fait plus de 2 000 kilomètres. Et comme on ne pouvait pas enterrer les corps dans le sol gelé, on les ensevelissait sous la route en construction.

Les conditions hostiles de la Sibérie, Sergueï «Siroja» Surovets, 46 ans, en fait son affaire. Les bêtes féroces en particulier. A côté des ruches installées sur ses trois hectares à Kruglikovo, à une vingtaine de kilomètres au sud de Khabarovsk, la plus grande ville de l'Extrême-Orient russe avec 616 000 habitants, l'homme a suspendu à un bouleau un épouvantail de chiffon. Régulièrement, un ours visite sa parcelle pour se servir en miel à la source. Mais rien ne semble effrayer Siroja, ancien militaire devenu professeur de yoga, pour qui le programme de l'hectare gratuit a été l'opportunité de «vivre enfin en osmose avec la nature», dit-il. Une chute de dix mètres d'un arbre où il a dû grimper pour récupérer un essaim échappé et plus de cent piqûres d'abeilles n'ont pas suffi à le décourager. Avec sa femme et leurs quatre enfants, l'apiculteur réside toujours à Khabarovsk. Mais près de son fameux hectare, il a construit une datcha dont, végétarien convaincu, il rêve de faire un jour «un havre de paix où vivre en famille et se nourrir sainement». Faute de routes praticables et d'école dans le coin, il remet ce projet à plus tard et se consacre corps et âme à sa production de miel de tilleul, de kvass (une boisson fermentée peu alcoolisée) et de thé d'Ivan, une spécialité russe issue du saule, réputée pour ses vertus soporifiques. Siroja vend déjà son miel dans des boutiques de Khabarovsk, aux alentours de six euros le pot, un prix relativement élevé en Russie. Et, en septembre 2019, l'apiculteur a remporté une bourse de 21 000 euros récompensant les initiatives les plus abouties du programme de l'hectare gratuit.

Le 4x4 s'embourbe? Il faudra des dizaines de kilomètres à pied pour livrer le pain

Encourager l'esprit d'entreprise pour que les Russes aient envie de tenter leur chance (ou au moins de rester) dans la région, c'est le pari de Vladimir Poutine. «Nous voulons donner à nos concitoyens la possibilité de développer des zones désertées de notre pays», explique Sergueï Katchaev, le vice-ministre du Développement de l'Extrême-Orient. Bien entendu, dans un pays confronté au déclin démographique comme la Russie (selon les Nations unies, elle ne comptera plus que 132 millions d'habitants en 2050 contre 146 millions aujourd'hui), la distribution de parcelles gratuites aux citoyens ne suffit pas. Le gouvernement fédéral fait aussi la chasse aux (gros) investisseurs, notamment lors du Forum économique oriental qui se tient chaque année depuis cinq ans à Vladivostok. Ville qui remplace d'ailleurs Khabarovsk comme



La jeune femme n'a coupé aucun arbre sur sa parcelle, située à Arsentievka, près de Loujno-Sakhalinsk, la capitale de la plus grande île de l'Extrême-Orient russe. Surtout, Iulia voulait que ses confortables bungalows, destinés à un tourisme de luxe, s'intègrent de la façon la plus naturelle possible à la forêt. Le style épuré de ses cabanes, reliées entre elles par des escaliers et des passerelles de bois, est un clin d'œil à l'histoire japonaise de Sakhaline, qui fut dominée par l'empire du Soleil levant à la fin du XIX^e siècle.

capitale du district depuis 2018. A cela plusieurs avantages : ouverte sur la mer du Japon, et donc le Pacifique, la cité – sept heures de décalage horaire avec Moscou – n'est qu'à quelques dizaines de kilomètres de la frontière chinoise. Or la Chine est ici le premier investisseur, devant la Corée du Sud et le Japon. Loin du fantasme d'une «invasion» chinoise diffusé par certains médias russes, c'est donc surtout d'un déferlement bienvenu de capitaux du pays voisin qu'il est question, pour exploiter hydrocarbures, mines, projets touristiques, forêts...

Mais cette «coopération» en exaspère certains. Andreï Borodavko, géant aux yeux clairs de 52 ans, par exemple, qui a réuni vingt-sept hectares en coopérative près de Zarubino, à 300 kilomètres au sud-ouest de Vladivostok. Les scieries de pin qu'il possède dans la région d'Irkoutsk, en Sibérie centrale, sont asphyxiées, dit-il, par les taxes sur le bois. «Le gouvernement a des arrangements avec les Chinois, qu'il laisse couper et exporter notre bois, affirme-t-il. Mais nous, personne ne nous aide.» Ses fils, partis vivre dans l'ouest du pays, n'ont pas l'intention de récupérer l'activité. «On va devoir fermer, regrette Andreï, cigarette à la main. Alors, avec mes dernières économies, j'essaie d'aménager au mieux mes terres gratuites.» Il a baptisé celles-ci Zion Resort, du nom de la Jérusalem céleste. Sa base touristique n'occupe que trois hectares. Et Andreï a pu en ***



3

HECTARES

Alexei Tkatchenko
29 ans

Après une enfance difficile, Alexei a connu la vie dans la rue, puis a repris des études et enfin réalisé son rêve. Sur sa parcelle située dans le village de Novoe, à Sakhaline, il a fondé l'entreprise Aïna et vit désormais de sa passion pour les chiens de traîneau. «Pour l'instant, j'ai quarante chiens et deux rennes, raconte-t-il. Je ne suis pas leur maître : on forme une équipe.» En plus des balades et formations à la course en traîneau qu'il propose à ses clients, il explique aux enfants les coutumes ancestrales des Aïnous, peuple autochtone de l'île et du nord du Japon, lors d'ateliers pédagogiques.

••• fédérer vingt-quatre autres grâce à une coopérative montée avec des proches ayant participé au programme «pour éviter tout risque de constructions hideuses autour et offrir aux clients des randonnées paisibles, à pied ou à quad.» L'entrepreneur a déjà bâti de ses mains huit chalets de rondins, chacun avec deux chambres, salle de bains, terrasse et barbecue. Le cadre est enchanteur : une plaine verdoyante parsemée de chênes de Mongolie donnant sur les falaises, face au golfe de Possiet. A la mi-août, les chalets étaient tous réservés. Zion Resort ne figure sur aucune carte, alors Andreï va lui-même chercher ses clients à Zarubino. Quand le soir tombe sur les falaises, il allume un grand feu autour duquel les estivants viennent se réchauffer (il fait entre 13 et 15 °C à cette saison). Son rêve : transformer Zion et les environs en eldorado touristique pour donner envie à ses enfants de revenir travailler ici.

Sept heures du matin. Dans une maison de bois au milieu de la taïga, à 180 kilomètres à l'est de Vladivostok, Dmitry «Dima» Malychev, 29 ans, tablier à la ceinture et foulard blanc sur la tête, a passé la nuit à s'activer devant son pétrin. Car c'est ici, sur cinq hectares obtenus du gouvernement, que son patron, Andreï Shaplov, a installé la boulangerie Khleb Otets (le «père pain»). Après quinze ans passés aux Etats-Unis, ce businessman, qui dit avoir fait fortune dans le transport de marchandises en Asie, a décidé de quitter sa femme et son quotidien devenus «trop californiens» à ses yeux, et de tenter

sa chance, à 45 ans, dans son *far east* natal. Son pain est un délice, fait à partir de blé de la région d'Omsk, en Sibérie, de sel de Crimée, d'eau puisée à une source proche, puis cuit au feu de bois. «Le pain est vivant, il est sensible à tout ! affirme Andreï. Nous voulions donc qu'en plus de bons ingrédients, il y ait aussi de l'air pur, de l'eau vive, l'odeur de la taïga.» Son aide, Dima, natif d'Omsk, vit ici à l'année, avec Sergueï, l'intendant. Le patron, lui-même installé à Nakhodka, à cinquante kilomètres, ne leur rend visite que de temps à autre. Ici, ni électricité ni eau courante. Quelques panneaux solaires, une petite éolienne et Internet par intermittence. Le pain est vendu dans les villages alentour, via les réseaux sociaux, et Sergueï livre lui-même les commandes – entre vingt et quarante miches par jour. Quand son 4x4 s'embourbe ou que la route est coupée par les inondations, il fait des dizaines de kilomètres à pied pour porter la marchandise. L'isolement et les ours qui rôdent dans la taïga ne dissuadent pas Dima – qui aime se ressourcer et méditer au plus profond de la nature – d'aller installer son hamac en forêt pour y dormir. Sergueï, plus prudent, part souvent, à la tombée de la nuit, lancer des fusées de détresse à l'orée des bois pour effrayer les plantigrades trop gourmands : «Hier, un petit ours a dévasté deux de nos ruches, raconte-t-il. Il faut que je tonde la prairie pour pouvoir les repérer et les tirer plus facilement avec mon fusil.» Dans ces lieux isolés, tout le monde ou presque garde une arme à la maison. Au

cas où. La boulangerie d'Andréï tourne à plein régime. Son pain, vendu 350 roubles la miche d'un kilo (environ 5 euros), n'est pas à la portée de toutes les bourses. Mais le bio (même sans label) a le vent en poupe en Russie et les commandes se multiplient. À tel point qu'Andréï vient d'ouvrir une filiale à Vladivostok, équipée, elle, d'un four électrique. Le ministère du Développement de l'Extrême-Orient et l'agence pour le Développement du capital humain l'ont invité avec son équipe à participer début septembre au festival organisé dans le cadre du Forum économique oriental à Vladivostok. A cette occasion, plusieurs bénéficiaires du programme de l'hectare gratuit venus de toutes les régions du district ont partagé leurs produits. Le pain d'Andréï Shaplov est désormais connu jusqu'en Tchoukotka, sur les rives du détroit de Béring !

Sous sa longue robe blanche, la mariée cache des chaussures de randonnée.

Tous les postulants à l'attribution d'un hectare gratuit ne rencontrent pas le même succès. Certains, comme Natalia Karpenko, ont essayé des refus de Moscou, ou se sont vu signifier que les terres convoitées, pourtant indiquées comme disponibles en ligne, étaient en réalité déjà attribuées. D'autres, comme le Moscovite Anton Burnistrov, s'estiment floués : «J'ai choisi ma parcelle sur Internet, raconte-t-il. Mais, sur place, l'administration locale m'a dit qu'elle n'était pas constructible. Je n'ai même pas le droit d'y couper un arbre !» Anton ne baisse pas les bras pour autant, espérant faire modifier le statut de son hectare avant les cinq ans de test.

Roman Shatrov, 41 ans, a expressément choisi un terrain non constructible. Et quel terrain ! Vingt-neuf hectares de nature vierge sur la côte orientale de l'île de Sakhaline, entre le cap du Silence et le cap Rouge. D'un côté, les sommets affûtés des monts Zhdanko, de l'autre, les eaux émeraude de la mer d'Okhotsk. Immense, l'île de Sakhaline (72 000 kilomètres carrés) s'étire tout en longueur à l'est de la Russie. Au sud, elle touche presque Hokkaido, au Japon. Sakhaline fut d'ailleurs un temps japonaise, avant de revenir dans le giron de la Russie. Avec ses criques sablonneuses, ses falaises à pic, ses forêts de mélèzes et d'épicéas du Japon, l'île offre des panoramas exceptionnels qui attirent de nombreux visiteurs. Mais le développement des bases touristiques en tout genre grignote petit à petit cette beauté sauvage. D'après les autorités régionales, l'île aurait perdu un quart de ses zones protégées ces dix dernières années. Alors, Roman Shatrov, qui vit à Ioujno-Sakhalinsk, la capitale, a décidé de profiter du programme de l'hectare gratuit pour sauver un pan de nature. Et afin de constituer ce domaine, qu'il a baptisé Parc

naturel public du cap du Silence, il a fait appel à une trentaine d'amis de bonne volonté. Parmi eux, des artistes, des scientifiques, des hommes d'affaires... Roman, qui a travaillé dans une ONG locale de protection de l'environnement, est un militant écologiste convaincu : «Pour moi, il était hors de question de faire du profit avec mes hectares gratuits, dit-il. C'était, de ma part, un acte de protection du patrimoine naturel.» Pendant l'été, des bénévoles défilent sur les plages de la réserve de Roman pour y ramasser les déchets rejetés par la mer ou planter des panneaux d'orientation pour les promeneurs. Fraîchement mariés, Natalya Gamzova et son époux, originaires de Ioujno-Sakhalinsk mais installés à Moscou, sont venus passer ici leur lune de miel. Euphoriques, ils grimpent parmi les hautes herbes jusqu'au cap battu par les vents. Sous sa longue robe blanche, la mariée cache des chaussures de randonnée. «Pour nous, ce parc magique incarne ce qu'il y a de plus magnifique sur l'île, c'était mon endroit préféré quand j'étais petite !» glisse Natalya. Le programme de l'hectare gratuit parviendra-t-il à rendre enfin séduisante la terrible Sibérie ? Il est encore trop tôt pour évaluer sa réussite. Mais il aura au moins eu une vertu : faire redécouvrir aux Russes la beauté de leurs contrées de l'extrême. ■

Victoire Chevreul



UN REPORTAGE EFFECTUÉ DANS LE CADRE DE LA BOURSE GEO DU JEUNE REPORTER

Crée en mars 2019 à l'occasion des 40 ans du magazine, cette bourse a pour but de permettre à de jeunes talents du journalisme ou du photojournalisme, âgés de moins de 30 ans, de réaliser un reportage ensuite publié dans nos pages et sur notre site Internet.



LA LAURÉATE

Victoire Chevreul, 25 ans, est diplômée du Centre de formation des journalistes (CFJ). Grâce à la bourse GEO du jeune reporter, elle est partie l'été dernier dans l'Extrême-Orient russe pour enquêter sur le programme de l'hectare gratuit.



LA PHOTOGRAPHE

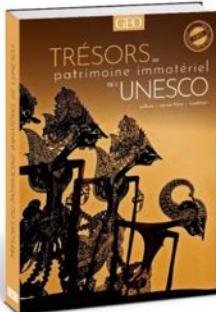
Elena Chernyshova, née à Moscou il y a 38 ans, a accompagné Victoire sur le terrain. Photojournaliste chevronnée, elle a été couronnée par le prestigieux World Press Photo en 2014. Elle publie régulièrement dans la presse internationale.

ESCAPE GAME GEO

Version luxe !

Partez à la découverte des plus grands monuments du patrimoine français et vivez une aventure inédite ! Cette boîte de jeux est le cadeau idéal pour partager des moments conviviaux en famille ou entre amis.

Editions GEO - Format : 20 x 15 x 5 cm - 96 pages & 144 cartes



GEOBOOK

1000 IDÉES DE SÉJOURS EN FRANCE

Édition collector !

Ce beau livre au format cartonné et aux superbes photos GEO est l'outil indispensable pour choisir et préparer ses vacances en France. Mer ou montagne, randonnée ou farniente, villes ou forêts, pour un week-end ou des vacances entières... il permet à chacun de trouver le séjour qui lui correspond !

Editions GEO - Format : 18 x 24 cm - 400 pages

Prix
abonnés 18,95€ non-abonnés 19,95€

Prix
abonnés 33,25€ non-abonnés 35€

TRÉSORS DU PATRIMOINE IMMATÉRIEL DE L'UNESCO

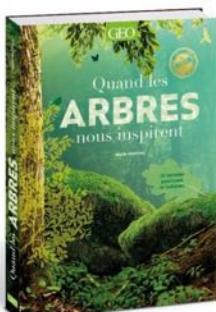
Pour les amateurs de culture, de traditions et de voyage

Le patrimoine culturel de l'humanité ne se limite pas aux monuments et aux collections d'objets. Depuis le début du XXI^e siècle, l'Unesco recense et protège aussi les folklores, les arts ou les rites emblématiques des peuples, sur tous les continents. Ce beau livre présente, grâce à de magnifiques photographies, un panorama haut en couleur de la richesse culturelle de notre planète.

Editions GEO - Format : 32 x 23 cm - 272 pages



Prix
abonnés 28,45€ non-abonnés 29,95€



QUAND LES ARBRES NOUS INSPIRENT

Le bonheur est près des arbres

Cet ouvrage inspirant vous propose un mode d'emploi qui vous aidera à entrer en contact avec les arbres, avec le monde vivant de la forêt, ralentir, se détendre, goûter à l'instant présent, respirer profondément et lâcher prise.

Editions GEO - Format : 22,2 x 31 cm - 224 pages

Prix
abonnés 28,45€ non-abonnés 29,95€

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !

TARIFS PRIVILÉGIÉS POUR NOS ABONNÉS !

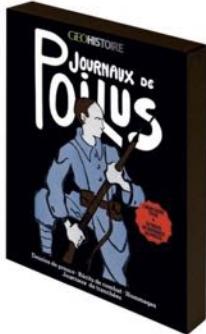
UNE HISTOIRE MONDIALE DES FEMMES

La condition féminine de la Préhistoire à nos jours

Un livre indispensable pour comprendre le rôle clé que les femmes ont joué dans l'histoire. Si quelques femmes, comme Cléopâtre, Jeanne d'Arc ou Marie Curie sont universellement reconnues, nombreuses sont les anonymes qui ont contribué, souvent dans l'ombre, à faire avancer nos sociétés et à faire entendre leur voix avec courage et détermination.

Editions Prisma - Format : 35 x 25,5 cm - 320 pages

Prix	
abonnés	non-abonnés
33,25€	35€



COFFRET JOURNAUX DE POILUS

Découvrez l'histoire de journaux de tranchée !

Pour lutter contre l'ennui, le bourrage de crâne et surtout entretenir leur moral, les poilus créent leurs propres journaux. Issu d'une incroyable collection, pour la première fois décliné en presse cet ouvrage nous livre un témoignage très riche et émouvant sur la guerre de 1914-1918 vécue par les hommes des tranchées.

Editions GEO Histoire - Format : 23,6 x 26,5 x 35 cm - 224 pages

Prix	
abonnés	non-abonnés
47,45€	49,95€

PASSEZ VOS COMMANDES NOËL DÈS AUJOURD'HUI !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à : Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO491V

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

Code postal* _____ Ville* _____

E-mail* _____

Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

① Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr

② Je clique sur  Situé en haut à droite de la page sur ordinateur
Situé en bas du menu sur mobile

③ Je sais la clé Prismashop

COMMENT PROFITER DES TARIFS PRIVILÉGIÉS ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **69€** (1 an - 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonné.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Escape Game GEO	13796	_____	_____	_____
Trésors du patrimoine immatériel de l'Unesco	13822	_____	_____	_____
GEOBOOK - 1000 idées de séjours en France	13794	_____	_____	_____
Quand les arbres nous inspirent	13790	_____	_____	_____
Une histoire mondiale des femmes	13808	_____	_____	_____
Coffret Journaux de Poilus	13714	_____	_____	_____

Participation aux frais d'envoi	+ 5 €
<input type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)	+ 69 €

Total général en € :

* Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2009. Photo non contractuelle. Veuillez à tout moment faire référence à la page d'accès à la vente en ligne d'acheter en ligne ou à la page d'achat en ligne pour renseigner vos informations d'acheteur. Nous nous engageons à vous le rembourser - pour un montant plus élevé que les Conditions Générales de Vente sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Media au 11, rue Henri Barbusse 92200 Gennevilliers. Ou ddp@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contratuelles types.



EN KIOSQUE

AUTOUR DU MONDE SUR LES TRACES DE TINTIN, REPORTER AVENTURIER



Pour célébrer les 90 ans de Tintin, GEO et la société Moulinart proposent de découvrir le monde d'aujourd'hui avec le jeune reporter et de revisiter l'univers d'Hergé, son créateur. Du Sahara à l'Himalaya, des temples solaires aux cratères de la Lune, Tintin a partagé son goût de l'évasion avec des millions de lecteurs. Il est désormais possible de le retrouver quatre fois par an dans la revue *Tintin, c'est l'aventure*, quelque 150 pages dédiées aussi à ceux qui font le XXI^e siècle et notre actualité. Dans ce troisième numéro, on découvre un grand reportage sur la montagne, un focus sur la signification de la spiritualité pour Hergé, ainsi qu'un entretien avec Jean-Louis Etienne, médecin et explorateur connu pour ses expéditions en Arctique, parrain de Matthieu Tordeur pour son périple en solitaire au pôle Sud. On feuille aussi le carnet de voyage de Titouan Lamazou, navigateur, artiste et écrivain. Et l'on s'évade avec un déplié-BD détachable inédit sur les sherpas d'aujourd'hui, librement inspiré de l'œuvre d'Hergé, par Jacques Ferrandez. Avec, en prime, des pages de croquis inédits du génial auteur belge, issus des archives Moulinart, dont une série d'images de son travail de publicitaire.

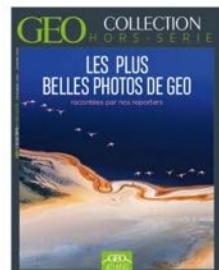
BLAKE ET MORTIMER, LE RETOUR

A l'occasion de la sortie du tome 2 de la Vallée des immortels, GEO Histoire revient sur la saga d'Edgar P. Jacobs et de ses successeurs. Une occasion de replonger dans les fastes de la Couronne britannique et de repartir à l'aventure dans ce que fut l'Empire. Mystère des pyramides, crimes à Scotland Yard, conquête des pôles, convoitises à Hongkong, guerres futuristes, l'œuvre du maître belge aura embrassé les grandes heures de l'histoire du XX^e siècle. Trois temps forts dans ce numéro largement illustré : l'interview d'Yves Sente, le scénariste de la série, les dessins inédits de François Schuiten en Egypte et, bien sûr, les premières planches du nouvel album.

GEO Histoire Blake et Mortimer, deux aventuriers au cœur du XX^e siècle, 12,90 €.

UN MERVEILLEUX FLORILÈGE

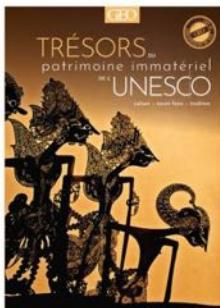
L'intensité d'un regard sous un voile coloré au Rajasthan, la majesté d'une tortue marine en plein pique-nique au large de l'Australie... Pourquoi certains clichés s'impriment-ils à jamais dans nos mémoires ? La sélection que nous vous présentons permet d'avancer une réponse : ces photos figurent dans le best of de GEO, non simplement parce qu'elles sont prodigieusement belles, mais parce qu'elles provoquent une émotion. Elles racontent une histoire. Elles parlent. Rarement le fruit du hasard, elles sont le résultat d'un travail, de la volonté d'offrir un point de vue sur le monde. Un numéro de GEO Collection à ne pas manquer.



GEO Collection, les Plus Belles Photos de GEO racontées par nos reporters, 12,90 €.

EN LIBRAIRIE

LES CULTURES DU MONDE, NOTRE PATRIMOINE COMMUN



Le patrimoine de l'humanité ne se limite pas aux monuments et aux sites géographiques d'exception : depuis le début du XXI^e siècle, l'Unesco recense et protège aussi le patrimoine culturel immatériel, folklore, arts ou rites emblématiques, sur tous les continents. Ces coutumes, mosaïque de traditions étonnantes, reposant sur l'artisanat, la spiritualité, la gastronomie, les fêtes populaires ou les arts scéniques, et qui ont souvent traversé les

siècles, constituent une richesse vivante et singulière qu'il convient de protéger. La confection des tapisseries d'Aubusson, la manufacture de dentelles d'Alençon, la fête des morts au Mexique, le tango argentin, sans oublier le yoga en Inde ou la calligraphie chinoise... Ce beau livre présente, au travers notamment de magnifiques photographies, un panorama haut en couleur de la richesse culturelle de notre planète.

Trésors du patrimoine immatériel de l'Unesco, éd. GEO, 35 €.

EN MAGASIN

DES PROMESSES D'ÉVASION

GEO et Dakotabox s'associent pour proposer des gammes de coffrets répondant aux envies d'évasion de chacun : un week-end gastronomique en tête-à-tête, une virée insolite entre amis, un séjour découverte dans les plus belles montagnes de la région. L'occasion de vivre des aventures incroyables en montgolfière ou en pleine nature, de se laisser transporter lors d'un moment de détente : hammam, sauna, gommage du corps, massages... Ainsi que de découvrir des saveurs originales et de nouveaux horizons dans un large choix de lieux d'exception. GEO et Dakotabox promettent un dépaysement total, grâce à des partenaires soigneusement choisis. A chacun de laisser parler ses rêves et ses envies, et de s'orienter vers des grands hôtels tout confort ou des nuits à la belle étoile.

Rendez-vous en magasin et sur dakotabox.fr, coffrets de 49,90 € à 279,90 €.



SUR INTERNET

REJOIGNEZ LA COMMUNAUTÉ !

Les ruines d'Angkor, les montagnes du Jura ou une cérémonie de candomblé au Brésil... Montrez les clichés de vos voyages dont vous êtes le plus fier sur la communauté GEO. Vous y retrouverez un nouveau design et des fonctions supplémentaires : partager vos photos autour de thématiques, donner des détails sur les circonstances de la prise de vue, échanger avec les autres membres, participer à des concours... et aussi être repéré par la rédaction qui mettra les plus belles photos en avant sur le site de GEO et dans le magazine.

Créez dès maintenant votre compte sur <https://communaute.geo.fr>

À LA TÉLÉ

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le dimanche à 20 h 10

5 janvier Indonésie, la passion des deux-roues trafiqués (43'). Inédit. Des milliers de jeunes Indonésiens sillonnent les routes sur de vieux scooters customisés : la société italienne Piaggio en a longtemps produit à Djakarta. Chaque année, dans l'est de Java, le concours des «Vespa de l'extrême» rassemble quelque 50 000 personnes venues de tout le pays.

Le dimanche à 13 h 30

12 janvier Au Costa Rica, un paradis pour les chiens abandonnés (43'). Inédit. Abandonner son chien est une pratique courante au Costa Rica. Dans les monts de la province d'Heredia, un couple a créé un refuge unique au monde : Territorio de Zaguates, le territoire des chiens de rue. Sur un terrain de 150 hectares, près d'un millier de pensionnaires y gambadent librement.

19 janvier Norvège, le bois, une affaire de femmes (43'). Rediffusion. En Norvège, presque tous les habitants ont un poêle à bois et la plupart des maisons, églises et bateaux norvégiens sont en bois. Aujourd'hui, alors que le pays est à la recherche d'alternatives au pétrole, on redécouvre ce matériau naturel et traditionnel. Mais la population est divisée : faut-il exploiter ou protéger la forêt ?

26 janvier Les seigneurs de la lavande (43'). Inédit. Le glas aurait-il sonné pour la lavande française ?

Derrière le décor de rêve des immenses champs bleus et violets, un minuscule insecte, la cicadelle, porteur de bactéries, fait des ravages sur les pieds de lavande. Et, tandis que les producteurs tentent de combattre cet ennemi invisible à l'œil nu, la Bulgarie s'est lancée sur le marché.



arte

ABONNEZ-VOUS À **GEO** ET SES

LE PLUS

un cahier de 12 pages d'infos pratiques en lien avec la thématique de couverture dans chaque numéro.



12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ? **Découvrez chaque mois GEO**, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs**.

HORS-SÉRIES !



6 numéros par an

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. Des plus belles pentes du monde, au modèle de vie nordique, en passant par le légendaire Tour de France, GEO Hors-série satisfera votre curiosité !

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à renvoyer sous enveloppe affranchie à GEO
Service abonnements - 62066 ARRAS cedex 9

OUI, je m'abonne à GEO

1 - JE CHOISIS MON OFFRE

Offre sans engagement⁽¹⁾ (18 n°/an)

12 GEO + 6 Hors-Séries
pour **7,80€** par mois au lieu de **9,95€**

Je recevrai l'autorisation
de prélèvement
à remplir par courrier

MEILLEURE
OFFRE

► N'avancez pas d'argent
► Payez en petites mensualités
► Arrêtez votre abonnement quand vous voulez

Offre annuelle⁽²⁾ (1 an / 18 n°)

GEO + Hors-Séries **99€** au lieu de **119,95€**
Je règle mon abonnement ci-dessous.

2 - JE M'ABONNE

► En ligne sur prismashop.fr + simple et + rapide

-5% supplémentaires
en vous abonnant en ligne

1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

2 CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP »

Clé Prismashop

3

SASISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP
INDIQUÉE CI-DESSOUS

Commandez en reportant ci-dessous le
code qui figure sur votre coupon ou
magazine.

GEODN491

Voir offre

Paiement sécurisé en ligne

► Par téléphone **0 826 963 964** Service 0,20 €/min + prix appel

► Par chèque à l'ordre de GEO en complétant les informations
ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire) : Mme M.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

* Prix de vente au numéro. ** Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mise en place. (1) Offre indéterminée : Je peux réaliser cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir le CGV du site prismashop.fr, les prélèvements seront aussi annulés. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sur informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. (2) Offre Durée Déterminée : Engagement d'une durée fixe. Après enregistrement de mon abonnement, je serai prélevé en une fois du montant de l'abonnement annuel. Photos non contractuelles. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Délai de livraison du 1^{er} numéro : 8 semaines environ après enregistrement du règlement, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Média à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Média au 13 rue Henri Barbusse 62230 Gennerville ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Média, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transports sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

GEODN491





Le pic du Midi d'Ossau, c'est mon clocher !

Le cuisinier à la carrure de rugbyman court des plateaux de télé aux cuisines de ses restaurants parisiens, en passant par les concours gastronomiques en régions. Mais quand il cherche calme et sérénité, l'ex-juré de *MasterChef*, sur TF1, se tourne vers la terre de son enfance et le pic du Midi d'Ossau.

GEO Vous avez découvert le pic du Midi d'Ossau en venant au monde...

Yves Camdeborde Eh oui ! Je suis né à Pau. Et depuis le boulevard des Pyrénées, on ne voit que lui. Quelle vue magnifique ! Lamartine a écrit : «Pau est la plus belle vue de terre, comme Naples est la plus belle vue de mer.» Toute ma jeunesse, j'ai toujours eu le pic sous les yeux. Et je l'avais aussi sur mon cœur puisque c'est l'emblème qui orne le maillot vert et blanc de la Section paloise, le club de rugby où j'ai commencé à jouer à l'âge de 6 ans. J'ai quitté la région à 16 ans, mais j'ai emporté son image avec moi. Ce pic, c'est mon clocher.

Justement, à quoi ressemble-t-il, ce pic du Midi ?
Cela dépend un peu de l'imagination de chacun. Parce qu'il y a quand même pas mal de gens qui l'ont peint ou décrit dans des textes : deux rochers, le Grand Pic et le Petit Pic, qui se font face. Dans un livre, le militant écologiste Eric Petetin,

surnommé l'Indien, le compare à une gueule d'ours. D'autres penchent plutôt pour une gueule de saumon. En tout cas, c'est une bouche ouverte. Dans la tradition populaire, on appelle ces deux rochers Jean et Pierre...

Savez-vous d'où viennent ces surnoms ?

D'une légende. Elle raconte l'histoire de deux bergers qui vivaient dans les montagnes. Jean était petit et toujours joyeux. Pierre était un géant taciturne. En plus de mener leurs troupeaux, ils avaient pour mission d'empêcher les barbares d'envahir la vallée. Un jour, une sorcière leur a jeté un sort pour les endormir. Des barbares en ont profité pour attaquer, égorgéant toutes les bêtes et tous les êtres vivants de la vallée. Jusqu'à ce que Jean et Pierre parviennent à briser le charme pour s'échapper et repousser les assaillants. Afin qu'on se souvienne à jamais de leurs prouesses, les villageois ont donné le nom Jean au Petit Pic et Pierre au Grand Pic. Chez nous, on dit qu'on a le droit d'appeler le pic du Midi d'Ossau Jean-Pierre quand on l'a gravi.

Alors, avez-vous le droit de l'appeler Jean-Pierre ?

Je suis montagnard, pas alpiniste, mais oui, je l'ai escaladé il y a quelques années avec des copains. Ce n'est pas un grand exploit. Malgré ses deux mille huit cent et quelques mètres d'altitude, le pic ne présente

pas vraiment de grosses difficultés. Il n'y a que deux passages, deux cheminées, où il faut s'encorder un peu.

De là-haut, la vue doit être superbe...

Extraordinaire ! Vous avez toute la vallée d'Ossau à vos pieds, les pâturages, la réserve naturelle. La ville de Pau au loin... Et puis, les lacs d'Ayous. Par beau temps, la montagne se reflète dans leurs eaux, quelle merveille ! Les gens adorent y faire des photos. Quand le ciel est clément, c'est magnifique, et sous l'orage, c'est puissant, violent même. Cela fait peur, la montagne déchaînée, mais c'est splendide.

Quelle saison préférez-vous pour vous rendre dans la région ?

Vu de Pau, depuis le boulevard des Pyrénées, l'automne est pour moi la période la plus belle. C'est une explosion de couleurs. Pour me promener, en revanche, je préfère le printemps, les mois de mai et juin. D'abord à cause des odeurs. Moi qui suis cuisinier, je suis sensible à cela et à tout ce que la flore sauvage met à notre disposition. On trouve des petits pois sauvages, de l'ail, des petits oignons... Pourtant, en Béarn, nous n'exploitons pas cette richesse, nous n'avons pas de «culture végétale» comme le chef Marc Veyrat et les cuisiniers savoyards, qui ont toujours su utiliser la nature. Notre gastronomie est simple et bonne mais elle n'invite pas mon cher pic du Midi d'Ossau à sa table ! ■

Propos recueillis par Cyril Guinet

Une conférence ou un workshop à venir ?



**Harvard
Business
Review**
FRANCE

10

LE MUST
de l'art de la
COMMUNICATION

12 techniques efficaces
pour parler brillamment,
convaincre son auditoire
et négocier en finesse

• Motiver ses équipes en apprenant à vous tailler, par Brigitte Trézé

Nos hors-séries : un support pour vos réflexions et évènements

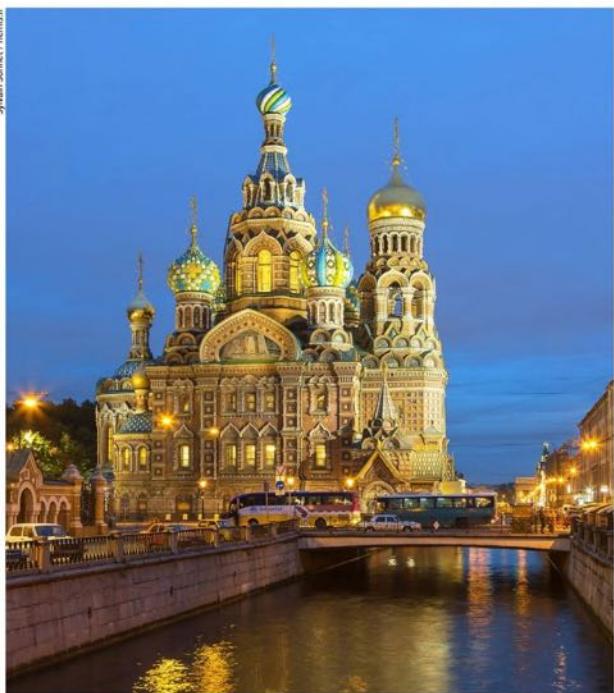
Harvard Business Review, référence mondiale dans le domaine du management et du leadership, vous donne les clés pour réfléchir et agir avec un temps d'avance.

Le Must est un hors-série permettant d'apprendre et comprendre les fondamentaux en se plongeant à chaque fois sur une grande thématique. C'est une source d'inspiration pour vous et vos équipes lors de vos ateliers.

Pour toute commande groupée : marketing@hbrfrance.fr ou sur www.hbrfrance.fr/contact

LE MOIS PROCHAIN

Sylvain Sonnet / Hemis



SAINT-PÉTERSBOURG LA RENAISSANCE

Avec ses palais, ses églises à bulbes et ses canaux, l'ancienne capitale des tsars, fondée au XVIII^e siècle par Pierre le Grand, a des allures de Belle au bois dormant. Mais derrière la cité-musée, nos reporters ont exploré des quartiers en devenir et rencontré les Pétersbourgeois qui façonnent la ville de demain.

Et aussi...

- **Découverte.** A la rencontre des orangs-outans dans la jungle de Sumatra.
- **Grand reportage.** Aux Etats-Unis, des plantes sauvages au cœur d'un trafic mondial.
- **Regard.** Les images d'Angel Fitor, le plongeur qui photographie le plancton.
- **Grand reportage.** En Chine, Big Brother est-il une réalité ou une utopie ? Enquête.

En vente le 29 janvier 2020

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
* prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 3 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club

Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Éditions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@guj.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Dounia Hadri (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Anne Cattin (4617), Cyril Guérin (6085),

Alain Masse (6086), Anne-Sophie Lévy (6087), Nathalie Salviaggi (6089),

geo & réseaux sociaux : Claire Fraysinet, responsable éditoriale (5365) ;

Thibault Craté (5027), responsable vidéo : Emeline Forard (5306) et

Léa Santacroce (4738), rédactrices : Elodie Montrécé, cadre-montage (6536) ;

Marianne Cousson, social media manager (4594) ;

Claire Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Nathaly Bideau, chef de rubrique (6062), Fay Torres-Yap / Bladot (E-U)

Maquette : Thibaut Deschamps (4795), Béatrice Gaulier (6059),

Christelle Martin (6059) et Dominique Salfati (6084), chefs de studio :

Patricia Lavauquerie, première maquette (4740)

Premier secrétaire de rédaction : Vincent de Lapomare (6083)

Cartographie : Christophe (6083) et Sébastien (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussie, chef de groupe (6340),

Mélanie Morin, chef de fabrication (4759)

Ont collaboré à ce numéro : Françoise Coulbois, Delphine Dias,

Juliette de Guyenno, Hugues Piolet et Sébastien Rouet.

Magazine mensuel édité par **PM PRISMA MÉDIA**

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,

ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Hein

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Nathalie Fluckiger

Chef de groupe : Hélène Coint

Directrice des Éditions et Licences : Anne Le Flach-Dordain

Rédacteur en chef photo : Jean-François Brossot

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS : Virginie Lubet (6448)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)

Brand solutions director : Armand Maillard (4981)

Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)

Account director : Florence Pirault (6463)

Senior account managers : Evelyne Allain Tholy (6244),

Sylvie Culquier Breton (6422)

Trading managers : Tom Mertens (6481), Virginie Viot (4529)

Planning managers : Laurent Bier (6492), Sophie Missoe (6479)

Assistant commercial : Catherine Piatte (6461)

Directrice déléguée creative room : Viviane Rovier (5110)

Directeur délégué Data room : Jérôme de Lemplex (4679)

Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (5328)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Denamilly Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Gröller (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

Direction des ventes : Bruno Recuit (5677), Secrétaire : (5674)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne.

Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %,

Eutrophisation : Prot 0,005 Kg/T de papier.

© Prisma Média 2020. Dépôt légal janvier 2020

Diffusion Prestalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission partiaire : n° 0223 K 83550

ARPP

Notre publication adhère à l'ARPP et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité lisible et respectueuse du public.

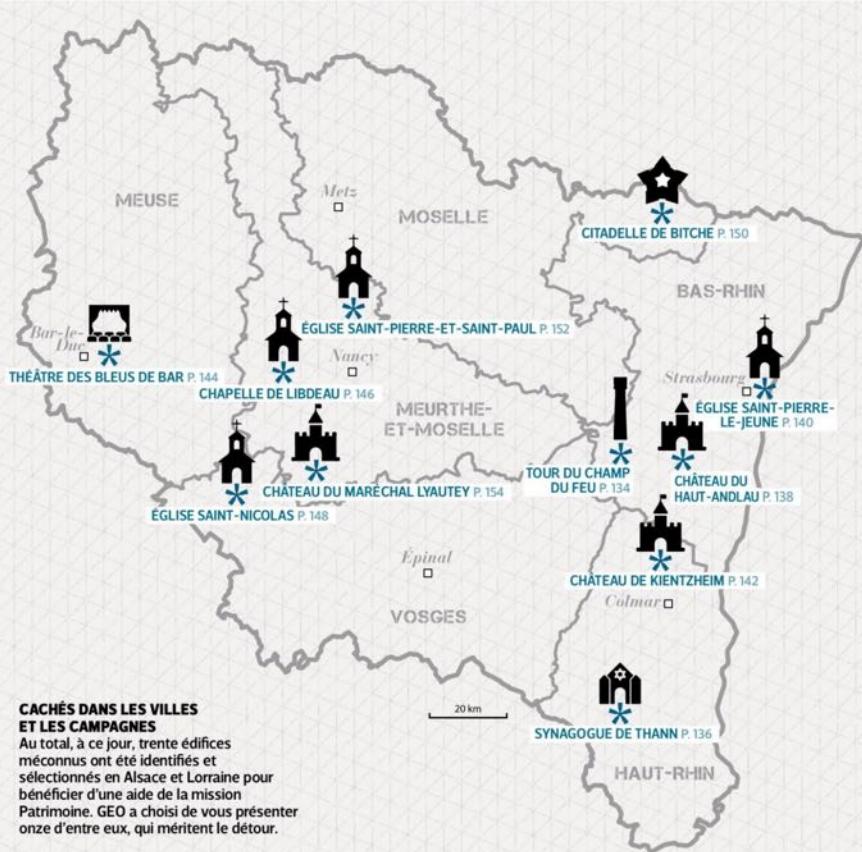
Contact : contact@bnp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



DES TRÉSORS RETROUVÉS !

Châteaux et églises, tour belvédère ou synagogue... Les villages d'Alsace et de Lorraine cachent des perles architecturales trop longtemps délaissées, alors qu'elles ont contribué à forger le caractère de la région. La mission Patrimoine dirigée par Stéphane Bern contribue à leur assurer un avenir.

PAR HUGUES DEROUARD





uel point commun entre la citadelle de Bitche, l'église Saint-Nicolas de Neufchâteau ou le château du Haut-Andlau ? Ces monuments d'Alsace et de Lorraine figurent tous sur la liste de la mission Patrimoine en péril confiée en 2017 à Stéphane Bern. L'animateur de télévision a été en effet chargé par le président de la République d'identifier le patrimoine bâti menacé en France et de trouver de nouvelles sources de financement pour le restaurer. Afin de réaliser cet inventaire minutieux, le présentateur de *Secrets d'histoire*, sur France 3, s'est appuyé sur la Fondation du patrimoine, organisation privée reconnue d'utilité publique depuis plus de vingt ans pour l'aide qu'il apporte à la sauvegarde de bâtiments ruraux non protégés.

«Nous ne sommes que des facilitateurs, explique Pierre Goetz, délégué de la Fondation du patrimoine en Alsace. En étroite collaboration avec les directions régionales des Affaires culturelles (Drac), nous faisons remonter à la mission les dossiers qui nous semblent prioritaires, avant qu'un jury, piloté par Stéphane Bern, n'établisse la liste définitive des monuments à sauver.» Au niveau national, depuis le début de l'opération, quelque 3 500 sites ont ainsi été signalés par le public sur Internet : 390 d'entre eux ont été sélectionnés à ce jour. Ces derniers sont financés par des souscriptions publiques déductibles des impôts et par le Super Loto du patrimoine et les tickets de grattage mis en place avec la Française des jeux. Rien qu'en 2018, cinquante millions d'euros ont été récoltés. Une aubaine, dans chaque région, pour des monuments en péril. En Alsace et en Lorraine, ce sont ainsi trente sites dégradés, voire proches de la ruine, qui ont déjà bénéficié de l'opération.

Grâce à l'écho médiatique de l'opération, beaucoup d'Alsaciens se sont mobilisés

«Evidemment, on ne peut pas tout sélectionner, précise Dominique Massonneau, délégué de la Fondation du patrimoine en Lorraine. Il s'agit d'effectuer un tri en fonction de l'intérêt patrimonial, l'urgence de la restauration, la motivation et l'implication des propriétaires, mais aussi l'impact sur l'économie et la vitalité d'un territoire. Pour 2019, il a d'ailleurs été décidé de ne retenir qu'un site par département, ce qui fait que le monument bénéficie de plus de financement.» A Bar-le-Duc, dans la Meuse, le théâtre des Bleus de Bar constitue l'exemple parfait d'une

mission accomplie. «C'est l'illustration même d'un projet fédérateur, porté par une équipe dynamique et solide, qui fait beaucoup de bien à une petite ville comme Bar-le-Duc, en souffrance économique, se réjouit Dominique Massonneau. Ce bijou a tout simplement été sauvé de la destruction.» Le théâtre a été mis en avant lors de l'édition 2018 en étant désigné «site emblématique» – au nombre d'un par région, ces projets-là sont garantis d'une aide correspondant au besoin de financement restant à combler. La salle de spectacle à l'italienne pourrait lever le rideau dès la fin de l'année 2020.

Pour les propriétaires (collectivités, associations ou particuliers), se voir apparaître sur la liste de la mission Patrimoine, c'est une «bouffée d'oxygène», souligne Alice Morel, maire de la commune alsacienne de Bellefosse, qui œuvre à la restauration d'une tour belvédère de la fin du XIX^e siècle : «Un village de 150 habitants comme le nôtre n'a pas les moyens de porter seul 400 000 euros de travaux, dit-elle. Ce soutien accélère les choses. Et, au-delà des aspects financiers, il nous offre une plus grande visibilité. Grâce à la résonance médiatique du Super



A Strasbourg, l'église protestante Saint-Pierre-le-Jeune recèle les fresques très colorées – mais menacées par l'humidité – du Cortège des nations.

«IL S'AGIT DE NOTRE HÉRITAGE COMMUN, QUI NOUS RELIE À NOTRE IDENTITÉ ET À NOTRE HISTOIRE»

Loto, de nombreux Alsaciens ont eu écho de notre projet et se sont mobilisés.» L'opération lui a déjà octroyé 50 000 euros, auxquels il faut ajouter 20 000 euros de dons. Même constat pour Guillaume d'Andlau, propriétaire du château du Haut-Andlau, en Alsace : «Le loto ne résout pas tout, mais c'est une aide considérable, insiste-t-il. Ce soutien nous apporte une crédibilité et nous aide à plaider notre cause auprès des collectivités, banques ou mécènes. Et c'est une fierté, car il récompense des efforts engagés depuis vingt ans pour l'édifice.»

Chaque monument sélectionné, aussi modeste soit-il, évoque une période de l'histoire

L'opération a surtout permis de mettre en lumière des trésors méconnus, souvent des habitants eux-mêmes. Et les membres de la fondation du Patrimoine de se féliciter de voir ces derniers se mobiliser, par exemple pour sauver la chapelle de Libdeau, sanctuaire templier de Toul, ou la discrète synagogue de Thann, en Alsace. Les monuments sélectionnés, aussi modestes soient-ils, reflètent en filigrane tout un pan de l'histoire. Le soutien au château du parc de Wesserling et à son ancienne manufacture royale renvoie ainsi au rôle primordial joué par l'Alsace dans l'industrie textile en France, quand l'intérêt affiché pour le site de Wendel remémore la fascinante épopée sidérurgique du val de Fensch, en Lorraine. Dans le Haut-Rhin, le château de Kientzheim, siège de la confrérie Saint-Etienne, rappelle la vocation viticole de l'Alsace, et la tour du Champ du feu, dans le Bas-Rhin, constitue, elle, un témoignage des projets architecturaux menés par les Allemands lors de l'annexion de l'Alsace-Lorraine entre 1871 et 1919. Rendez-vous dans quelques mois, pour connaître les heureux élus de la troisième édition de la mission Patrimoine. ■



Sylvain Plantard

3 QUESTIONS À

**Stéphane Bern,
président de la mission
Patrimoine en péril**

En quoi votre mission est-elle utile pour notre patrimoine ?

Sur 44 000 monuments recensés à ce jour, 9 000 sont dégradés et 3 000 en péril. Or la moitié d'entre eux se trouvent dans des communes de moins de 2 000 habitants, qui n'ont pas les moyens de les entretenir. Il s'agit pourtant de notre héritage commun, qui nous relie à notre identité et à notre histoire. Le préserver est l'affaire de tous.

En 2018, les jeux de la FDJ ont rapporté 22 millions d'euros pour le patrimoine. Que pensez-vous de ce succès ?

Grâce à cette opération, le patrimoine est devenu une cause nationale en suscitant un énorme engouement auprès du public et des élus locaux. C'est vital pour les zones rurales, où les restaurations créent des emplois et attirent des touristes. Mieux : cela constitue une industrie qui n'est pas délocalisable ! Mais ces jeux ne suffisent pas à tout financer.

Que pourrait-on faire d'autre ?

Nous travaillons sur de nombreuses pistes. Parmi elles, la création, sur le modèle du National Trust britannique, d'une association dont les membres bénéficieraient de l'entrée gratuite dans tous les monuments de France, moyennant une cotisation annuelle de 80 €. Il faut aussi impliquer les jeunes générations en favorisant les sorties scolaires et en multipliant les chantiers de découverte du patrimoine. C'est une façon d'éveiller des vocations et de participer au maintien des métiers d'art et de restauration. Ce mouvement populaire n'est pas près de s'arrêter.

PROPOS REÇUEILLIS PAR JEAN-YVES DURAND

LA TOUR DU CHAMP DU FEU

A Bellefosse, un belvédère qui domine le Bas-Rhin



Tristan Kuano / hemis.fr



Ne pas se fier à l'image, ci-contre, qu'on dirait droit sortie d'un conte de Noël alsacien. Point culminant du Bas-Rhin (1 099 m), le massif du Champ du feu connaît en réalité l'hiver des conditions climatiques si extrêmes qu'à son sommet, la tour belvédère inaugurée en 1898 à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du Club vosgien (promoteur de la randonnée à pied), vacille, attaquée par le gel, le givre et les vents violents. Avec ses fissures et son escalier de 159 marches impraticable, l'édifice et sa plateforme sommitale sont hors d'atteinte depuis quinze ans. «Pour construire la tour, un béton de première génération, de piétre qualité, avait été utilisé, explique Alice Morel, maire de Bellefosse, 150 habitants. Comme le bâtiment subit des températures qui peuvent descendre à -30 °C, un siècle plus tard, l'ensemble de la structure s'est fragilisé. Et, pour l'Office national des forêts, son propriétaire, sa restauration n'était pas une priorité.» Afin de sauvegarder ce symbole vosgien escaladé par des générations d'Alsaciens, la commune a fait l'acquisition de la tour en 2016. Grâce aux financements reçus, y compris les bénéfices engendrés par le lotto du patrimoine, **des travaux de consolidation ont débuté au printemps 2019** avec la projection d'un béton fibré parmi les plus résistants au monde. De quoi faire à nouveau profiter – et pour de longues années – randonneurs et skieurs qui fréquentent le Champ du feu d'un panorama inoubliable sur les Vosges, la plaine d'Alsace et même, par temps clair, les Alpes bernoises.

LA SYNAGOGUE DE THANN

Un témoignage majeur du patrimoine juif alsacien



Denis Bringuier / Hemis.fr



Aucun mariage n'y a été célébré depuis trente-sept ans. Avec la quasi-disparition de la communauté juive thannoise durant la Seconde Guerre mondiale, la synagogue de la rue de l'Etang tomba dans l'oubli. Impensable pour les amoureux du patrimoine de voir disparaître ce bel édifice en grès rose à l'allure byzantine et, avec lui, la mémoire d'une communauté dont la présence est attestée ici depuis le XIII^e siècle. En 2013, l'association des Amis de la synagogue a commencé à restaurer la couverture en ardoises et les coupoles en plâtre pour protéger le sanctuaire des intempéries, et ont permis la mise à jour du *mikveh* (bain rituel). «Longtemps, les juifs alsaciens ont été bannis des villes, rappelle Jean-Luc Isner, l'architecte qui suit les travaux. La synagogue de Thann, inaugurée en 1862, témoigne de la période où le judaïsme a pu s'institutionnaliser en Alsace, après une époque où les offices se déroulaient quasi clandestinement dans des oratoires privés ou des granges désaffectées.» Bombardé durant la Première Guerre mondiale, l'édifice se distingue des autres synagogues de la région par son décor revu dans les années 1920 qui présente un mariage original entre Art déco et détails orientalisants. Un ensemble orné de somptueux vitraux et de peintures qui reste à restaurer et à mettre aux normes pour pouvoir accueillir concerts, rencontres interreligieuses et expositions. Les 23 000 euros de la mission Patrimoine et autant de dons privés vont l'aider à y parvenir.

LE CHÂTEAU DU HAUT-ANDLAU

Le colosse alsacien aux pieds fragiles

DATE DE
CONSTRUCTION
XIII^e siècle



René Matthes / Hemis.fr



Depuis la plaine d'Alsace, impossible de le louper avec ses deux puissantes tours rondes qui lui donnent encore une allure altière, huit siècles après sa fondation. Mais l'image est trompeuse. Ce château fort, construit par les seigneurs d'Andlau et habité jusqu'à la Révolution, est particulièrement vulnérable : **il repose sur un socle rocheux en granite friable**. «Fragilisés par l'érosion et la végétation au fil des années, les roches porteurs risquent tout simplement de s'écrouler, alerte Guillaume d'Andlau, son propriétaire. Il faut consolider l'assise de la forteresse en y projetant du mortier. Si l'on n'intervient pas, elle peut s'effondrer et disparaître dans dix ans ou... demain.» De quoi anéantir vingt années d'efforts : après l'effondrement soudain d'un mur d'enceinte, Guillaume d'Andlau a créé, en 2000, une association animée par des amoureux d'histoire et de patrimoine, des étudiants et des jeunes en insertion, pour restaurer et sécuriser ce château emblématique d'Alsace, au logis seigneurial encore percé de délicates baies gothiques. «Le bénévolat, c'est formidable et c'est ce qui a fait notre force durant toutes ces années, mais ce n'est, hélas ! pas suffisant pour des travaux de structure d'une telle ampleur, remarque-t-il. Il faut faire appel à des professionnels et trouver des sources de financement car **le site est ouvert gratuitement à la visite.**» D'où la satisfaction du propriétaire d'avoir reçu le soutien de la mission Patrimoine : les travaux pourront commencer dès le printemps 2020.

L'ÉGLISE SAINT-PIERRE-LE-JEUNE

A Strasbourg, des fresques menacées dans un sanctuaire luthérien


DATE DE CONSTRUCTION
début XIV^e siècle



Pasteur de la paroisse depuis huit ans, Philippe Eber assiste jour après jour, impuissant, à la détérioration des peintures murales des XIV^e et XV^e siècles qui font la renommée de ce sanctuaire du vieux Strasbourg. «Si rien n'est fait pour stopper l'humidité, on ne verra bientôt plus rien, soupire-t-il. Imaginer qu'un jour disparaîsse la fresque de la *Navicella*, rarissime copie du chef-d'œuvre de Giotto, mosaïque éponyme du XIV^e siècle [que l'on peut voir à Rome]... Ce serait un désastre pour l'histoire de l'art.» Des travaux avaient été entamés en 2014, mais le département du Bas-Rhin s'étant retiré du financement, tout s'était arrêté net. Résultat, aucune restauration sérieuse n'a été effectuée depuis le tout début

du XX^e siècle, époque où l'architecte allemand Carl Schäfer avait mis au jour les fresques sous le badigeon dont les avaient recouvertes les protestants. Consacrée en 1063 par le pape Léon IX, l'église devint en effet réformée au milieu du XVI^e siècle avant d'être, des siècles durant, partagée entre catholiques et protestants. Fait rare, **elle a conservé un jubé marquant la séparation entre le chœur, catholique, et la nef, protestante.** «Cette collégiale médiévale unique, avec son cloître, fief du réveil luthérien en Alsace au XIX^e siècle, résume aussi à elle seule l'histoire religieuse de la ville», insiste le pasteur. C'est en 1897 que Saint-Pierre-le-Jeune fut entièrement dévolue au culte protestant, une église homonyme, catholique, ayant été édifiée quelques centaines de mètres plus loin.



Jean Semann / Onlyface.fr

L'histoire de Haguenau
et de sa proche région
de la Préhistoire à nos jours

Musée Historique de Haguenau



Musées - Archives
HAGUENAU



www.ville-haguenau.fr

PUBLI COMMUNIQUÉ

Des trésors de la Forêt de Haguenau s'exposent au Musée Historique

Le massif forestier de Haguenau couvre une superficie de plus de 21 000 ha, ce qui en fait le sixième massif forestier de plaine en France. La partie la plus importante de ce massif est constituée par la forêt indivise de Haguenau (13 406 ha) qui appartient à parts égales à l'Etat et à la Ville. La forêt représente aujourd'hui 75 % de la surface du ban communal. Mais bien avant la naissance de la Ville de Haguenau, de forts liens existait déjà entre l'Homme et cette forêt.



Credit photo Zentendorf

La Forêt de Haguenau possède l'une des plus grandes concentrations de tumuli d'Europe (sépultures sous forme de butte de terre). Les récents inventaires estiment à plus de 600 le nombre de ces tumuli. Ils constituent l'un des ensembles funéraires les plus représentatifs de l'Âge du Bronze (1800 - 750 avant notre ère) et de l'Âge du Fer (750 avant - 50 après J.-C.) en Europe occidentale.

La forêt, berceau d'un patrimoine archéologique...
Xavier Nessel, Maire de la Ville de Haguenau de 1871 à 1902, fouilla près de 450 tumuli en Forêt de Haguenau. Archéologue autodidacte, à une époque où l'archéologie en est à ses prémisses, il observe le terrain afin de repérer les sépultures de terre. Il s'entoure notamment d'érudits locaux lui fournissant nombre d'informations précieuses lui permettant d'affiner leur localisation.

Sur les conseils de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace, Xavier Nessel tient des carnets de fouilles qui constituent une importante source d'informations pour tout chercheur grâce aux descriptions et aux commentaires sur les objets. Ces carnets, précieusement conservés au Musée historique de Haguenau, relatent de la méticulosité dont il fait preuve dans ses recherches. Les collections archéologiques de Xavier Nessel se composent d'environ un millier de pièces de monnaies, de nombreux objets datant de l'âge du bronze et du fer, de l'époque romaine et médiévale, de mobilier et d'armes ainsi que de pièces d'orfèvrerie et des faïences.

Alors Maire de Haguenau, Xavier Nessel propose au Conseil Municipal de Haguenau la création d'un musée afin d'abriter les collections municipales et ses propres collections

qu'il offre de léguer à sa ville natale. La décision est prise par le Conseil Municipal 1898, et la construction s'étalera de 1900 à 1905 dans un style néo-renaissance. Le Musée historique abrite de riches collections qui témoignent de l'histoire de Haguenau et de sa proche région et notamment une partie des trésors issus des fouilles qui s'exposent aujourd'hui en cheminant le long d'un parcours d'exposition fraîchement rénové.

La forêt, source de richesses pour la Ville
S'il est courant de présenter la Ville de Haguenau comme une Ville-clairière née de la forêt, marquée par une indivision, fruit de 8 siècles de négociation ayant transformé des droits d'usages en un droit de propriété, il en va de même de son Musée historique qui n'aurait vu le jour sans les ressources économiques de l'exploitation de la forêt perçues par la Ville. Au XIXe, jusqu'à 90 % des recettes municipales étaient liées à la forêt.

Aujourd'hui, la forêt de Haguenau est bien plus qu'une ressource économique pour la Ville, elle constitue un élément de bien-être social, un cadre de vie exceptionnel et un patrimoine naturel et paysager unique. Le lien plurimillénaires entre l'Homme, la Ville et la forêt de Haguenau est ancien, marqueur de l'identité culturelle du territoire mais toujours actuel.

LE CHÂTEAU DE KIENTZHEIM

Siège de la confrérie Saint-Etienne et temple du vin d'Alsace



Le règlement est formel : «Nul ne peut être frère de Saint-Etienne s'il n'aime la joie, la bonne chère et les vins d'Alsace.» On pourrait ajouter : et s'il n'aime le patrimoine. Les membres de cette société rabelaisienne qui œuvre au rayonnement du vin d'Alsace ont acquis le château de Kientzheim en 1973 pour en faire leur siège avec **le souci de préserver cet édifice d'origine médiévale rebâti au XVI^e siècle**. «C'est un monument symbolique, par sa situation centrale sur la route des vins, mais aussi parce qu'il fut la propriété du baron Lazare de Schwendi, dont la légende dit qu'il importa en Alsace, de ses guerres en Hongrie, le cépage de tokay», explique Eric Fargeas, délégué général de la confrérie Saint-Etienne. Dans la cave,

l'œnothèque conserve pas moins de 60 000 bouteilles, dont les millésimes les plus anciens remontent à 1834 – et elle s'enrichit chaque année de 2 000 nouveaux flacons. Dans les dépendances, le musée du Vignoble et du Vin d'Alsace présente, lui, **une exceptionnelle collection d'objets et d'outils anciens**. «Le château de Kientzheim, c'est à la fois la mémoire et la vitrine du vin d'Alsace», résume Eric Fargeas. Mais les recettes engendrées par les dégustations payantes, les séminaires ou les ventes aux enchères de grands crus ne suffisent pas à préserver les murs et les toitures de ce colosse de pierre des problèmes d'infiltrations. Pour y remédier, la mission Patrimoine a déjà octroyé 34 000 euros. De l'eau dans le temple du vin d'Alsace, hors de question !



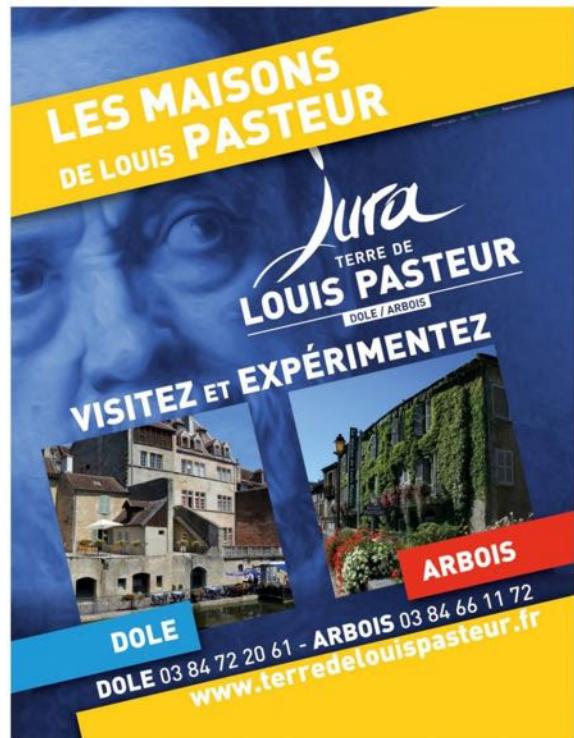
Fondation du Patrimoine

REBECCA HORN
AU CENTRE POMPIDOU-METZ



Le Centre Pompidou-Metz propose en cette période de fêtes des expositions ambitieuses et éclectiques pour émerveiller les visiteurs : Opéra Monde. La Quête d'un art total, Rebecca Horn. Théâtre des métamorphoses, L'œil extatique. Sergueï Eisenstein, cinéaste à la croisée des arts ou encore Des mondes construits. Un choix de sculptures du Centre Pompidou. De nombreuses festivités accompagnent les expositions au sein de cette architecture remarquable conçue par Shigeru Ban et Jean de Gastines.

www.centrepompidou-metz.fr



CET HIVER, LE RÊVE EST
À VOTRE PORTÉE AU
CENTRE POMPIDOU-METZ !

Centre Pompidou-Metz

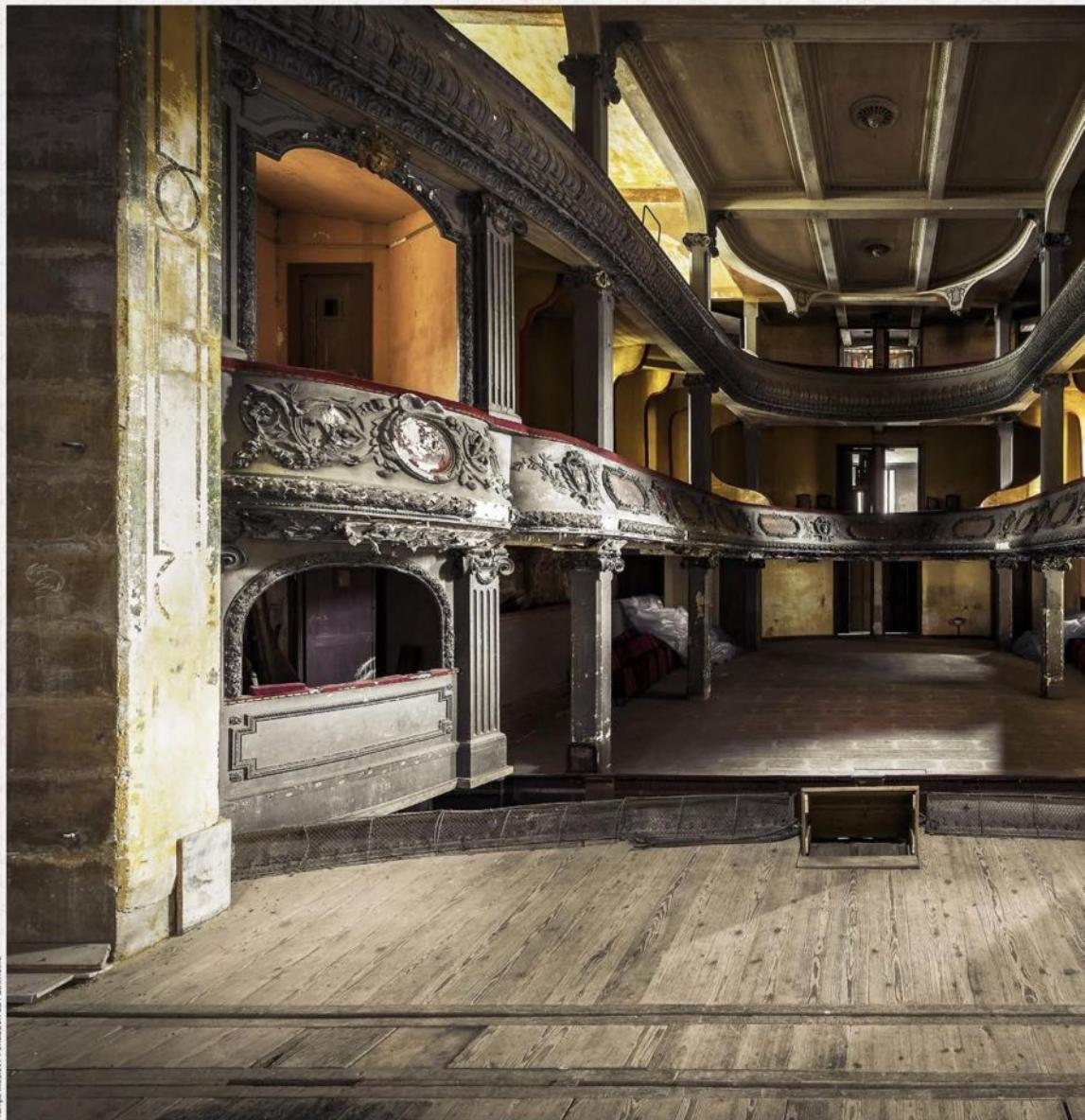
LE CENTRE POMPIDOU-METZ SERA OUVERT LES 25, 26 DÉCEMBRE 2019 ET LE 1^{ER} JANVIER 2020

Centre Pompidou-Metz © Shigeru Ban Architects Europe et Jean de Gastines Architectes, avec Philip Gumuchdjian pour la conception du projet lauréat du concours / Metz Métropole / Centre Pompidou-Metz / Photo Roland Halbe



LE THÉÂTRE DES BLEUS DE BAR

Lever de rideau pour la salle à l'italienne de Bar-le-Duc



François Melet / Fondation du Patrimoine

DATE DE
CONSTRUCTION
1900



Un parking, triste destin pour une salle de spectacle. Si trois amis n'avaient eu la curiosité d'y pénétrer un jour de juillet 2015, le théâtre des Bleus de Bar aurait été détruit pour faire place à des dizaines de voitures. «Lorsqu'on l'a découvert, à la lampe torche, on a été éblouis par cette salle à l'italienne, son ambiance intime, se souvient l'un d'eux, Etienne Tagnon. On s'est dit qu'il fallait à tout prix sauver ce monument plein d'âme...» Construit en béton armé en 1900, et plus aux normes de sécurité, l'endroit fut fermé en 1970, puis mué en salle de gym, avant d'être abandonné aux squatteurs. Etienne Tagnon et ses compères ont fondé une association de sauvegarde, et négocié pour quelques milliers d'euros la ruine auprès de l'office public d'habitat de la Meuse. **Très vite, des centaines de bénévoles sont venus les épauler.** «C'est peut-être parce qu'ils se souviennent des spectacles magnifiques qui furent donnés ici, commente Etienne Tagnon. Nous souhaitons recréer un lieu de vie populaire à Bar-le-Duc, où se tiendront représentations, concerts, conférences ou fêtes de famille.» La mission Patrimoine a sélectionné le théâtre comme «site emblématique» de la région Grand-Est en 2018, lui apportant une aide considérable de 358 000 euros, **de quoi installer escalier de secours, ascenseur, nouvelles fenêtres**, avant d'entamer la restauration de l'intérieur. L'inauguration pourrait avoir lieu fin 2020. Le comédien Vincent Dedienne a déjà émis le souhait de foulé les planches de ce théâtre sauvé d'une mort certaine.

LA CHAPELLE DE LIBDEAU

A Toul, un sanctuaire templier sauvé de l'oubli

DATE DE
CONSTRUCTION
XIII^e siècle

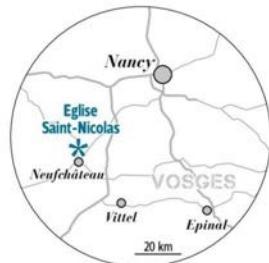




Abandonnée depuis soixante-dix ans, après avoir été utilisée comme hangar agricole, la chapelle de Libdeau, à vingt-cinq kilomètres de Nancy, semblait promise à une mort imminente après l'effondrement, l'hiver 2010, d'une partie de sa toiture. Un crève-coeur pour une poignée de passionnés qui se désespéraient de voir, aux portes de Toul, les ruines agonisantes de l'édifice, rare vestige d'architecture templière en Lorraine. Après avoir retrouvé les ayants droit, ils constituèrent une association en 2011 afin d'acquérir – moyennant 5 000 euros – cette chapelle gothique du XIII^e siècle, **tojours ornée d'une remarquable rosace sur sa façade principale**. Leur première urgence fut d'obtenir des aides pour installer une toiture provisoire afin de protéger la charpente, les voûtes et mettre l'ensemble hors d'eau. «**Sans cela, encore un hiver et elle aurait disparu**», rappelle Yolande Guerber, présidente de l'association, qui compte une soixantaine de membres. Au-delà de la restauration minutieuse du monument, les bénévoles prévoient d'en faire un lieu accueillant concerts, conférences et expositions pour approfondir l'histoire de la commanderie templière, rattachée, après la dissolution de l'ordre en 1312, aux Hospitaliers. Cette année, une exposition doit être consacrée au commandeur Gaspard de Pernes, l'une des figures de Libdeau, inventeur au XV^e siècle du célèbre Baume du commandeur, remède soignant plaies et cicatrices que l'on trouve encore en pharmacie.

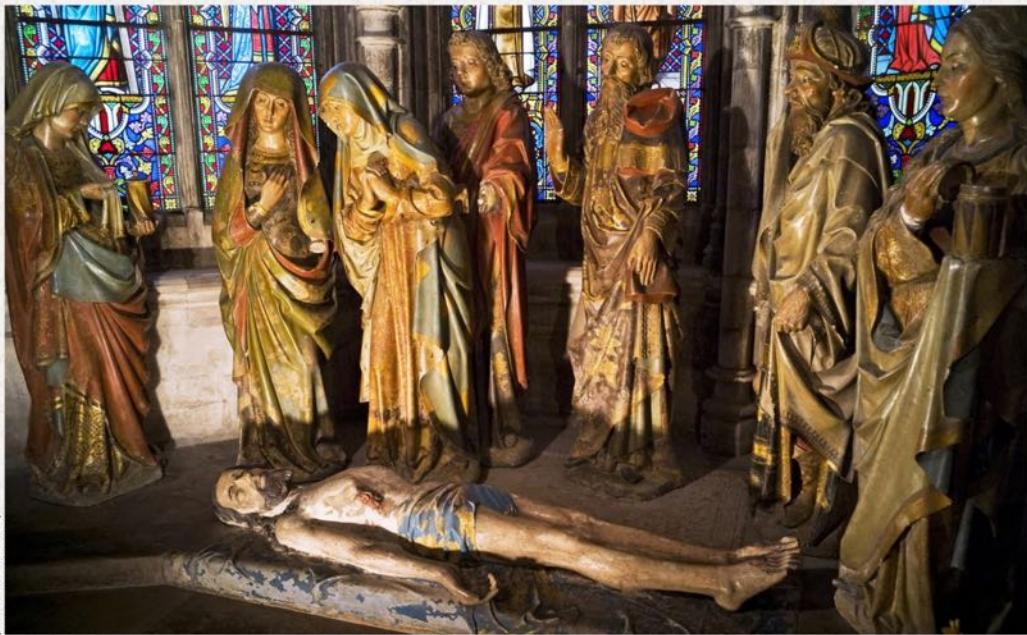
L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS

A Neufchâteau, un champignon à l'assaut des boiseries



Il porte le nom, peu engageant, de *Coniophora puteana*. Plus connu comme le coniophage des caves, ce champignon met en péril la stabilité de l'église paroissiale de Neufchâteau. «Ce lignivore qui recherche les milieux humides fait pourrir à grande vitesse les boiseries de l'édifice, avertit Elodie François, responsable du bâtiment à la mairie. Pour sauver son décor, la priorité est d'empêcher les remontées d'humidité dues à une mauvaise évacuation des eaux de pluie dans la tour d'escalier entre la crypte et le chœur de l'église haute ; et de refaire les toitures des chapelles qui ont été ajoutées au fil des siècles autour de l'édifice.» Construite à partir du XII^e siècle, l'église, où se mêlent les styles roman, gothique, Renaissance

et classique, est bâtie sur une falaise dominant la vieille ville. Pour s'adapter à cette déclivité, les bâtisseurs ont eu recours à des murs souterrains, qui se sont fragilisés au fil du temps sous l'action de l'érosion et de la poussée de la végétation. «Saint-Nicolas, inscrite aux monuments historiques en 1908, a souffert d'un manque d'entretien au fil des décennies : sur ce terrain en pente, on ne peut intervenir à certains endroits qu'en cordée», précise Elodie François. Une contrainte qui entraîne des coûts d'intervention importants pour ce chef-lieu de 6 000 habitants. Mais l'église devrait être sauvée du féroce champignon : financés par les subventions publiques, mais aussi par le loto du Patrimoine, des travaux de réhabilitation, échelonnés sur six ans, ont été engagés fin 2018.



IC & D. Prat / Photopresso



LE HAUT

jardin

Hôtel Spa & Chalets jacuzzi privé ****
Restaurant - Terrasse
Rehaupal

Logis
D'EXCEPTION

ÉMOTIONS D'EXCEPTION DOMAINE DU HAUT JARDIN

CHARME & CARACTÈRE
HÔTELS

Des chalets hôteliers avec jacuzzi privé, cheminée à bois, sauna, hammam et jardin secret, des Suites de Luxe et chambres prestiges où les matériaux rivalisent de noblesse pour votre confort et votre émerveillement. Dépaysement, émotion et relaxation sont les maîtres mots de votre séjour.

La Table du Haut Jardin, Table Distinguée Logis, orchestrée par les Chefs Didier et Luc Masson, père et fils vous offre une cuisine gastronomique et raffinée et met à l'honneur les produits de la région.

L'espace Spa, le Refuge a été conçu pour vivre une expérience bien-être en connexion avec la nature. Découvrez une gamme de modelages et de soins spécifiques corps et visage et des produits d'exception labellisés FORê®.

Le Domaine du Haut Jardin - 88640 Rehaupal
03 29 66 37 06 - infos@hautjardin.com



LA CITADELLE DE BITCHE

Une fortification en guerre contre le temps qui passe



Français, Suédois ou Allemands, personne n'a jamais réussi à conquérir la citadelle de Bitche, célèbre pour le long siège qu'y mena le commandant Teyssier lors de la guerre franco-prussienne de 1870-1871. Mais ce vaisseau de pierre résistera-t-il aux épreuves du temps ? Rien n'est moins sûr... Construit à la fin du XVII^e siècle par Vauban pour protéger la frontière du royaume, revu un siècle plus tard par Cormontaigne, ce fort bastionné, qui perdit sa vocation militaire après la Seconde Guerre mondiale, est la propriété de Bitche depuis cinquante ans : une charge lourde pour ce petit chef-lieu de 5 000 habitants. Surtout, **la citadelle est construite en grès rose, par endroits très friable.**

«Les maçonneries absorbent les eaux

de ruissellement et, en hiver, le gel fait éclater cette roche», constate, amer, le responsable du site, Cyrille Fritz. Résultat : des pans de muraille s'effritent et, si rien n'est fait, les dégradations pourraient s'étendre encore, menaçant la sécurité des 60 000 visiteurs qui viennent admirer, outre un chef-d'œuvre d'architecture militaire, un **point de vue formidable sur les Vosges du Nord**. Symbole mosellan, la citadelle est intimement liée à l'histoire de la ville, fondée au XVII^e siècle par la réunion dans la même enceinte de deux bourgs villageois. «Alors, la voir péricliter... C'est un peu comme si la ville elle-même perdait de son âme», soupire Cyrille Fritz. Lueur d'espoir pourtant : la manne de la mission Patrimoine va permettre d'engager certains travaux urgents.



Thierry Guérin / Algotstock

Citadelle de Bitche · Fortification Vauban du 17^e siècle



EXPLORER SANS LIMITÉ

MOSL
MOSELLE SANS LIMITÉ

www.maselle-tourisme.fr



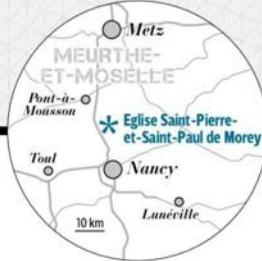
L'ÉGLISE SAINT-PIERRE-ET-SAIN-PAUL

A Morey, une seconde vie pour un clocher de campagne oublié



Francis Melet / Fondation du Patrimoine

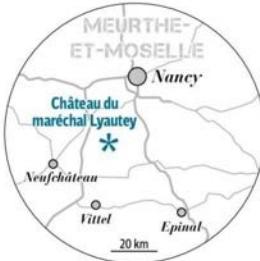
DATE DE CONSTRUCTION
XII^e siècle



Si les cloches ne sonnent plus à Morey, ce n'est pas pour calmer les nerfs de riverains sensibles au bruit. Il s'agit d'éviter toute vibration qui fragiliserait la chapelle nord, dont les voûtes se fissurent. Manque d'entretien, disparition des messes et raréfaction des visiteurs : le sort de ce sanctuaire roman du XII^e siècle est celui de bien des petites églises oubliées en milieu rural. Le diagnostic est sévère : l'édifice, inscrit aux monuments historiques, est en péril – qu'il s'agisse des installations électriques, des toitures ou des façades. «En 1971, la paroisse de Morey a, malgré elle, été rattachée à Belleau, commune qui compte à elle seule pas moins de cinq églises, insiste Sylvie Schneider, élue municipale et vice-présidente du comité culture. Pour un village de 750 habitants, impossible d'assumer seul l'entretien de tous ces édifices. Mais il faut sauver cette église : sa situation, à flanc de coteau, dominant la verte vallée de la Natagne, en fait ici un formidable repère dans le paysage, un atout pour Morey.» Par chance, l'église a été sélectionnée par la mission Patrimoine qui lui a déjà octroyé une aide de 39 000 euros. Les cloches ne sonnent plus, mais un autre genre de musique pourrait bientôt se faire entendre à Morey... La municipalité imagine en effet pour l'église un avenir culturel : «Son intimité et sa formidable acoustique se prêteraient idéalement à des concerts de musique classique, baroque voire de jazz», conclut l'élu. Une manière de recréer du lien dans ce village de Meurthe-et-Moselle devenu au fil des ans un hameau-dortoir.

LE CHÂTEAU DU MARÉCHAL LYAUTHEY

A Thorey-Lyautey, l'exotique repos d'un guerrier



Carder à tout prix ouverte la demeure du maréchal Lyautey ? C'est la grande bataille du colonel Pierre Geoffroy, 89 ans, qui entretient depuis quarante ans la mémoire de cette figure de la III^e République liée à l'histoire des colonies. Inconditionnel de celui qui fut le premier résident général de France au Maroc et ministre de la Guerre durant la Première Guerre mondiale, lorsqu'il apprit que l'ultime demeure du militaire pourrait disparaître, il fonda, en 1980, une association pour acquérir les lieux. A la fin de sa carrière militaire, dans les années 1920, le maréchal s'était retiré ici, à Thorey, au pied de la colline de Sion, où il agrandit une gentilhommière de la fin du XVII^e siècle héritée de sa tante pour en faire une demeure de plaisir. Là, il imagina un ensemble

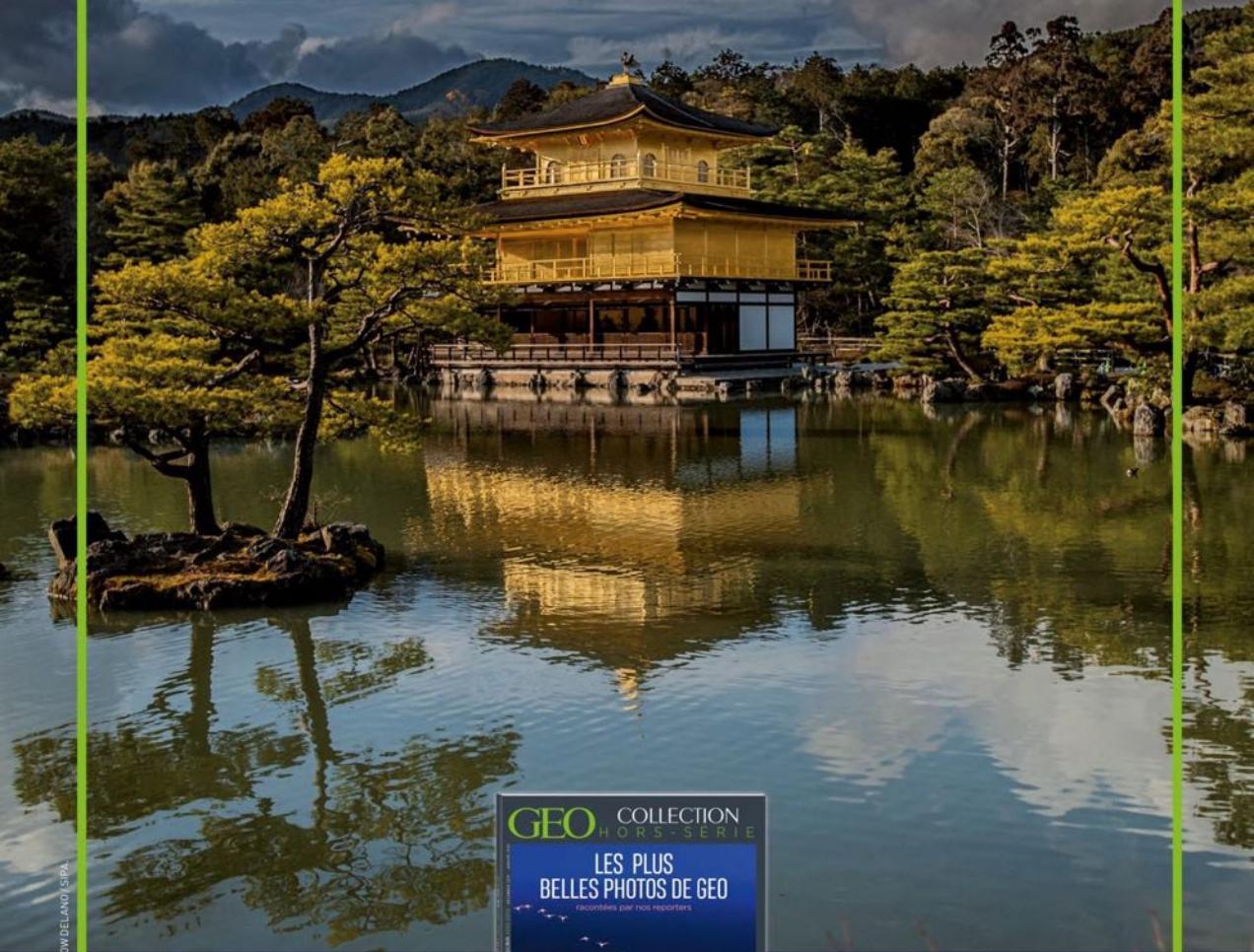
exotique, avec pièces indochinoises ou malgaches et surtout un grand salon dans le style marocain conçu par des artisans venus du Maghreb. Puis les années ont passé, la figure de Lyautey a été effacée des mémoires, les visiteurs se sont raréfiés. Et la maison pourrait ne plus avoir l'autorisation d'ouvrir au public. «**Plâtre qui s'effrite, électricité à refaire, toiture défectueuse, tentures marocaines abîmées** : au-delà de la figure du maréchal, c'est un patrimoine unique qui risque de disparaître», s'inquiète Pierre Geoffroy. Lequel, pour cette demeure, a obtenu du ministère de la Culture le label «maisons des illustres» en 2011, puis une inscription sur la liste des monuments en péril de la mission Patrimoine. A croire qu'il a fait sienne la devise de Lyautey : «La joie de l'âme est dans l'action.»



Bernard Rieger / Hemis.fr

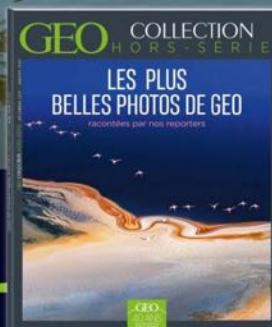
GEO
40 ANS
DE REGARDS SUR LE MONDE

**Nous avons déjà exploré 4 000 destinations
et nous en avons encore tant à vous faire découvrir !**



© JAMES WHITLOW DELANO / SPA

**NUMÉRO
ANNIVERSAIRE**



**EN KIOSQUE
LE 11 DÉCEMBRE**

RENDEZ-VOUS SUR GEO.FR

SUBLIMEZ LE MONDE
QUI VOUS ENTOURE



CAPTURE TOMORROW[®]

Z 50

Le Nikon Z 50 a été conçu pour explorer le monde qui vous entoure. Très polyvalent, le Nikon Z 50 est prêt à photographier l'instant le plus bref où que vous soyez. La large monture Z Nikon permet de saisir davantage de lumière, et donc plus de détails. De jour comme de nuit, cet appareil photo hybride fiable et compact reflète fidèlement votre vision du monde avec de superbes photos et vidéos 4K. Des connexions rapides Wi-Fi® et Bluetooth® grâce à l'application SnapBridge de Nikon vous permettent de partager vos photos et vidéos ou de les stocker.

CAPTEUR DX 20,9 MILLIONS DE PIXELS | JUSQU'A 4K VPS AVEC AF/AE | VIDÉO 4K | ÉCRAN TACTILE INCLINABLE | WI-FI®/BLUETOOTH®

*Capturez le monde de demain

